

## **Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online**

**Danskernes Historie Online** er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

### **Støt vores arbejde – Bliv sponsor**

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her:  
<https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat>

### **Ophavsret**

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

### **Links**

Slægtsforskernes Bibliotek: <https://slaegtsbibliotek.dk>  
Danske Slægtsforskere: <https://slaegt.dk>

# Souvenir

d'une

# Belle journée

**Souvenir**

**d'une**

**Belle journée**

*Il a été tiré de ce volume  
dix exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés de 1 à 10*



NOTRE CENTENAIRE DE FAMILLE

1808 • 1908

---

Souvenir

d'une

Belle journée

« Vous y croirez être vous-même. »

[1909.]

OFFERT  
PAR LES ENFANTS SURVIVANTS  
DES « DOUZE »  
A LEURS ENFANTS, NEVEUX ET NIECES

---

*Imprimé comme manuscrit pour les membres de la famille seulement. Ils sont priés de ne pas laisser sortir ce volume de leurs mains, et de veiller à ce qu'après eux il passe à d'autres membres de la famille. Il ne doit recevoir aucune publicité d'aucun genre.*

## AVANT-PROPOS

---

Au commencement de l'année 1908, quelques membres de la famille Monod s'avisèrent que c'était en 1808 que Jean Monod, pasteur à Copenhague, et Louise-Philippine de Coninck, sa femme, étaient venus s'établir en France.

On se demanda s'il n'y avait pas lieu de mettre en relief cette date, et de provoquer à Paris une réunion aussi nombreuse que possible des membres de la famille, en vue de rendre hommage à la mémoire de nos pères et de resserrer les liens qui unissent les uns aux autres leurs descendants dispersés. William (de qui vint l'initiative), Sarah, Louis, Henri, Charles, se rencontrèrent à plusieurs reprises pour en délibérer, prirent l'avis d'un grand nombre de membres de la famille; et finalement donnèrent rendez-vous à toute la tribu pour célébrer le centenaire le lundi 2 novembre chez Arnold Monod, qui nous ouvrait sa maison.

C'est de cette journée que nous avons désiré conserver le souvenir.

Ces pages ont été publiées sous la direction d'un comité qui s'est spontanément formé pour mener à bien cette modeste tâche et qui se composait de (nous les nommons par rang d'âge) : William et Marie, Sarah, Théodore, Henri, Charles, Charles et Camille Vernes, Gabriel.

---

I

# LA MATINÉE

# LA MATINÉE

---

Dès 10 heures du matin, les arrivants affluaient à Neuilly, rue Jacques-Dulud, 39, dans le vestibule (ou, plus exactement, entre la porte cochère et celle du vestibule) : ils y trouvaient des jeunes gens empressés, de larges feuilles prêtes à recevoir les signatures, et une carte coquette, qui attendait son destinataire, dont elle portait le nom, avec l'indication de sa *Ligne*, chaque ligne étant désignée par une couleur différente. Par exemple, sur une carte bleue, on pouvait lire : VI - ADOLPHE - William. Des doigts agiles fixaient la carte, en bonne place, sur la robe ou sur le revers du vêtement, au moyen d'un nœud de ruban et d'une gentille épingle « de sûreté ». Charles, Henri et Arthur se partagent l'honneur et le travail de cette charmante et pratique combinaison. On évitait ainsi d'entendre s'engager, — et, cette fois, entre parents, — le dialogue bien connu : « Eh ! bonjour, mon cher ! comment te portes-tu ? — Eh ! bonjour, mon cher ! comment t'appelles-tu ? »

Dûment décorés et munis de notre étiquette, nous nous pressions dans les appartements, et notamment dans la pièce d'honneur, le salon, où était dressée une petite estrade. Il s'y trouvait même un fauteuil présidentiel, auquel la clameur publique appela « tante Sarah ». Ce fauteuil lui-même avait une place dans les souvenirs de la famille, car ce fut le fauteuil de bureau dont se servit toujours Frédéric Monod, qui l'avait acheté d'occasion en 1819 (1).

## William.

ouvrit la réunion par la lecture d'un certain nombre de passages de l'Écriture sainte. Nous en reproduisons trois :

« *Confiez-vous en l'Éternel à perpétuité ; car l'Éternel, l'Éternel est le Rocher des Siècles.* » (Esaïe XXVI, 4.)

---

(1) Voir *Appendice*, III, 2, C.

« Jésus leur dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » (Saint Jean VIII, 12.)

« L'amour espère tout. » (I Cor. XIII, 7.)<sup>(1)</sup>.

Cette lecture fut suivie d'une prière et de l'Oraison Dominicale. Ce fut ensuite à la présidente de prendre la parole.

## Sarah

le fit en ces termes :

### MES CHERS AMIS,

Personne, assurément, n'est plus étonné de me voir à cette place que je ne le suis moi-même. Il a fallu votre insistance affectueuse, presque impérative, pour me contraindre à l'accepter. Et tout en vous remerciant cordialement de cette marque de confiance, je réclame votre indulgence pour tout ce qui pourra me manquer.

Que d'émotions diverses se pressent dans nos cœurs à mesure que nous cherchons à rappeler les souvenirs qui appartiennent au siècle écoulé, — chacun de nous en ce qui regarde les années (déjà longues pour quelques-uns) dont il a été le témoin ! Bien que nous soyons nombreux ici, combien de places vides ! Je ne parle pas seulement de ceux qui nous ont devancés dans un monde meilleur ; mais comment ne pas mentionner quelques noms d'absents (sans avoir la prétention de les relever tous), que l'âge retient loin de nous : *Louise Good, Marie Jean, Fanny Stapfer, Paul Stapfer, Philippe, Marguerite* et *Henri Amphoux*. Et nos malades : *Amélie Stapfer, Camille, Léopold, Horace*, — présents, sans doute, par le cœur, mais qui seraient heureux d'être ici en réalité, comme nous de les y voir. A chacun de ceux qui n'ont pu se rendre à notre appel nous envoyons une pensée spéciale d'affectueux regrets et de bons vœux.

Permettez-moi, avant de donner la parole à ceux qui vont chercher à faire revivre ici quelques souvenirs du passé, — et sans empiéter sur le temps si court dont nous disposons, — de remercier brièvement ceux qui, à un titre ou à un autre, ont rendu possible notre réunion de ce jour, ou qui l'ont préparée, même de loin : *William* (à qui, si je ne me trompe, en revient la première idée, qui d'abord nous avait paru un peu chimérique) ; *Gustave*, ce bon Gustave, inventeur, auteur, perfectionneur du *Petit Bottin*, sans lequel il nous aurait été presque impossible de songer à nous réunir ; dont l'ingénierie et persévérant travail, si bien continué par la fidèle *Rachel*, nous tient d'année en année au courant de tous les événements de la famille, et nous permet d'atteindre, à leurs adresses les plus

(1) Voir Appendice (I) l'allocation de William qu'il avait réservée pour le compte rendu imprimé.

récentes, ceux auxquels nous avons quelque communication à faire ; *Marthe Schløsing*, notre ministre des finances ; *Arnold* et *Jeanne*, qui nous ont ouvert cette maison patriarcale où nous avons été reçus souvent avec tant de bonne grâce et d'hospitalité, qu'elle nous semblait tout indiquée pour nous y donner rendez-vous ; *Henri*, *Arthur Good*, *Édouard*, et ces jeunes commissaires qui ont travaillé à la préparation de notre réunion avec une perfection de détails que tous apprécieront.

Cette bonne amitié, à laquelle nous attachons tant de prix et qui nous permet de nous retrouver toujours dans des sentiments de confiance et d'estime, c'est à ceux qui nous ont précédés que nous les devons : à nos admirables grands-parents, tout d'abord, qui ont laissé une empreinte indélébile dans le cœur et dans l'esprit de leurs douze enfants ; à ceux-ci ensuite, qui se sont appliqués à les cultiver dans les leurs. Combien ils ont tous travaillé à maintenir cette union !

Une première réunion des douze autour de leurs parents avait eu lieu en 1822. Trente-trois ans plus tard (octobre 1855), ils entouraient le lit de maladie et de mort du premier dont le départ allait rompre cette belle et forte chaîne <sup>(1)</sup>. Aujourd'hui, ils sont tous partis <sup>(2)</sup>, et nous vivons à une époque où les traditions de famille sont facilement oubliées. Chers amis, promettons-nous ici de retenir comme un trésor sacré les traditions de foi, de devoir, d'affection mutuelle de nos devanciers et de nous efforcer de les communiquer à ceux qui viennent après nous, en nous rappelant cette parole de l'Écriture, choisie en 1855 par notre cher oncle Henri, et que nous possédons entourée des douze signatures de nos parents bien-aimés : « *Les enfants de tes serviteurs habiteront devant ta face et leur race sera affermie en ta présence.* » (Ps. CII, 29.)

On passe à la lecture des lettres reçues <sup>(3)</sup> :

## Lettre de Paul Stapfer

2 NOVEMBRE 1908

A tous mes cousins de Paris rassemblés chez Arnold, à tous mes cousins de province qui n'ont pas suivi mon mauvais exemple et qui se sont réunis aux parisiens, j'adresse un salut fraternel, et je salue d'abord, moi, quatorzième des 522 environ, — pour plus de précision dans les chiffres, s'adresser à Rachel, — mes treize vénérables aînés, à commencer par la chère et toujours jeune doyenne de la famille : Louise Good. Présente ou absente, qu'elle soit le chef auguste et vivant de cette fête, où nos pieux souvenirs invoquent aussi les disparus et les invisibles !

Notre aimable commissaire général, regrettant mon absence en termes

<sup>(1)</sup> Voir *Appendice*, II.

<sup>(2)</sup> Voir *Appendice*, III, 12.

<sup>(3)</sup> En outre, nombreux télégrammes. La réunion en a envoyé quelques-uns en réponse, notamment à notre doyenne, Louise Good, et aux malades. Camille Vernes, Horace.

qui me touchent profondément, m'a prié de me faire au moins représenter par « un tout petit sermon laïque ».

Je me garderai bien de vous infliger un sermon, même petit, même laïque. Mais j'ai mon texte. Il m'a été fourni par une de mes petites-cousines appartenant à la Ligne I, ou, pour être plus exact, par l'empreinte du cachet qui lui sert à sceller ses lettres charmantes. Ce cachet porte : II *Macchabées* IX, 20.

L'avantage des livres apocryphes, c'est qu'étant moins sacrés que les autres, il est permis de les améliorer un peu en les citant. Voici donc le texte, légèrement retouché, des *Macchabées* :

— « Je salue les Monod, très bons citoyens, leur souhaitant joie, santé et prospérité. Si vous et vos enfants êtes en bonne santé, et si toutes vos affaires vont à souhait, rendons-en grâce à Dieu, ayant notre espérance au ciel. »

L'auteur de ce salut est le roi Antiochus, qu'on ne saurait proposer en exemple comme un bon citoyen, ni comme un candidat très sérieux au ciel, car il fut persécuteur des gens de bien, tyran, bourreau, voluptueux, sanguinaire, blasphémateur et meurtrier. Mais c'est un grand encouragement pour moi de constater qu'un pécheur pareil a pu dire de bonnes paroles. J'ose donc vous apporter, mes chers cousins, le message complet d'Antiochus, en deux parties, dont la première est un souhait de bonheur temporel, la seconde l'expression d'une espérance religieuse.

La famille Monod a été bénie plus de 522 fois dans sa postérité terrestre, et ce qui la caractérise autant que cette fécondité magnifique, c'est qu'elle a son espérance au ciel, comme l'a fort bien remarqué le roi de Syrie. Beaucoup de ses membres gardent fidèlement la foi simple de Jean Monod, le grand ancêtre : ils ont choisi la bonne part ; ce sont les plus heureux. Plusieurs, ne pouvant plus concevoir un paradis localisé dans le cercle immense de l'univers, ont des aspirations différentes, mais non moins religieuses : les uns rêvent, avec maint poète, avec certains philosophes, une vie nouvelle dans une suite de planètes meilleures que celle-ci ; les autres se contenteraient de la réalisation d'un royaume de Dieu sur la terre elle-même, dans une humanité renouvelée sans fin et se perfectionnant toujours davantage. Mais tous ont un idéal, c'est-à-dire un *ciel*.

Dieu merci, et grâce à la vivante tradition des saints et des saintes dont ils sont les petits-fils, aucun jeune Monod n'est assez dégénéré pour croire que les tristes biens de l'existence actuelle puissent suffire au cœur, à l'intelligence, à l'esprit et à l'âme. Tous comprennent et sentent que la plus haute noblesse de l'homme est de collaborer à l'œuvre divine. Tous appellent de leurs vœux, et les plus actifs travaillent de leurs mains à fonder le règne de la justice, de la fraternité, de la paix dans la cité humaine...

N'est-ce pas assez, ô mes amis ! pour que le salut d'Antiochus soit vrai jusqu'au bout ? Oui, tous les petits-enfants de Jean Monod et de Louise de Coninck, — même ceux qui n'ont pas maintenu dans son intégrité le *Credo* de leurs pères, — conservent leur plus précieux héritage : la foi en Dieu et l'espérance du ciel.

## Lettre de Léopold

Nous insérons ici sa lettre, bien que, arrivée de Lyon avec un léger retard, elle n'ait pas été lue à la réunion.

Dimanche, 1<sup>er</sup> novembre 1908.

MES CHERS AMIS,

Combien je souhaite que le radieux soleil qui a réjoui notre ciel d'octobre éclaire encore votre réunion de demain ! Il a eu pourtant chez nous une éclipse de quelques jours et c'est à elle sans doute que je dois d'être privé de cette rencontre unique dans la vie de notre famille. Une famille a, en effet, une vie qui est la sienne et celle de ses membres, et dans laquelle il est bon pour ceux-ci d'avoir l'occasion de se retremper. En le faisant, ils ne s'isolent pas plus du groupe social plus étendu auquel les rattachent par exemple leurs professions ou leurs affinités personnelles, que les citoyens, en aimant et en fêtant la patrie, ne se séparent de l'humanité. L'esprit de famille n'est pas nécessairement entaché d'étroitesse ou de sot orgueil. Les souvenirs et les exemples que nous avons derrière nous, la belle tenue d'existences imposant le respect, l'inflexible droiture des consciences, la fermeté des convictions religieuses, avec la variété et la richesse des dons intellectuels, avec des trésors de générosité et de bonté, voilà ce que nous avons trouvé dans l'héritage qui doit passer un jour à d'autres mains. Sans doute, ce qu'apporte à une ou à plusieurs générations la meilleure des traditions ne leur est pas remis pour qu'elles le transmettent tel quel aux suivantes. Nous avons, nous, Monod d'aujourd'hui, à penser nos propres pensées, à vivre notre propre vie. Il en sera de même pour les Monod de demain. Mais dans l'attachement fort et libre à notre tradition de famille, dans le contact avec nos grands aînés et avec les sources où ils ont puisé, nous serons encouragés, inspirés et stimulés pour faire à notre heure œuvre utile et bienfaisante, pour nous aider mutuellement dans cet effort, pour y entraîner nos chers jeunes.

Je regrette d'autant plus de n'être pas avec vous que mes enfants Edmond sont empêchés, de leur côté, au dernier moment.

Merci à ceux qui ont organisé cette fête. Merci à ceux qui lui prêtent territoire. Puissent les liens s'y resserrer, et le bon passé préparer dans des cœurs ouverts et aimants le bon avenir !

## Lettre d'Émile

(Extrait d'une lettre à Henri)

Bangkok, 17 juillet 1908.

.... J'ai lu les deux circulaires des 14 et 30 mars, et j'applaudis des deux mains à l'idée qui les a inspirées. Je voudrais qu'il y eût plus sou-

vent des réunions de ce genre. C'est pour nous, les vieux, un devoir de maintenir les traditions d'union des membres de la famille, et, à défaut des soirées de famille qui, peu pratiques aujourd'hui, vu le nombre des membres, sont tombées en désuétude, je voudrais que la tribu des Monod eût son 14 juillet, qu'elle choisît une date et que, chaque année, à cette date, il y eût une grande réunion de famille. Ceux dont la présence matérielle serait impossible écriraient ou télégraphieraient, montrant qu'ils sont de cœur avec ceux qui sont réunis.

Je compte bien que les parisiens, non seulement pensent aux absents, mais préparent pour eux un récit très détaillé de la réunion du 2 novembre, et je les en remercie d'avance. . . .

### Lettre d'Horace

Menton, pavillon Théobald, 31 octobre 1908.

CHERS AMIS,

Peut-être les souvenirs de famille n'ont-ils jamais plus de prix que dans le recueillement des jours d'épreuve, et nous ne serons pas les moins près de vous lundi, d'un bout de la France à l'autre.

Nous vous envoyons ce passage :

« N'est-ce pas lui qui t'a affermi ? Rappelle à ton souvenir les anciens jours ; passe en revue les années, génération par génération ; interroge ton père et il te l'apprendra, tes vieillards et ils te le diront. » (Deutér. xxxii, 7.)

Et cet autre :

« O Timothée, garde le dépôt qui t'a été confié. » (I Tim. vi, 20.)

Demandez à Dieu que nous puissions le servir humblement, mais fidèlement par le renoncement et le sacrifice, dans l'obéissance et l'espérance. (Ces derniers mots de la main d'Horace. Le reste de la main d'Amélie.)

Il était près de 11 heures, lorsque

### Charles

« le médecin bien-aimé » (Coloss. iv, 14), parut « à la tribune », tenant en main le livre de son père, intitulé LA FAMILLE MONOD, *Souvenirs et Portraits*, dont il avait accepté la difficile tâche de nous donner la quintessence.

On m'a demandé, en cette journée qui nous rappelle l'arrivée de nos grands-parents à Paris, il y a cent ans, de résumer le livre de mon père *La Famille Monod*, où sont consignés les souvenirs que nous voulons évoquer aujourd'hui.

Je le ferai aussi brièvement que possible — d'abord, parce que nous disposons de peu de temps ; ensuite, parce que la plupart d'entre vous connaissent ce livre pour l'avoir lu, peut-être plus d'une fois.

Je laisserai du reste le plus souvent parler mon cher père pour ne pas enlever à son récit la simplicité et la verve qui lui donnent tant de charme.

Il commence ainsi :

« La famille de Jean Monod, genevois, et de Louise de Coninck, danoise, a commencé par la naissance de mon frère Frédéric à Monnaz, près Morges, en Suisse, le 17 mai 1794 ; elle s'est augmentée de sept enfants à Copenhague, puis de cinq à Paris, où elle s'est fixée en 1808. Aujourd'hui, quatre-vingt-seize ans après la naissance de Frédéric, elle est arrivée à la quatrième génération ; le dernier né de cette génération porte le n<sup>o</sup> 319. »

J'ajoute qu'aujourd'hui, dix ans plus tard, ce numéro, qui a l'honneur d'être porté par mon petit-fils Gérard, âgé de vingt-six jours, est devenu le n<sup>o</sup> 529.

Comment s'est constitué le tronc vigoureux d'où sont sortis tant de branches et de rameaux ? Deux longs chapitres du livre, intitulés : *Aïeux maternels* et *Aïeux paternels*, vont nous l'apprendre.

**AIEUX MATERNELS.** — *Frédéric de Coninck*. — La famille de Coninck, dont faisait partie Louise, la femme de Jean Monod, originaire de Bruxelles, alla, par suite de circonstances politiques, s'établir à Anvers au seizième siècle. Elle était catholique et faisait partie de la noblesse ; presque tous ses membres ont appartenu soit à la magistrature, soit au clergé.

L'un d'eux, le seul à vrai dire qui nous intéresse, fut un certain François de Coninck, qui épousa une huguenote, embrassa la religion de sa femme, rompit de ce fait tous liens avec sa famille et mourut à Rouen en 1662.

Le fils de ce François, Frédéric, protestant comme son père, fut obligé d'émigrer en Angleterre lors de la Révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il était fiancé, et sa promise avait été enfermée dans un couvent. Mais la jeune fille trouva le moyen de s'échapper et rejoignit Frédéric à Londres, où eut lieu le mariage.

Ils s'établirent à Schiedam, en Hollande, où ils vécurent presque dans la misère. Un de leurs fils, qui devait être le grand-père de Louise de Coninck, résolut, en 1714 (il n'avait que quatorze ans), pour venir en aide à ses parents, de s'expatrier. Il alla à Batavia, réussit à y fonder une maison de commerce qui prit un grand développement, et rentra en Hollande en 1733, avec une fortune considérable.

Ce Jean épousait en 1736 la fille de Paul de Rapin, seigneur de Thoyras, écuyer. Il eut plusieurs enfants, dont Frédéric, le père de Louise, né en 1740.

Mon père entre dans de longs détails sur l'histoire de son grand-père maternel, dont il dit :

« Il a été un homme éminent. Admirablement doué sous le rapport de l'intelligence et du génie commercial, il a fait servir ces dons à acquérir une grande fortune, dont il a fait un noble et charitable usage.

Notre famille a tout lieu d'être fière de se rattacher à lui. Je crois que les générations qui suivent la mienne me sauront gré de faire connaître avec quelques développements ce qu'a été leur ancêtre maternel. »

Je ne puis suivre mon père dans ces développements, que l'on trouvera dans son livre.

Il me suffira de dire qu'après avoir débuté à dix-sept ans à Amsterdam, Frédéric de Coninck s'établissait en 1763 à Copenhague, où il ne tardait pas à devenir un des plus riches armateurs de la ville.

« On peut juger, dit mon père, de la fortune qu'il avait acquise dans le commerce par les faits suivants. Son fils aîné, mon oncle, m'a dit avoir compté, dans le port de Copenhague, huit navires venus des Indes, chargés de cargaisons appartenant à son père, valant chacun quinze à dix-huit cent mille francs. » Un million, dans ce temps-là, représentait à peu près la valeur de quatre millions d'aujourd'hui.

Lors d'une souscription patriotique pour venir en aide aux blessés et aux orphelins, à la suite d'une grande bataille navale soutenue contre les Anglais, F. de Coninck donna pour sa part 50 000 francs, en dehors des dons faits par sa famille.

On estimait enfin à une cinquantaine de millions les pertes que les Anglais avaient fait subir à la maison de Coninck par la saisie de ses navires de commerce. Pour perdre tant de millions, encore fallait-il en avoir.

Les installations de F. de Coninck à la ville et à la campagne étaient en rapport avec sa fortune.

A Copenhague, il habitait un véritable palais; celui-ci fut du reste acheté plus tard par la reine douairière, qui désira l'habiter à la suite d'un incendie qui avait détruit le château royal.

A la campagne il n'avait pas moins de trois résidences : *Dronning-gaard* (le Jardin de la reine), où il demeurait personnellement avec sa femme et ses enfants ; *Frederiks-lund*, destinée à son fils aîné Frédéric ; *Kanin-gaard* (le Jardin des lapins, sans doute en prévision des rudes *lapins* que devaient être les fils Monod), qui fut habitée par son gendre Jean Monod, sa fille et ses premiers petits-enfants.

Il est difficile, paraît-il, de se rendre compte à distance de la splendeur de la principale de ces propriétés, *Dronning-gaard*, créée, comme les deux autres, sur les bords d'un grand lac de 1 600 hectares, à 15 kilomètres de Copenhague. Je vous mets sous les yeux et vous trouverez dans le livre de mon père des images qui en donnent une faible idée.

Actuellement encore, les touristes ou les élèves de l'école forestière de Copenhague se rendent au parc de *Dronning-gaard* pour y admirer ou y étudier « la collection unique de beaux arbres que F. de Coninck y avait rassemblés de tous les pays ».

Sur le lac, il entretenait une flottille en miniature, équipée selon les règles de la marine, pour l'amusement de ses enfants et petits-enfants. Ces jeunes gens se livraient des batailles, dont l'une faillit se terminer par la noyade d'un des combattants.

F. de Coninck ne se contentait pas du reste d'être un homme riche, il était généreux.

« Le souvenir de F. de Coninck et de sa digne femme s'est conservé dans le cœur des générations suivantes aux environs de Dronning-gaard, à cause des innombrables bienfaits qu'ils répandaient autour d'eux. »

C'est dans cette famille, qui tenait à cette époque le premier rang à Copenhague, que devait entrer le jeune pasteur Jean Monod, dont le passé pas plus que le présent n'avait rien de glorieux, dans le sens où le monde entend ce mot.

AIEUX PATERNELS. — *Jeunesse et mariage de Jean Monod.* — Vous savez tous que les Monod sont originaires du pays de Gex. Notre aïeul Jacques Monod, vers la fin du seizième siècle, quitta ce pays pour s'établir en Suisse. Un des descendants de ce Jacques fut le pasteur Gaspard-Joël, né en 1717 et mort en 1782, père de Jean Monod, notre aïeul.

« Jean Monod naquit à Ambilly le 5 septembre 1765. Vigoureux, sain de corps et d'esprit, de taille moyenne, sa figure avait une expression agréable qui révélait l'intelligence et la bonté. Le souvenir de sa physiognomie a été conservé d'abord par un beau portrait, fait, ainsi que celui de maman, à l'époque de leur mariage, par un très habile peintre, M. Juif. J'ai le bonheur de posséder les originaux.

« Outre le grand intérêt qui s'attache à la reproduction des traits de mes parents à l'époque de leur jeunesse et dans les costumes du temps, ces portraits ont une réelle valeur artistique. Je compte sur la piété filiale de celui qui les possédera après moi pour leur donner une première place parmi les souvenirs de la famille. »

J'ai obéi au vœu exprimé par mon père en apportant ici, pour figurer dans cette fête de famille, ces deux portraits, qui sont aujourd'hui en ma possession. Vous les trouverez du reste reproduits par la photogravure dans le livre que je résume.

« Nos traditions de famille se bornent à peu de chose relativement à la jeunesse de papa. Ce qui est certain, c'est qu'il se montra aussi intelligent que studieux et se distingua par une conduite exemplaire. Il ne tarda pas à être au premier rang parmi les écoliers dans ses études classiques à Genève.

« Il se décida à embrasser, comme son père, la carrière pastorale, et entra dans la Faculté de théologie de Genève, où il se maintint encore au premier rang. Il avait une voix admirable et une élocution parfaite qui vinrent en aide à son intelligence et à ses solides études. Par ses sermons d'épreuve, il fit pressentir ce qu'il deviendrait comme prédicateur.

« Les auteurs classiques, grecs et latins, lui étaient familiers. Il termina ses études de théologie d'une façon brillante et fut consacré au saint ministère le 12 mars 1787. »

Trois ans plus tard (1790) il fut amené à faire un voyage qui devait décider de son avenir. Chargé de conduire à Saint-Petersbourg une cousine, nommée gouvernante d'une des filles du tsar Alexandre 1<sup>er</sup>, il pro-

fit, au retour, de ce que son voyage lui avait été largement payé, pour visiter Stockholm et Copenhague avant de rentrer à Genève. Arrivé à Copenhague, il alla voir M. Mourier, pasteur de l'Église réformée, qui voulut bien lui faire faire connaissance avec la ville.

« Au cours d'une promenade, ils furent surpris par une averse. Ils se trouvaient devant la maison de Frédéric de Coninck, membre de l'église dont M. Mourier était pasteur; celui-ci monta en courant, pour emprunter un parapluie. Pressé d'attendre la fin de la pluie, il s'en défendit en mentionnant le jeune ministre genevois qui l'attendait en bas. « Faites-le monter », lui dit-on. C'est ainsi que Jean Monod entra dans la famille de Frédéric de Coninck.

« Grâce au soin que prenait papa d'inscrire sur l'enveloppe des manuscrits de ses sermons l'époque où il les prêchait, nous apprenons qu'il était à Copenhague le 16 janvier 1791 et à Berlin le 19 juin suivant. Je conclus de ces deux dates que le séjour de papa à Copenhague a duré plusieurs mois, par suite de l'accueil qui lui fut fait dans la famille de Coninck.

« Je n'ai à cet égard qu'une seule tradition, que j'ai lieu de croire exacte et qui est une véritable révélation. La veille du départ de Jean, Louise, la seconde des filles de F. de Coninck, alors âgée de seize ans, écrivit sur une vitre avec un diamant, en présence du jeune homme : *Je reviendrai.*

« Ce fait prouve que ces deux jeunes gens avaient profité du temps qu'ils avaient pu passer ensemble pour faire bonne connaissance et que Jean avait gagné le cœur de Louise.

« Il fallait un encouragement aussi significatif pour qu'un jeune pasteur sans fortune pût concevoir l'espérance de se voir accorder la main de la fille d'un des premiers négociants de l'Europe à cette époque. »

Et il revint ! Nous savons en effet — toujours par les dates inscrites sur les manuscrits des sermons — que Jean Monod prêcha de nouveau à Copenhague le 28 octobre et le 11 novembre 1792.

Deux mois plus tard, le 18 janvier 1793, il épousait Louise de Coninck, alors âgée de dix-sept ans et un mois.

Ne nous étonnons pas, du reste, si le cœur de Jean s'est si rapidement enflammé. Louise était véritablement charmante. Nous le savons par le joli portrait que nous avons sous les yeux, mais aussi par certains documents écrits qui nous font voir que Jean n'était pas seul à la trouver telle.

J'ai eu la bonne fortune de retrouver dans les papiers de mon père l'album de Louise, jeune fille, — celui où, à sa prière, amis et amies écrivaient un mot de souvenir. Or, j'y ai découvert, entre autres, les trois déclarations suivantes que je vous demande la permission de vous lire.

Je ne sais rien de leurs auteurs, que les noms dont ils ont signé leurs vers — car c'est dans la langue des dieux qu'ils s'expriment.

Voici le premier :

Quoi ! vous voulez qu'en évidence  
Je mette ici mes sentimens !...  
J'y mettrai plutôt mes sermens  
De garder toujours le silence.

Copenhague, 2 avril 1795.

F.

Et cet autre :

Pour avoir à Vénus donné la préférence  
 Nous sçavons tous que Pâris autrefois  
 De deux divinités provoqua la vengeance.  
 Si vous eussiez vécu lorsqu'il dut faire un choix,  
 Le malheureux berger, selon toute apparence,  
 Au lieu de deux en eût irrité trois.

(Sans date.)

DE LA J.

Et ce dernier — le bouquet !

L'on dit que vous aimez la Lune...  
 Dieux ! faites que j'en sois une !

Hambourg, 20 avril 1792.

A. C. B.

avec ce post-scriptum : « Vous direz que la rime n'est pas riche, mais faites grâce au poète en faveur du motif qui l'inspire. »

Les nouveaux mariés achevèrent l'hiver à Copenhague. Après quoi, appelé par l'Église de Morges, Jean se transporta avec sa femme en Suisse, au mois de juillet 1793.

Nous savons la date exacte de son départ par quelques lignes recueillies aussi sur l'album de Louise qui, — en même temps qu'elles témoignent de la tendre affection que M<sup>me</sup> de Coninck portait à sa fille, — m'offrent l'occasion de vous mettre sous les yeux un autographe de notre vieille aïeule maternelle, Marie de Joncourt :

« Adieu ! ma bonne Louise, puisses-tu être toujours aussi heureuse que tu es chère à ta tendre mère et rien ne manquera à ton bonheur.

Copenhague, 26 juillet 1793.

« M. DE CONINCK. »

A Morges, où naquit leur premier enfant, Frédéric, le 17 mai 1794, Jean et Louise ne restèrent pas longtemps.

Dès le mois d'octobre de la même année, ils retournaient à Copenhague — où Jean était appelé au poste, devenu vacant, de pasteur de l'église française de cette ville.

Ce court séjour en Suisse avait suffi à la séduisante Louise pour laisser dans sa nouvelle famille des souvenirs ineffaçables.

Je trouve, en effet, encore dans l'album, à la date du 30 septembre 1794, ces lignes qui en témoignent :

Quand sur nos noms vous jetterés les yeux,  
 Ils vous rappelleront des amis vrais, sincères ;  
 Mais le vôtre, en gros caractères,  
 Dans nos cœurs est écrit bien mieux.

Morges, le 30 septembre 1794.

Hri et M. MONOD.

*Séjour à Copenhague.* — Jean et Louise Monod demeurèrent à Copenhague de 1794 à 1808.

Ce furent d'heureuses et paisibles années, pendant lesquelles naquirent huit enfants.

Nous ne savons rien de précis sur ce temps : comme les peuples heureux, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

J'ai cependant retrouvé une lettre de Jean Monod à son ami Mestrezat, pasteur à Paris, ce qui me permet de vous montrer aussi un autographe de mon grand-père, — où il dit : « Je vis à la campagne (la lettre est du 18 juillet 1804) et ne vais à la ville que pour prêcher tous les quinze jours ; cette liberté est une douceur de ma place, que peu d'autres me procureraient... »

On était à l'époque des vacances et j'imagine la large vie que l'on devait mener dans la propriété de Dronning-gaard dont j'ai parlé plus haut.

Le grand-père entourait du reste de ses soins ses enfants et ses petits-enfants. Mon père cite de lui le trait suivant, qui amusera les petits qui m'écoutent :

« F. de Coninck, un jour, à l'approche du jour de naissance de son petit-fils, lui demanda de lui apporter une liste des objets entre lesquels on pourrait choisir les cadeaux à lui faire. Frédéric mit en tête de sa liste une montre, un vrai cheval et une gymnastique. A la grande surprise et à la non moins grande joie du garçon, son grand-père ne voulut pas faire de choix et donna les trois objets !

« Je cite ce fait surtout pour montrer la tendresse de grand-papa pour sa famille, et de quels moyens il pouvait disposer pour satisfaire sa générosité. »

Mais cette grande prospérité devait avoir un terme.

On était à l'époque des grandes guerres du premier Empire. Les Anglais, en 1807, sous prétexte que Napoléon pourrait se servir de la flotte danoise pour l'aider dans ses projets de descente en Angleterre, sommèrent les Danois de leur livrer leurs navires sous promesse de les rendre à la paix. Le Danemark refusa et, pour le contraindre, la flotte anglaise vint bombarder Copenhague. Il fallut se rendre au droit du plus fort. « Cet acte de brigandage causa la ruine du commerce danois. »

F. de Coninck, découragé et très ébranlé par ces événements, se retira des affaires, laissant sa maison à son fils. La même année, il eut une attaque d'apoplexie, dont il se remit imparfaitement. Il languit encore pendant quelques années et mourut en 1811 à Dronning-gaard, à l'âge de soixante et onze ans.

La situation de Jean Monod, par suite de ces revers, était considérablement modifiée. Aussi crut-il devoir, dans l'intérêt de sa famille, accepter un appel qui lui fut adressé, en 1808, par l'Église réformée de Paris, où la mort prématurée de son ami le pasteur Mestrezat laissait une place vacante. Il y était encouragé par ses beaux-parents et par sa vaillante femme, « disposée, écrit mon père, à accepter ce douloureux sacrifice ». Et il ajoute :

« Maman avait à ce moment huit enfants, dont l'aîné était âgé de quatorze ans et le dernier de deux ans. Elle était au cinquième mois d'une grossesse. Il s'agissait pour elle de quitter sa famille dont elle était chérie, d'abandonner la position heureuse et facile dont elle jouissait à Copenhague, pour aller, à l'entrée de l'hiver, s'établir avec sa nombreuse famille dans une ville qu'elle ne connaissait pas. Dieu lui donna l'éner-

gie nécessaire pour cette grave entreprise. Elle la considérait sans doute comme un devoir envers son mari et peut-être aussi envers ses fils, dont l'éducation devait être bien difficile à Copenhague, tandis qu'à Paris elle serait singulièrement facilitée.

« La bénédiction de Dieu a reposé sur ce sacrifice : la carrière de papa a été bien différente de ce qu'elle aurait été s'il fût resté à Copenhague, et ses enfants ont largement bénéficié de cet établissement à Paris, qui a été l'origine de la prospérité de notre famille. »

*Départ de Copenhague et installation à Paris.* — « Le départ de Copenhague eut lieu le 31 octobre 1808. Ce n'était pas chose aisée que de sortir de l'île de Seeland, alors bloquée par la flotte anglaise. La preuve en est que le navire sur lequel nous nous étions embarqués à Korsør fut poursuivi par un vaisseau anglais et dut se réfugier dans une des îles qui se trouvent dans le grand Belt. Ce ne fut qu'après trois jours passés dans cette île que, trompant la vigilance des Anglais, le navire put se remettre en route et aborder à Kiel. Nous étions alors sur terre ferme et ce n'était plus, pour arriver à Paris, qu'une affaire de temps, mais de temps prolongé, car nous ne voyagions que de jour.

« Le voyage se fit en poste, moyennant une vaste berline qui contenait mes parents, Adèle, Adolphe, Valdemar, moi et la brave Karen, notre bonne; plus une calèche, dans laquelle se casèrent mes quatre frères aînés. On m'a assuré qu'à l'arrivée à Hambourg il y avait déjà près de soixante chemises à laver.

« Ce voyage dura un mois et ne fut marqué que par un seul accident : un soir, dans une plaine sablonneuse, le postillon qui conduisait la calèche, trompé par l'obscurité, culbuta la voiture dans un fossé. Il n'y avait rien de cassé, ni de la voiture, ni de ceux qu'elle contenait. Mais il fallut un certain temps pour la remettre sur roues, et Billy avait profité de cet intervalle pour s'endormir, assis sur le bord de la route. Ses trois frères avaient repris leurs places, et ce ne fut qu'après quelques moments que Frédéric, constatant l'absence de Billy, fit arrêter la voiture et alla quérir le voyageur oublié. »

On arriva à Paris dans les premiers jours de décembre. La famille se-casa d'abord dans un hôtel de la *rue de Cléry*, quelques-uns des enfants étant recueillis par des voisins compatissants, et les parents se mirent à la recherche d'un appartement, qui devait nécessairement être assez grand.

Je groupe ici les renseignements que donne mon père sur les installations successives de la famille à Paris.

Ce fut d'abord, de 1808 à 1811, dans un hôtel de la *rue Pigalle* qui n'existe plus, où naquirent Marie (devenue M<sup>me</sup> Charles Stapfer) et Edmond, mort quelques-mois après sa naissance, le seul enfant que nos grands-parents aient perdu.

Puis, de 1811 à 1820, 14, *rue d'Hauteville*, où naquirent les trois derniers de douze, Horace, Élisabeth, Betsy.

Puis, de 1820 à 1829, *rue de La Tour-d'Auvergne*, dans la maison qui portait le n<sup>o</sup> 21 — et que beaucoup d'entre nous ont connue sous les n<sup>os</sup> 37 et 41.

Et enfin, de 1829 à 1843, 80, *faubourg Saint-Martin*, où mourut Jean Monod en 1836.

De toutes ces installations, la plus large et la plus heureuse fut celle de La Tour-d'Auvergne — habitation idéale, écrit mon père. Il vaut la peine de nous arrêter un instant sur ce coin de Paris disparu.

Mon père nous en a souvent parlé. On était là presque à la campagne. La maison était un ancien rendez-vous de chasse de Louis XV. Située au haut de la colline que représente aujourd'hui la rue des Martyrs, au pied de la butte Montmartre, elle avait vue sur toute la ville, avec un grand jardin descendant presque aux environs de l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église Notre-Dame de Lorette.

Tout près était une ferme, qui ne tarda pas, du reste, à disparaître, et des champs où l'on récoltait du blé.

Le jardin, en grande partie potager, fournissait des fruits en abondance.

« Pour donner une idée, écrit mon père, de ce que produisait ce jardin en fait de fruits, il me suffira de dire que dans la première année de notre séjour à la Tour, nous avons mangé des abricots et des reines-claude à bouche que veux-tu ; que maman a profité de ses fours et de son séchoir pour faire sécher des abricots et des prunes, et que le surplus, vendu aux voisins à bas prix, a rapporté près de cent écus.

« La place dont on pouvait disposer était telle, que maman avait pu organiser un poulailler et convertir une des chambres de domestiques, à la demande de Küster, en pigeonnier. Elle avait même installé un cochon dans le terrain vague attenant à la maison. Mais cette tentative d'éducation porcine fut malheureuse, et notre chère maîtresse de maison acquit la conviction qu'il était plus économique de s'adresser au charcutier que de lui faire concurrence. »

Une aussi grande installation était nécessitée par le fait que nos grands-parents, pour subvenir aux frais de l'éducation de leur nombreuse famille, avaient été obligés de prendre des pensionnaires, jeunes gens qui étaient élevés avec les fils Monod. Du reste, « le fait d'être admis dans la famille Monod était considéré comme un privilège ; la pension était de 3 000 francs et les familles aisées pouvaient seules aspirer à cet avantage ». C'est ainsi que défilèrent successivement, chez Jean Monod, les *Hottinguer*, les *Gros*, les *Schlumberger*, les *Vernes*, les *Delessert*, les *Bouffé*, les *Grivel*, les *Babut*, etc., et que se créèrent « des relations et de chaudes amitiés, qui ont eu une grande influence sur le développement et la prospérité de la famille ».

Je ne puis suivre pas à pas mon père dans l'exposé des événements qui survinrent pendant leur séjour dans les diverses habitations occupées par les siens.

Je me contenterai d'en noter quelques-uns, les principaux, et je les grouperai sous trois chefs : *le père, la mère, les enfants*.

LE PÈRE. — *Jean Monod*. — Jean Monod ne tarda pas à prendre, dans l'Église de Paris, une place prépondérante. Les protestants de la capitale,

qui n'avaient à cette époque que deux lieux de culte, l'*Oratoire* et *Sainte-Marie*, ne possédaient que trois pasteurs : Rabaut-Pommier, « petit homme dont la voix était si faible que ses auditeurs l'entendaient à peine » ; Marron, « de haute stature et de large prestance, mais pitoyable prédicateur, ajoutant à ce défaut celui de se croire poète et de forger des vers qu'il aurait dû garder pour lui... » ; enfin, Jean Monod.

« Ces trois pasteurs, en 1808, prêchaient à tour de rôle dans les deux temples. Jean Monod ne tarda pas à justifier les espérances qu'avait fondées sur lui l'Église réformée de Paris. Au talent de prédicateur qui s'était révélé pendant ses études à Genève et qui avait fait de lui le premier prédicateur de France à cette époque, se joignaient des connaissances aussi solides qu'étendues, l'amour du travail, l'exemple du chef d'une famille patriarcale, une bienveillance et une charité chrétienne sans limites. J'ai hérité de sa Bible, qu'il avait interfoliée de pages blanches. Les nombreuses notes dont elles sont chargées témoignent de l'étude assidue qu'il en faisait. Malheureusement, il était timide et se défiait de lui-même ; il n'a jamais osé se livrer à l'improvisation. Ses sermons, médités et écrits très soigneusement, étaient récités, grâce à sa prodigieuse mémoire, comme s'ils étaient improvisés.

« Grâce à son grave débit, papa ne prêchait guère moins de quarante minutes ; quelques-uns de ses sermons portent l'indication : *récité en quarante-cinq minutes*. L'auditoire ne trouvait pas cette durée trop longue. »

Ces sermons sont actuellement déposés à Genève dans les archives de la « Vénérable Compagnie ». Ils sont au nombre de 51 ; le premier porte la date de Copenhague 16 janvier 1791 : c'était l'année de sa première visite aux de Coninck ; le dernier fut prêché le 17 janvier 1836, trois mois avant sa mort.

« De son vivant, papa n'a permis la publication que d'un seul de ses sermons : celui qu'il prêcha à l'Oratoire en 1814, à l'occasion de la paix, et en commémoration de la mort de Louis XVI.

« Après sa mort, ses amis, surtout ceux de Genève, ont témoigné le désir que la mémoire de papa fût conservée par la publication d'un choix de ses sermons.

« L'opportunité de cette publication fut examinée par maman, Frédéric, Adolphe, Billy et Horace. L'accord ne put se faire sur le choix, et l'idée fut abandonnée. Auguste Bouvier, en me signalant ce fait qui ressort des notes inscrites sur les couvertures de plusieurs sermons, exprime ses regrets, et ajoute : « Ces sermons méritaient l'impression par la conscience, l'étendue, le soin du style, le cachet de l'époque, de l'homme et du genre : piété, doctrine mitigée, ton philosophico-religieux. Il était convenable que le souvenir d'un long, honorable et fructueux ministère fût conservé. »

Le livre nous dit peu de chose de Jean Monod comme père de famille. Il semble qu'il n'y ait pas eu beaucoup d'intimité entre lui et ses enfants, qui éprouvèrent surtout pour leur père un profond respect et une grande admiration,

La page suivante, empruntée par mon père aux *Souvenirs d'Adolphe Monod*, par sa fille Sarah, donne une idée de ce qu'était l'intérieur familial.

« M. et M<sup>me</sup> Monod élevèrent laborieusement leur nombreuse famille, et cette éducation simple, consciencieuse, chrétienne, fondée avant tout sur la piété, l'amour et le respect du devoir et de l'autorité paternelle, l'honneur du nom et de la famille, porta ses fruits. Les parents marchaient eux-mêmes à la tête de leurs enfants dans toutes les vertus humaines et chrétiennes où ils souhaitaient de les voir s'engager à leur tour, les entraînant plus par leur exemple qu'ils ne les exhortaient par beaucoup de paroles : lui, absorbé par les devoirs de son ministère, sans cesser pour cela de surveiller les études de ses fils, auxquels il s'appliquait à communiquer son admiration pour nos grands auteurs classiques ; elle, entretenant avec chacun d'eux, surtout avec ceux que leurs études ou le mariage éloignaient successivement d'elle, des rapports pleins de confiance et de tendresse ; conservant sur tous et sur chacun une influence extraordinaire, et la plénitude de son autorité maternelle. »

Jean Monod ne négligeait pas cependant les côtés pratiques de la vie.

On en jugera par l'anecdote suivante, que rapporte mon père.

« Un second souvenir est celui d'un incendie qui a été arrêté au début, grâce à sa vigilance. Papa, qui se couchait toujours le dernier, avait l'invariable habitude de faire une visite générale de toutes les chambres avant de gagner son lit. En entrant dans celle qui précédait son cabinet, il vit que le plafond flambait au bord de la muraille. Au-dessus était le grenier, dont le plancher était formé par des poutres saillantes, dont l'une se trouvait en contact avec le tuyau d'un poêle du rez-de-chaussée. Ce tuyau, surchauffé, avait mis le feu à la poutre qui commençait à flamber lorsque papa entra dans la chambre. Quelques potées d'eau suffirent pour arrêter ce commencement d'incendie, qui, sans la visite nocturne de papa, aurait pu prendre rapidement un développement désastreux. »

Chose curieuse, grâce à la même habitude (que mon père tenait évidemment du sien) deux de mes frères ont échappé à une mort certaine. Il les trouva une nuit à demi asphyxiés par un poêle à combustion lente, que l'on avait eu l'imprudence de laisser dans leur chambre à coucher. Il arriva juste à temps pour les rappeler à la vie.

Je termine cette note sur Jean Monod par le récit que mon père fait de sa mort.

« Papa avait éprouvé, en 1834, les premières souffrances résultant de la maladie du cœur qui devait amener sa fin. Sur la couverture d'un sermon prêché en 1834, probablement un des derniers qu'il ait composés, se trouve une note écrite de sa main où il porte un jugement sévère sur ce sermon et ajoute qu'il est une preuve de son affaiblissement. Il avait donc dès cette époque le sentiment de sa fin prochaine.

« Ce pressentiment se réalisa bientôt. Dès l'hiver suivant, l'état de papa s'aggrava et devint très pénible. Il vit venir la mort avec un calme parfait. Je l'entendis dire un jour en souriant à MM. Rayer et Louis, qui le soignaient : « Vous m'enveloppez dans mon linceul. » Sur les protes-

tations médicales de ces messieurs, il ajouta : « C'est inutile ; je ne me fais pas d'illusions. »

« Il mourut le 23 avril 1836, dans sa soixante et onzième année. Maman se trouvait auprès de lui, avec trois de mes frères et moi. Adolphe écrivait deux jours après à un ami... « Il a gardé une entière présence d'esprit jusqu'à la fin et faisait constamment monter ses prières à Dieu, « surtout le dernier jour et jusque dans son agonie. Nous avons la douce confiance qu'il s'est endormi dans le Seigneur. Grâce à Dieu, la paix est avec nous, avec notre mère, en qui le Seigneur se glorifie beaucoup, avec toute notre famille. Nous nous réunissons pour prier, plus d'une fois par jour ordinairement, et toute la maison y vient, domestiques, pensionnaires de mon père, nos frères et sœurs, tous enfin. « Béni soit Dieu... »

LA MÈRE. — *Louise Monod.* — Ici je ne veux rien retrancher au portrait que mon père, en quelques lignes émues, trace de sa bien-aimée mère.

« C'est avec crainte que j'aborde la tâche de parler de cette femme exceptionnelle à ceux de ses descendants qui n'ont pas eu le privilège de la connaître. Comment faire apprécier, comme elle le mérite, ce qu'elle a été pour son mari, ses enfants, ses petits-enfants, et tous ceux qui ont eu le bonheur d'être en rapport avec elle ?

« Maman a été, entre les mains de Dieu, la principale source des bénédictions qui ont été si abondamment accordées à sa famille, et il faut que sa mémoire soit vénérée par tous ses descendants, jusqu'à ce que la race des Monod s'éteigne, ce qui, à en juger par l'état actuel des choses, ne paraît pas un événement prochain.

« Quand je repasse dans ma pensée tous les événements qui ont marqué sa longue existence, je me demande comment elle a pu suffire à une pareille tâche. La réponse à cette question est que notre mère avait trouvé la source de la force dont elle avait besoin et y a puisé largement, jusqu'au moment où Dieu lui a accordé le repos.

« Née à l'époque où son père était à l'apogée de sa fortune, Louise de Coninck fut élevée dans les conditions d'une riche héritière. Douée d'une grande intelligence associée à une candeur enfantine et à une prodigieuse activité d'esprit, elle y joignait une santé vigoureuse et un cœur excellent qui mit largement à profit l'exemple d'extrême bienveillance que lui donnaient ses parents.

« Ces belles qualités se reflétaient sur une figure qui, sans avoir droit au titre de beauté, était réellement jolie. Louise à seize ans était une charmante jeune fille, adorée de sa famille et fort appréciée dans le grand monde que la position de son père l'appelait à fréquenter. Elle pouvait, dans ces conditions, aspirer à un mariage brillant, mais la rectitude de jugement dont elle a fait preuve toute sa vie lui fit préférer un jeune pasteur qui lui était bien inférieur sous le rapport de la fortune, mais dont elle avait discerné la valeur morale et intellectuelle... »

« Son activité d'esprit et de corps était à l'épreuve de tout ce qui pou-

vait la mettre en jeu : elle eut, en arrivant à Paris, à créer un établissement tout nouveau pour caser sa nombreuse famille ; elle eut, pendant une grande partie de sa vie, à pourvoir aux besoins et à l'éducation de cette famille par l'adjonction de nombreux pensionnaires ; l'empire qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, par le fait de sa bonté, de son amabilité et de son intelligence, lui imposait de nombreux devoirs de société. De là, un énorme ménage à conduire, et d'incessantes occupations, soit chez elle, soit au dehors, sans compter une correspondance prodigieuse ; et cela pendant la plus grande partie de sa vie, sans que jamais elle ait été à bout de forces.....

« Par sa grande énergie et son merveilleux savoir-faire, maman a suffi, avec l'aide de Dieu, à cette énorme tâche, malgré d'affreuses migraines qui la forçaient à garder le lit pendant un, deux et même trois jours, et ses cinq grossesses à Paris, dont la dernière eut lieu en 1818..... »

A ce portrait laissez-moi ajouter quelques traits recueillis dans une lettre de l'oncle Frédéric, l'aîné des douze, que mon père a tenu à reproduire.

Frédéric avait alors vingt-trois ans ; il faisait ses études de théologie à Genève et était venu passer ses vacances à Paris, dans l'automne de 1817. Il écrit à un de ses amis :

« Je ne suis pas venu ici pour voir Paris, mais pour jouir du délicieux plaisir de passer quelques semaines avec mes parents, aussi j'en profite. Je me lève entre 8 et 9 heures et vais embrasser maman et m'assurer que je suis bien réellement sous le toit paternel ; je fais ma cour un moment aux enfants et vais travailler jusqu'au déjeuner. Papa commence par lire une prière devant toute la maison assemblée. Les domestiques se retirent et nous déjeunons à une *petite* table de dix-sept ou dix-huit personnes. Après déjeuner, chacun retourne à son ouvrage..... Trois fois par semaine, je vais de midi à 2 heures prendre des leçons de M. Stapfer avec Billy et Adolphe. A 5<sup>h</sup>30, grand diner : deux immenses terrines de soupe ; pièce de bœuf de 30 livres ; légumes à l'avenant, tout cela découpé et servi par maman, qui ne permettrait pas qu'on lui relève son mouchoir s'il tombait à terre. Si toutes les mères de famille étaient comme elle, les hommes seraient plus heureux et plus vertueux. Après diner, un bout de conversation au coin du feu..... Arrivent les amis Stapfer et Bouffé ; le thé, fait par maman, est pris à 9<sup>h</sup>30. A 10<sup>h</sup>30 tout le monde se retire. Me voilà enfin arrivé à la plus belle partie de ma journée. Nous voilà, papa, maman, Adèle et moi, seuls au coin d'un bon feu et causant de mille choses..... Maman continue, grâce à Dieu, à être bien ; je la trouve rajeunie et embellie ; elle est quelquefois très jolie et cela me fait plaisir..... »

La notice que mon père consacre à Louise Monod contient encore bien d'autres détails qu'il serait trop long de reproduire et pour lesquels je dois renvoyer au volume.

Je passe donc immédiatement à ce qu'il dit de la mort de sa mère :

« Maman était atteinte depuis longtemps d'une lésion du cœur, semblable à celle dont papa était mort. La maladie s'aggrava au début de l'année 1851, et maman comprit aussi bien que nous que sa fin était prochaine. Elle vit venir la mort sans crainte ; elle s'y était préparée de-

puis longtemps. La lutte fut très pénible pendant les derniers jours par le fait de la gêne de la respiration, qui allait en augmentant. L'oppression finit par devenir si grande qu'elle ne put plus rester dans son lit ; c'est dans son fauteuil qu'elle est morte, le soir du 4 mars 1851.

« Soutenue par sa foi, elle put glorifier son Sauveur jusqu'à son dernier soupir, laissant à sa famille l'exemple d'une mort vraiment chrétienne, et à tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître, des souvenirs qui ne s'effaceront pas.

« Dans cette dernière soirée, elle était entourée de tous ses enfants, moins Frédéric, Billy et Horace. Frédéric était retenu dans son lit à la Tour-d'Auvergne par une violente sciatique ; quelques-uns d'entre nous voulurent faire une tentative pour l'amener sur une civière ; mais le pauvre Frédéric, après de vains efforts, dut renoncer à l'espoir de pouvoir surmonter la douleur qui le retenait cloué sur son lit. Billy n'avait pu quitter Alger. Horace n'arriva que le lendemain. »

Grand'maman Monod mourut dans le petit appartement qu'elle occupait depuis 1843, avec tante Betsy « sa fidèle Antigone », 17, rue de Paradis. J'ai été bien souvent, dans mon enfance, conduit auprès d'elle par mon père, dont la première visite, tous les matins, quelles que fussent ses occupations, était pour sa mère. J'ai conservé le souvenir de son accueil cordial, enjoué, mais cependant un peu rude et dénué de toute sensiblerie. On me fit entrer dans sa chambre après sa mort — c'était la première fois que j'approchais d'un cadavre : — l'impression, plutôt pénible, en reste ineffaçable.

LES ENFANTS. — *Les douze. M. Küster.* — Les fils Monod n'ont pas été envoyés à l'école. Ils étaient assez nombreux, surtout avec l'adjonction des jeunes gens admis dans la famille et élevés avec eux, pour constituer un véritable pensionnat qui fut mis sous la direction d'un précepteur, jeune pasteur hanovrien, « qui avait fait de fortes études et était un pédagogue hors ligne », M. Küster.

« C'est probablement en 1812 que Küster est entré dans notre famille, dont il a fait partie pendant plus de vingt ans. Il y a tenu une si grande place, il a eu sur moi en particulier une influence si salutaire que je me sens pressé de consacrer à sa mémoire quelques lignes dans ce récit. »

Ces lignes, je crois devoir les rappeler presque en entier à votre souvenir — car ce n'est pas seulement sur mon père, mais aussi sur tous ses frères et sœurs, que Küster a marqué sa forte empreinte. Il est d'un grand intérêt de se rendre compte des moyens par lesquels il y a réussi.

« Küster était d'une stature élevée ; l'expression de sa figure était agréable, elle dénotait l'intelligence et la bonté. Il était maigre et vigoureux, dur à la fatigue et ne craignait pas de courir avec ses élèves. »

Sa tâche ne devait pas être commode, surtout avec les fils aînés « qui avaient rapporté de Copenhague des habitudes d'indiscipline difficiles à vaincre ».

« Mais Küster ne tarda pas à les mater, non par la sévérité et les corrections, mais par l'affection. Il prit avec le consentement de nos parents

une autorité devant laquelle tout devait plier. « M. Küster l'a dit, » cela suffisait pour faire taire toutes les objections.

« Il s'efforçait de développer chez ses élèves le sentiment de la dignité personnelle, de la probité, de l'amour fraternel. Sa principale punition était le bannissement de la salle d'études : « Tu es indigne de rester à « travailler ; va t'amuser, si tu le peux ! » et on ne le pouvait pas, tant on avait de honte d'être expulsé et de chagrin d'avoir fait de la peine à M. Küster.

« J'ai eu en mon jeune frère Horace un frappant exemple de la manière dont Küster s'y prenait pour donner à un enfant le goût de l'étude.

« Horace a été habitué dès sa première enfance à considérer l'instruction comme un privilège et un amusement. M. Küster lui accordait la permission de séjourner dans notre salle d'études, à condition d'être bien tranquille. Il le prenait sur ses genoux et l'occupait, soit à barbouiller du papier avec un crayon, soit à feuilletter un livre d'images pour des enfants. Un peu plus tard, il le récompensa de sa sagesse par des leçons de lecture et d'écriture. De récompense en récompense, Küster l'amena à l'étude du grec, et l'enfant était assez avancé dans la connaissance de cette langue, lorsqu'il obtint la faveur de commencer l'étude du latin. Il faut ajouter que le maître avait affaire à un élève exceptionnel.

« Küster ne s'est jamais servi de la religion pour notre éducation et je n'ai jamais su quelles étaient ses croyances religieuses. Jamais dans la classe il n'a été question de prière ni de la lecture de la Bible. D'autre part, il n'a jamais dit un mot qui pût ébranler nos convictions religieuses.

« Il voulait que nous apprissions à travailler seuls et en même temps à être durs à la souffrance. Il fallait être levé à 6 heures du matin et travailler dans une chambre sans feu, même dans les hivers les plus rigoureux. Je me souviens de n'avoir pu écrire, un matin, parce que l'encre était gelée.

« Avant de se coucher, il déposait sur le pupitre de chacun de ses élèves un papier indiquant le travail à faire avant son arrivée à 8 heures. Il ne paraissait que très rarement dans le cercle de famille : après la classe du soir, il allait se reposer du travail que lui imposaient ses élèves dans un café, où il soupait en lisant les journaux et ne rentrait que fort tard.

« Küster attachait une grande importance aux exercices du corps. La gymnastique et l'escrime ont fait partie de notre éducation. Il nous emmenait tous les jours, quelque temps qu'il fit, à la promenade. Il prenait la tête de la troupe, marchait vite, et ne se mettait pas en peine de voir s'il était suivi, mais punissait, en rentrant, celui qui s'était égaré. Il utilisait ces promenades pour notre instruction, en nous conduisant au Louvre ou au Jardin des Plantes ; et pour notre développement corporel, en nous laissant nous ébattre dans le Jardin des Tuileries, aux Champs-Élysées ou dans la campagne. Dans la belle saison, il nous conduisait dans un des bains établis sur la Seine, où il nous avait lui-même appris la natation. Il ne se passait guère d'hiver où nous ne pussions aller patiner sur le bassin de la Villette, qui n'était pas encore envahi par les bateaux et était le rendez-vous de tous les patineurs de Paris.

« Kuster tenait aussi à faire voir à ses élèves ce qui, dans les événements du jour, pouvait les instruire. Lors de la chute de l'Empire, en 1814, il nous fit assister pendant plusieurs heures à la première entrée des Alliés par le faubourg Saint-Martin. Dès le lendemain de la bataille de Paris il nous avait conduits à Montmartre dans le bivouac des troupes victorieuses. Il nous fit assister à plusieurs revues, entre autres à la reproduction par les Anglais de la bataille de Salamanca. Il nous fit voir les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse et le duc de Wellington. Pendant les Cent jours, il nous a procuré l'occasion de voir Napoléon I<sup>er</sup> à la sortie du Champ de Mars où il avait passé une revue et j'ai gardé le souvenir de l'impression pénible que m'a causée le teint jaune de ce pauvre homme, peu de temps avant sa chute définitive à Waterloo.

« Kuster se chargeait seul de notre instruction. C'est sous sa direction que j'ai étudié le grec, le latin, les langues allemande, anglaise, italienne, l'histoire, la géographie. Il n'a pas voulu nous enseigner la grammaire française, dans l'idée que les règles de cette grammaire et l'orthographe devaient être apprises par la lecture et l'écriture du français. J'ai souvent déploré cette lacune dans mon instruction.

« Avec la grammaire française, il avait banni de son enseignement la philosophie proprement dite; le peu que j'en ai appris est dû à mes études personnelles.

« Je ne puis mieux faire connaître l'enseignement de Kuster qu'en rappelant ici ce que Frédéric, venu de Genève en 1817 pour passer ses vacances dans la famille, écrivait à un de ses amis : « Les enfants ont subi l'autre jour un examen qui m'a fait grand plaisir. Il roulait sur l'anglais, l'italien et l'allemand, et ces petits drôles, jusqu'à Valdemar, parlent et traduisent dans ces trois langues avec facilité.

« Dans quelques jours, nous en aurons un sur le grec, le latin, la géographie et puis sur l'histoire naturelle, l'arithmétique, les antiquités.

« C'est un charme de les entendre. Ils me feront bien honte, mais n'importe, pourvu qu'ils réussissent. Ce M. Kuster est un trésor inappréciable<sup>(1)</sup> !... »

Cette forte éducation fit les hommes qu'ont été nos pères; *des hommes de bien* dans la pleine acception morale et religieuse de ce nom; c'est à ce titre, avant tout, qu'ils ont laissé une forte et noble empreinte.

Le livre de mon père se termine par une série de notices biographiques sur chacun des douze; mais je n'essaierai pas de les résumer; j'ai déjà dépassé les limites qui me sont assignées.

Aussi bien, dans la pensée de l'auteur, c'était moins le souvenir des douze que celui de leurs parents qu'il a voulu perpétuer.

« Mon but serait atteint », disait-il, « si la lecture de ce livre avait pour effet de produire dans le cœur de tous les descendants de Jean et

(1) Frédéric, l'aîné des douze, est le seul dont Kuster n'eut pas à s'occuper. D'un caractère un peu difficile, il avait été envoyé en pension à Genève.

de Louise Monod un sentiment profond de vénération pour leur mémoire et de reconnaissance envers Dieu, qui a si visiblement réalisé pour eux sa promesse « de faire miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment ».

Mon père écrivait ces lignes dans l'introduction de *La Famille Monod*, « attendant », disait-il plus loin, en déposant la plume, à la fin de juillet 1890, « l'appel que Dieu, malgré mon entrée dans ma quatre-vingt-septième année, a jugé bon de retarder ».

Cet appel lui était adressé moins de trois mois plus tard, le 16 octobre de la même année.

Il avait eu cette dernière joie d'avoir pu mener à bien ce gros travail qui lui tenait à cœur et qui lui avait donné beaucoup de peine.

Avec lui, chers amis, répétons les paroles qui terminent son livre, belle et sainte devise dont il aurait voulu faire à jamais celle des descendants de Jean et de Louise Monod :

LA BONTÉ DE L'ÉTERNEL  
DURE A JAMAIS  
SUR CEUX QUI LE CRAIGNENT,  
ET SA MISÉRICORDE  
SUR LES ENFANTS DE LEURS ENFANTS

Le programme portait ensuite : *Les Douze*, par

### Théodore

Celui-ci aborde son sujet sans préambule :

Vous me demandez « douze médaillons ».

Vous m'accordez « vingt-cinq minutes ».

En route !

N° 1. FRÉDÉRIC. — Moi, je l'appelais : *Papa*. Il se plaisait à dire à tel visiteur étranger : « J'ai sept garçons..... et chacun d'eux a une sœur. » Comme on se récriait sur ces quatorze enfants, « C'est toujours la même sœur, » ajoutait-il. Et de rire. Il était gai autant que sérieux, et abondait en histoires amusantes, dont il s'amusait le premier.

Avec cela, c'était un homme fort.

Puissance de conviction, puissance d'affection, puissance de volonté, puissance de travail, il les possédait à un degré supérieur.

Il fut la vie et la joie de son foyer ; un pasteur aimé ; un prédicateur fidèle ; un journaliste alerte et robuste ; un polémiste loyal ; un ami incomparable ; un infatigable correspondant ; un président que les synodes ne se lassaient pas de réélire ; un chrétien tout d'une pièce et franc du collier, une nature à la saint Pierre. Hélas ! c'est jusqu'au bout que sa carrière a rappelé celle du bouillant apôtre : après l'activité sans bornes, il a passé par l'école de la souffrance cruelle ; lui aussi, aux jours de sa vieillesse, il a appris « par quelle mort il devait glorifier Dieu ».

No 2. HENRI. — J'en étais là, lorsque le facteur me fit passer un registre et demander une signature, par laquelle je devais accuser réception d'une lettre *recommandée* (et surtout recommandable).

En effet, par l'entremise de William Monod, elle venait de Charles Babut. J'ouvre le pli précieux, et je commence la lecture que je vais refaire avec vous.

Mais je vous vois tout prêts à m'interrompre.

Vos regards me disent clairement : « Nous vous entendrons lire la lettre tout à l'heure ; en attendant, continuez à nous parler des Douze. »

C'est fort bien pensé ; mais ce serait fort mal fait ; car cette lettre même nous apporte, avec la plus aimable des surprises, une invitation non préméditée, assurément, à ne pas poursuivre notre première lecture. La série des portraits que, sur d'amicales instances, j'ai accepté « d'essayer », Charles Babut en avait déjà pris, l'initiative, il l'a menée à bonne fin, et il nous l'adresse aujourd'hui. J'étais donc dispensé de continuer mon travail, et je suis heureux, pour vous comme pour moi, d'avoir à vous donner lecture du sien.

Si j'ai laissé subsister les quelques lignes relatives à mon père, ni vous ni Charles Babut ne m'en ferez un reproche ; au surplus, les deux portraits ne font double emploi sur aucun point.

M'excusant d'une si longue introduction, je m'efface devant notre très cher correspondant

## Charles Babut

Sa lettre, datée de *Nîmes*, 25 octobre 1908, est adressée : *Aux membres de la famille Monod, réunis le 2 novembre 1908, à Paris.*

CHERS AMIS, étant aujourd'hui l'un des patriarches de la famille, et ayant le regret de ne pouvoir assister personnellement au jubilé qui se prépare, je tiens à vous envoyer du moins un salut affectueux et les meilleurs vœux de mon cœur.

Y joindrai-je un message plus étendu ? Je devrais peut-être m'en faire scrupule : vous aurez, pendant ces courtes heures, beaucoup à faire, à dire, à voir, à entendre. Enhardi par mon cher frère et ami d'enfance, William, je me décide pourtant à solliciter quelques instants d'audience.

Une fête comme la nôtre, c'est essentiellement un jour consacré aux souvenirs. Ceux que nous évoquerons sont exceptionnellement beaux, sacrés, propres à nous remplir de reconnaissance envers Dieu. Plus j'y pense, plus je vois un phénomène admirable et presque unique dans cette phalange des Douze, tous, non seulement honorables, mais excellents, utiles à leurs semblables, distingués à divers égards ; tous unis entre eux, non seulement par une tendre et inaltérable affection fraternelle, mais par la même foi religieuse et la poursuite du même idéal moral. Et cette phalange est demeurée intacte pendant trente-sept ans ! Aujourd'hui, non seulement elle a passé tout entière au delà du voile, mais la génération qui lui a succédé est à son tour en train de disparaître rapidement. Ils ne

sont plus nombreux, parmi les survivants, ceux qui ont connu personnellement chacun des Douze. Je suis un de ceux-là. Aussi ai-je pensé que la meilleure contribution que je puisse essayer d'apporter à notre fête, c'est d'esquisser brièvement et par un seul trait, — car il est impossible de tout dire, — chacune de ces nobles physionomies, telle que me la retracent mes souvenirs personnels.

Avant toutefois de parler des enfants, il est indispensable de mentionner leur mère. Je n'ai pas connu mon grand-père ; mais elle, comme son image est restée vivante en moi !

Quand j'étais élève à la pension Keller, c'est elle, avec sa fidèle compagne, ma tante (et marraine) Betsy, qui me recevait la plupart du temps, les dimanches de sortie, 17, rue de Paradis-Poissonnière. C'était *la mère* par excellence, la mère type, infiniment aimée et vénérée par ses enfants, infiniment digne de l'être.

J'étais de cette promenade aux phares de la Hève, où elle écrivit sur le registre des visiteurs : « Louise Monod, mère de 12 enfants et de 42 petits-enfants vivants. » Quelle grâce chez elle, quelle vivacité d'esprit, jusqu'à l'extrême vieillesse ! Et quelle touchante humilité chrétienne !

Frédéric Monod, l'aîné des Douze, avait bien des traits communs, d'esprit et de cœur, avec sa mère. Son bel appartement au n° 84 de l'avenue des Champs-Élysées fut aussi pour moi, et pour plusieurs des miens, un *home* hospitalier, très chaud et très cordial. Plus tard, à la rue de La Tour-d'Auvergne, quelles bonnes et chrétiennes soirées de jeunes gens, le samedi !

Rien ne m'a plus frappé chez Frédéric Monod que son entière consécration à Dieu, sa promptitude à faire tous les sacrifices qui lui paraissent commandés par le devoir. On l'a bien vu quand, par fidélité à ses convictions ecclésiastiques, il quitta son poste de pasteur de l'Église nationale à Paris, poste qu'il occupait depuis vingt-huit ans (1820-1848), pour desservir un bien petit troupeau<sup>(1)</sup>. Autre incident, de proportions beaucoup moindres, mais non moins significatif : A la suite d'une prédication où il avait parlé des *interdits* grands et petits, des habitudes qui deviennent des servitudes, il renonça immédiatement et pour toujours à fumer. Il avait alors soixante ans passés.

Aucun de ceux qui ont connu Henri Monod n'hésitera s'il s'agit de désigner sa qualité dominante : c'était la bonté. Il était bon envers sa famille, au sens le plus large du mot ; quelles belles vacances j'ai passées, étant lycéen, dans *la* ou plutôt dans *les* riantes habitations qu'il a successivement occupées sur la Côte ! Il était bon aussi envers ses amis, envers les pauvres qu'il visitait, envers tout le monde. Son fils, mon cher ami

(1) Voir *Appentice*, III, 2, F.

Julien, était sa parfaite image, avec la souffrance en plus. Que le tendre intimité que celle qui unissait ce père et ce fils !

*Adèle*, ma mère, « était ma mère » ; je voudrais, avec Victor Hugo, m'en tenir là, ne sachant comment épancher mon cœur. A ceux qui ne l'ont pas connue, je dirai pourtant que son trait dominant me paraît avoir été son admirable, son indomptable vaillance morale. Après avoir, pendant dix-huit ans, soigné jour et nuit mon père, atteint d'une maladie de la moelle épinière et à qui, pendant des heures, parfois pendant des journées, l'excès de la souffrance arrachait des cris, après l'avoir vu mourir en chrétien, ma mère savait encore, non seulement s'oublier pour porter les souffrances d'autrui, mais aussi jouir de la vie et en faire jouir les autres.

Elle avait une vive et ferme intelligence, et beaucoup d'esprit ; c'est dommage qu'elle n'ait écrit que des lettres, mais elle les écrivait mieux que personne. Amie et conseillère préférée de son frère Adolphe, dont les lettres montrent la part qu'elle a eue dans sa conversion, elle occupait... (serai-je accusé d'orgueil filial ?) elle occupait, dis-je, parmi les Douze, comme femme, une place analogue à celle qui appartenait à Adolphe comme homme. J'ai eu le privilège de l'avoir sous mon toit et dans mon ménage pendant les dernières années de sa vie ; mais il me semble aujourd'hui que je n'ai pas su, autant que je l'aurais dû, lui témoigner ma tendresse.

Négociant au Havre, comme Henri, *Édouard* exerçait comme lui la plus bienveillante hospitalité envers ses neveux et nièces. Quelle belle vue que celle qu'on avait de sa terrasse, à mi-côte ! C'est encore une figure bien originale et sympathique que celle de ce cher oncle, mon parrain, avec ses idées arrêtées (par exemple son classicisme en littérature), et pourtant son esprit ouvert et attentif. Comme il m'a fait l'honneur de me confier pendant deux ans la direction morale et intellectuelle de son fils Gabriel, qui est devenu un savant (ce que son précepteur n'a jamais été), c'est surtout en qualité de père de famille judicieux, dévoué, tendre, que j'ai eu l'occasion d'apprécier et d'admirer mon oncle Édouard.

Que dire de *Guillaume* ou *Billy* ? Volontiers je lui appliquerais ce mot qui fut dit du Christ : « Le zèle de ta maison m'a dévoré. » C'est ce feu intérieur, cette passion de Dieu, qui a dérangé l'équilibre de ses belles facultés. Cette ardeur qui le possédait tout entier, mettait une lumière étrange dans son regard.

De loin en loin, l'ardeur de son âme éclatait en colères... saintes peut-être, en tout cas religieuses. J'ai eu le malheur de les provoquer plus d'une fois par des hardiesses théologiques, qui paraîtraient inoffensives aujourd'hui. Pourtant il a toujours été très bon et affectueux pour moi. Une fois j'ai été obligé de discuter à fond avec lui, par voie de correspondance, au sujet de son système et de ses révélations. Comme il me reprochait d'avoir plus de confiance en moi-même qu'en lui, je me rap-

pelle avoir répondu : « Je te tiens pour un malade sublime et moi pour un bien-portant médiocre (1). »

*Adolphe* est notre grand homme, l'honneur de la famille Monod, le plus grand orateur religieux français du dix-neuvième siècle, la personnification la plus accomplie et la plus justement admirée de la foi et de la piété chrétiennes qu'a enfantées « le Réveil ».

J'ai essayé de le caractériser dans une conférence qui a été imprimée, et que je ne puis ni recommencer ni même résumer. Mais puisque j'ai annoncé l'intention de relever, chez chacun des Douze, un trait qui m'a frappé, je dirai un mot des prières d'Adolphe. Voici quelques circonstances où j'ai été particulièrement frappé de la place que la prière tenait dans sa vie. Avant les premières élections presbytérales de Paris, dont l'importance lui paraissait décisive, il présida plusieurs réunions électorales, qui furent essentiellement des réunions de prières.

Auprès du lit de maladie de sa femme, ma chère et bonne tante Hannah, qui devait lui survivre, mais qui, à ce moment, semblait mortellement atteinte, il lutta humblement avec Dieu par des prières incessantes, auxquelles il nous associait souvent, et il fut vainqueur. — Dans la chambre mortuaire de ma grand'mère ou dans la chambre à côté, les Douze (sauf Frédéric malade, Guillaume et Horace absents — Horace arriva le lendemain) étaient réunis. Il y avait aussi un certain nombre de leurs enfants, dont j'étais. Quelle soirée ! De moment en moment on s'agenouillait, et une ardente prière montait vers le ciel ; la plupart du temps, c'était par la voix d'Adolphe. C'est lui surtout qui fut le pasteur de sa mère. — Le dernier dimanche qu'il ait *achevé* ici-bas, il prononça une prière qui fut comme la prière sacerdotale du chrétien et du pasteur.

C'est *Gustave*, naturellement, qui était le médecin de sa mère comme de toute la famille. Tout près du dernier moment, les mains de ma grand'mère se posèrent sur la tête de Gustave, et elle dit : « Il a été un bon fils pour sa mère ; qu'il soit béni dans ses enfants ! » Cette bénédiction maternelle n'a pas été vaine. — Le cher docteur, dans l'exercice de sa belle profession, nous a offert l'image du christianisme pratique, généreux, bienfaisant. A combien de clients, d'amis, de pauvres, de membres de la famille aussi, n'a-t-il pas été secourable ! Et qui mesurera l'étendue du service qu'il a rendu au royaume de Dieu et à nos Églises en provoquant l'érection de la maison des Missions et y contribuant pour une si large part ? Volontiers chez lui la bonté s'alliait à une fine bonhomie, à une malice plaisante et douce.

*Valdemar*, c'était le chrétien dans les affaires, dans l'exercice d'une profession qui n'avait rien de particulièrement religieux. Plus d'une fois je me suis assis à sa table et j'ai été reçu chez lui avec bonté. La période de la vie de mon oncle Valdemar où je l'ai connu, n'est pourtant pas celle

(1) Voir *Appendice*, III.

où il a déployé le plus d'activité chrétienne. Sans doute, ses occupations l'absorbaient. Mais en lisant la vie de Louis Meyer, ce grand serviteur de Dieu, j'ai été frappé de constater que l'exemple de la piété franche et décidée de Valdemar Monod fut un des moyens dont Dieu se servit pour amener la conversion de Meyer.

*Marie*, Stapfer, « la sagesse des nations », c'est ainsi que les Douze l'appelaient entre eux. Oui, la sagesse, le parfait bon sens, joints à l'inaltérable bonté (ce n'est pas ma faute si je me répète !), voilà bien les traits sous lesquels je me les représente, elle et son mari, mon oncle et parrain Charles Stapfer (j'ai eu deux parrains et deux marraines), qui formait avec elle un couple si bien assorti. Après la mort de notre tante Marie, mon cousin Gustave Monod écrivait : « C'est notre centre le plus chaud, le plus hospitalier, qui se désagrège. S'il y avait eu, depuis cinquante ans, dans ce ménage de La Tour-d'Auvergne, un livre où chacun de ceux qui passaient une nuit sous leur toit aurait écrit son nom avant de partir, ce serait un monument de famille incomparable. »

J'ai particulièrement aimé deux des enfants de tante Marie : Hélène, la jolie et douce jeune fille, puis le modèle des femmes de pasteur et la mère de famille dévouée ; Édouard, mon très cher et regretté beau-frère, le chrétien aimable par excellence.

Ce qui m'a surtout frappé chez mon oncle *Horace*, c'est la fermeté de ses convictions religieuses. On sait que son fils et son homonyme, dont la maladie nous afflige tous et dont l'absence sera sentie et regrettée aux fêtes du jubilé, lui ressemble par ce côté. Horace Monod (c'est du père que je parle) a exercé à Marseille un long et fidèle ministère, et cette Église, telle qu'elle est aujourd'hui, est en grande partie son ouvrage. Il avait une culture et des goûts littéraires très marqués et les nombreux sermons qu'il a publiés sont remarquables par l'élégance et la clarté du style en même temps que par les idées et les sentiments chrétiens qu'ils expriment. Parmi ses frères, Horace est un des trois dont la vie a été la plus courte, moins courte pourtant, hélas ! que celle de plusieurs de ses fils, en particulier de son admirable fils Édouard, ce cœur généreux, ce poète chrétien, ce John Bost de Marseille. Comme son frère Adolphe, mon oncle Horace me paraît avoir eu un certain penchant à la mélancolie.

Par contre, *Élisa* (Lala) était entre tous les frères et sœurs la figure la plus gaie. Oh ! la vive, l'alerte, l'aimable petite tante ! Elle était de joyeuse humeur, et dans l'intimité il lui est arrivé de chantonner, quoi qu'elle ne fût guère musicienne, une drôle de chanson dont les derniers vers sont restés dans mon souvenir :

Pour un seul baiser, tant de bruit !  
Ah ! qu'on est méchant au village !

Vous voyez que ces austères savaient rire ! Je le dis sans préjugé des aptitudes d'Élisa comme ménagère, malgré des distractions éventuelles (elle a jusqu'à sa mort tenu le ménage de son frère Henri, qui était veuf), sans préjudice, surtout, de ses excellentes qualités morales et religieuses, en particulier de sa foi, qui n'était pas moins ferme et entière que celle d'Horace lui-même.

[*Aperté du lecteur* : La mention de « tante Lala » me rappelle une amusante histoire, qui montrera que l'opinion publique ne la séparait point de son frère Henri.

Un de leurs assistés leur avait fait cadeau de je ne sais quel coffret, tout en coquillages, et qui, dans sa pensée, était une œuvre d'art dont il importait d'assurer l'avenir. Aussi son offrande était-elle accompagnée de l'inscription que voici : « *A Monsieur Henri Monod et à Mademoiselle Élisa Monod, et à leur descendance de mâle en mâle.* » — *Hilarité générale.*]

Reste la Benjamine, ma chère tante *Betsy*, que j'ai tout particulièrement connue, attendu qu'elle a pendant plusieurs années habité avec ma mère, depuis le veuvage de celle-ci. *Betsy*, c'était la conscience et le dévouement personnifiés. En fait de dévouement, elle était si constamment occupée à chercher ce qui pouvait plaire aux autres qu'elle ne laissait pas deviner ses goûts personnels ; on sait qu'elle faisait semblant de préférer les poires blettes, pour laisser aux autres les bonnes.

Quant à sa conscience, elle était non seulement sévère (pour elle-même !), mais scrupuleuse et timorée à l'excès. Aucun des Douze, pas même Adolphe, n'avait une piété plus fervente que celle de *Betsy* ; et pourtant, jusqu'à la fin, elle a douté de sa conversion. Son neveu Julien, qui la connaissait bien, a fait à son sujet, après sa mort, des vers exquis ; si quelqu'un peut les lire ou les citer de mémoire, qu'il le fasse ; ils seront le meilleur complément de cette insuffisante esquisse (1).

Comme j'ai commencé cette revue des Douze en parlant de leur mère, on me permettra de la clore en nommant l'aîné de la génération suivante, *Jean Monod*, fils de Frédéric, et doyen de la famille depuis la mort de Guillaume. Il était mon beau-frère, ou plutôt mon frère ; il a été mon meilleur ami toute ma vie, et s'est tenu près de moi dans les jours d'épreuves. Son souvenir est resté cher aux Églises de Marseille et de Nîmes, ainsi qu'à ses élèves de la Faculté de Montauban. Le trait dominant de son caractère me paraît avoir été la largeur et la sérénité chrétiennes. Il s'appelait *Jean* ; il a commenté, en traduisant son cher professeur Neander, la première Épître de *Jean* ; et le centre de sa pensée chrétienne, comme de celle de l'apôtre Jean, me paraît avoir été l'idée ou plutôt le fait de la Vie, manifestée en Christ et communiquée par lui à ses disciples. Pendant les dernières années de *Jean Monod*, alors que par la maladie sa vie intellectuelle était obscurcie et sa vie active entravée, sa vie spirituelle demeurait entière. Maintenant, dans une sphère supérieure, elle se déploie sans obstacle, tous les liens étant tombés et tous les nuages dissipés.

(1) Voir *Appendice*, III, 10.

Me voici au bout de ma tâche. A ces pages déjà trop longues, je n'aurai pas le mauvais goût d'ajouter un sermon. Les faits disent assez quel es: le principe moral et religieux qui, ancré au fond de l'âme de chacun des Douze, les a faits ce qu'ils ont été, si semblables les uns aux autres malgré leur diversité, et, dans la mesure de la faiblesse humaine, si voisins de la perfection. Leurs vertus étaient autant de pâles reflets de la splendeur de leur commun Maître et Sauveur, Jésus-Christ.

Je terminerai en citant deux ou trois paroles du Livre qui leur était si sacré et si cher à tous :

« On connaît l'arbre à son fruit. » Matth. XII, 33. (Il me semble que l'excellence de cette pierre de touche devrait être reconnue par notre siècle pratique et positif.)

« Portez les regards sur le rocher d'où vous avez été taillés. »

Es. LI, 1.

« Regardez, et demandez quels sont les anciens sentiers, quelle est la bonne voie; marchez-y, et vous trouverez le repos de vos âmes. »

Jérémie VI, 16.

Ce dernier texte fut celui que choisit Frédéric Monod pour le sermon qu'il prononça à l'ouverture du synode de 1848, et qu'il publia sous ce titre : *Les sentiers des siècles passés*. En m'appropriant le précepte qu'il contient, je n'oublie pas que des sentiers ou des chemins ne sont pas faits pour s'y asseoir, encore moins pour y dormir, mais pour y marcher. Si nous y marchons, ils nous conduiront, si difficile que cela paraisse, encore plus haut qu'eux-mêmes; car ce sont des chemins qui montent !

## Henri

en présentant deux tableaux dressés et imprimés par ses soins : l'un relatif aux *Origines* de la famille, l'autre à son *Extension* (\*), s'est exprimé en ces termes :

Le livre *Cent ans* nous a renseignés sur nos origines suisse, hollandaise et danoise. Il y en a d'autres à rechercher; et vous allez voir que ces recherches aboutissent à des résultats intéressants.

Par les Monod, nous sommes Suisses. Mais nous sommes Français par bien d'autres côtés : Français du Midi, du Centre et du Nord, Français de Paris.

Si par les de Coninck nous venons de Bruxelles, d'Anvers, de La Haye, de Schiedam et de Copenhague, nous sommes Français de Castres, par les Rapin-Thoyras; — de Lyon, par Guillaume de Trie, sieur de Varennes;

(\*) Voir *Appendice*, VI et VII.

— de Noyon, la patrie de Calvin, par Laurent de Normandie; — de Rouen, par le Fréd. de Coninck qui dut s'exiler lors de la Révolution; — de Paris, par Guillaume Budé, le fondateur du Collège de France.

Nous avons encore des origines italiennes; nous sommes de Vérone, par les Puerari; — de Lucques, par les Calandrini et les Burlamachi.

Il est à remarquer que, de toutes parts, quand nous retournons vers nos ancêtres, nous rencontrons, en arrivant au seizième siècle, des souffrances subies pour cause de religion.

Ce Laurent de Normandie (les noms que je cite sont toujours, bien entendu, ceux d'ancêtres directs; vous trouverez la justification de cette descendance dans le premier de mes deux tableaux), ce Laurent de Normandie, maire de Noyon, qui embrassa les idées de la Réforme et suivit Calvin à Genève, fut condamné comme hérétique fugitif, par le Parlement de Paris, à être brûlé vif. Celui-là était hors de la portée du bourreau.

Dans une tout autre direction, l'histoire nous présente un de nos ancêtres qui fut moins heureux. Il appartenait à cette ancienne famille savoisiennne des Rapin, dont une branche s'établit en France au commencement du seizième siècle, et fournit à la cause protestante française de nobles et vaillants défenseurs. Celui dont je parle s'appelait Philibert de Rapin. Né vers 1530, il servait dans les armées de Condé. En 1568, après que la paix de Longjumeau eût été signée, il fut chargé d'aller en porter la bonne nouvelle aux protestants du Languedoc. Il fit hâte, le brave écuyer; trop grande hâte! Car il arriva à Toulouse avant que les autorités locales fussent officiellement prévenues; le Parlement de Toulouse, dont on connaît le fanatisme religieux implacable, profita de cette circonstance pour faire saisir ce messager de paix. Il mit grande hâte, lui aussi, à instruire son procès, à le condamner à mort comme hérétique et à faire exécuter la sentence. Je crois que le tout ne prit pas quatre jours. Le 13 avril 1568, Philibert de Rapin était décapité. Il avait trente-huit ans.

Ce souvenir ne découragea pas son fils, Pierre de Rapin, baron de Mauvers, qui avait dix ans lorsque son père mourut, et devint plus tard l'ami d'Henri IV. Il fut gouverneur d'une des places de sûreté données aux huguenots, Mas-en-Verdun. De celui-là, la maison fut trois fois de suite brûlée par les ligueurs; trois fois de suite ses biens furent saccagés, et il était en telle estime dans la contrée que ce furent les seigneurs catholiques ses voisins qui, pour autant qu'ils purent, réparèrent le désastre, faisant cultiver et ensemer ses champs à leurs frais.

Rappelons le souvenir de Cavaignes, chancelier du roi de Navarre, maître des requêtes du roi de France, que Coligny avait sollicité Charles IX d'adjoindre à la commission chargée d'instruire sur l'attentat de Mauvers. Après la Saint-Barthélemy, comme il fallait chercher à justifier le massacre, Cavaignes et le vénérable Bricquemaut, âgé de soixante-douze ans, furent accusés devant le Parlement de Paris d'avoir pris part à un complot formé contre la famille royale. Ils en étaient bien innocents, le complot n'ayant jamais existé, et leur innocence fut plus tard reconnue et proclamée. En attendant, le Parlement de Paris les condamna à être pendus, ce qui fut fait le lendemain soir, le roi et sa mère

assistant au supplice et ayant fait allumer des torches pour s'amuser de leurs grimaces. « C'est, dit Montaigne indigné, l'extrême point où la cruauté puisse atteindre (\*). » Pierre de Rapin avait épousé en premières noces Olympe, la fille de ce Cavaignes. Elle ne lui donna pas d'enfants et mourut jeune.

Les Rapin eurent souvent encore à souffrir pour leur foi jusqu'au temps où Paul de Rapin, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, se réfugia en Hollande.

C'est aussi pour cause de religion que la famille de Guillaume Budé quitta la France. Neuf ans après sa mort, en 1549, sa femme et ses enfants, pour ce motif, se retirèrent à Genève.

Oncle Gustave nous a appris (*La Famille Monod*, p. 20) que notre arrière-grand-mère, Marie de Joncourt, qu'épousa Frédéric de Coninck en 1770, était, comme sa belle-mère Suzanne-Esther de Rapin-Thoyras, descendante de réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes.

N'avais-je pas raison de dire que, par quelque avenue que nous remontrions dans l'histoire et interroignons nos origines, de partout les échos du passé nous renvoient la même réponse, grave et ferme : Huguenot ?

Nous sommes huguenots encore par nos origines italiennes, et ici il faut que j'entre dans quelque détail.

Vers le milieu du seizième siècle, la République de Lucques, après bien des vicissitudes, avait fini par reconquérir son indépendance. Elle en était fière et jalouse, voyant autour d'elle d'autres États, comme ceux de Pise et de Sienne, qui étaient devenus la proie des Médicis. Elle avait entendu les enseignements de Pierre Martyr, prieur de San Frediano à Lucques, et les familles les plus illustres de la République, les Turetini, les Diodati, les Micheli, les Calandrini, les Burlamachi, devaient bientôt fléchir sous une persécution cruelle, abandonner leur patrie, et aller porter ailleurs, principalement à Genève, les vigoureuses vertus de leur race. Elles ne quittèrent d'ailleurs le sol sur lequel elles avaient fleuri qu'à la dernière extrémité. Ces Lucquois portaient une âme ardemment lucquoise. Mais il y en eut un parmi eux qui eut dès lors une âme italienne. Il s'appelait Francesco Burlamachi. Il occupa les plus hautes charges de la République, qui lui confia des missions diplomatiques importantes. Il montra sans défaillance les sentiments les plus généreux ; il ne semble pas qu'on aperçoive une tache sur cette noble vie. Il n'avait pas à être le libérateur de sa ville, puisqu'elle était libre ; mais la liberté de sa patrie ne lui suffit pas ; il rêva pour elle la gloire d'être la libératrice de la Toscane. Il ourdit une conspiration que les Strozzi consentirent à appuyer par la force. Les conjurés devaient délivrer Pise d'abord, puis Sienne, puis Florence. Tout était admirablement réglé et le succès semblait certain lorsque la trahison d'un mécontent mit Côme de Médicis au courant du projet. François Burlamachi fut arrêté ; la seigneurie de Lucques, plaçant au-dessus de tout le maintien de la liberté et craignant de fournir un prétexte aux tyrans de la Toscane, n'osa pas le défendre, et malgré l'intervention de nombre de hauts personnages, malgré la promesse de grâce

(\*) *Les Essais*, II, II.

faite par Charles-Quint lui-même, Francesco Burlamachi, qui avait à peine cinquante ans, fut décapité à Milan le 14 février 1548.

Ce grand Italien est un de nos ancêtres directs, comme le montre mon tableau.

Son fils, Michele Burlamachi, avait quatorze ans lors de la mort de son père. Quand il eut l'âge d'homme, il embrassa avec ardeur les idées de la Réforme, à laquelle il est probable que sa mère, une Trenta (1), était acquise. En 1566, avant de quitter Lucques, où les protestants n'étaient plus tolérés, il épousa Chiara Calandrini, elle aussi descendante d'une illustre famille, elle aussi renonçant à la plus grande situation pour être fidèle à sa foi. Ils se marièrent ; ils s'expatrièrent, et la vie la plus tourmentée commença. Elle est vraiment tragique la destinée de cette Chiara, qui ne fut mariée que quatorze ans, car elle mourut en 1580, et pendant ce temps donna à son mari sept enfants, nés, au hasard des fuites, le premier à Montargis, chez son amie Renée de France, la fille de Louis XII, puis les autres, quand Charles IX eut exigé de Renée qu'elle ne gardât pas chez elle des huguenots, à Paris, — à Luzarches, — encore à Paris, l'année même de la Saint-Barthélemy, en 1572, — à Sedan, — à Muret. Elle était protestante fervente, et cependant elle avait eu, et nous avons donc par elle, un arrière-grand-oncle qui avait été pape sous le nom de Nicolas V, et un autre qui avait été cardinal, Filippo Calandrini. Cette existence tragique, qui semble multiple, agitée, et comme désordonnée, mais dont une foi vivante fait la belle unité, mériterait d'être contée. J'en recommande l'étude à un de nos jeunes cousins.

J'espère même qu'il s'en trouvera quelqu'un pour reprendre cet historique dans son ensemble, remonter vers ces cimes que j'ai gravies, et en redescendre, par des sentiers souvent douloureux, en suivant successivement tous ces courants qui se dirigent les uns vers les autres pour se réunir enfin et aboutir, le 17 mai 1794, à la naissance du premier des Douze.

Ce qu'est devenue l'extension de la famille depuis, vous le savez, et mon second tableau vous en donne une idée. Il constate un fait qu'il n'est pas nécessaire de crier sur les toits, puisque certains de nos compatriotes sont assez sots pour s'en alarmer, mais qu'il est utile que nous connaissions. De 1893 à 1907, en quinze ans, alors que la population totale de la France augmentait de 1,60 %, celle de la famille Monod augmentait de plus de 34 %.

Nous avons commencé par regarder vers le passé : voilà l'avenir.

Que cet avenir continue à regarder vers ce passé, car il est bon que nous sachions d'où vient le sang qui coule dans nos veines, et de quels ancêtres nous avons à nous montrer dignes. Mais quand nous y repense-

(1) Lorsque Pierre Martyr, cité à comparaître, pour répondre à une accusation d'hérésie, devant un tribunal ecclésiastique de Gênes et sachant le sort qui l'attendait s'il eût répondu à cette sommation, se décida à quitter l'Italie, il n'eut qu'un seul confident : ce fut un Trenta.

rons, et que nous nous le redirons les uns aux autres avec une fierté légitime, répétons-nous en même temps deux vers du vieux poète des *Tragiques*, Agrippa d'Aubigné (notre grand-oncle, puisqu'il a épousé notre grand'tante, Renée Burlamachi). Après s'être targué de la noblesse de ses aïeux, Agrippa d'Aubigné ajoute :

C'est beaucoup d'être ainsi de sa race honoré,  
Mais c'est encore plus d'être honneur de sa race.

*(Il y a deux mois environ, une feuille d'informations mutuelles, l'Intermédiaire des curieux, avait posé une question au sujet de la famille Calandrini. Je me rappelai qu'à Genève, il y a quarante-cinq ans, M. Charles Eynard, grand généalogiste, m'avait parlé d'un lien existant entre cette famille Calandrini et la nôtre. Je fis donc des recherches dans ce sens, et je répondis à l'Intermédiaire. Une coïncidence curieuse se produisit. Le jour même où me parvenait ma réponse imprimée, je recevais communication par Gabriel d'une lettre de son frère Auguste, lui disant que notre cousin Pierre Bovet, qui a épousé une fille de Charles Babut, avait découvert, lui aussi, cette parenté entre les Calandrini et nous. J'entrai immédiatement en rapport avec Pierre Bovet, que je remercie de l'aide qu'il m'a donnée pour la préparation de mon tableau. C'est à lui que je dois notamment tout ce qui concerne notre descendance de Guillaume Budé. — H. M.)*

## Frédéric

de Pau, a donné lecture d'une lettre de sa mère :

« Mon bien-aimé fils, je ne me sens pas capable et surtout je n'ai pas le courage de rien écrire pour lundi, pas même de rédiger une dépêche banale. Mais je suis bien pénétrée du sentiment que c'est une belle, sérieuse et émouvante réunion, et je désire que nous en soyons tous pénétrés.

« Ne pouvant m'y rendre, je suis heureuse de penser que tous mes enfants y assisteront.

« Veux-tu te charger, puisque tu es celui de nos quatre enfants auprès duquel je vis, d'un message de ma part, moi la plus âgée des Monod après tante Louise Good, — message bien simple, bien court, mais bien cordial, en mon nom et au nom de celui qui aimait tant la grande famille dont il a été le doyen après oncle Billy. Je les aime, moi aussi, ceux que j'ai connus, et tous les jeunes que j'ai le regret de ne pas connaître; et je demande à Dieu de les bénir tous. »

## Eugène

(a dû beaucoup écourter son allocution à la lecture, par suite du manque de temps) :

Vous ne devez pas ignorer que le nom d'Eugène Monod figure en tête de la liste de ceux qui sont inscrits *en grasse*, comme on dit en style

d'imprimerie, dans notre livre d'or, et que ces caractères désignent la troisième génération. Je me trouve donc, par droit d'ancienneté, avoir le privilège de la représenter ici, et c'est à ce titre que je vous demande la permission de vous adresser quelques mots.

Au moment où parut le volume du Centenaire, la série, que j'avais inaugurée le 12 octobre 1850 et que Sybille Stapfer est venue clore le 8 mars 1894, comptait 188 membres. Elle formait alors le gros de l'armée des Monod, marchant derrière les 64 représentants de la deuxième génération, qui suivaient eux-mêmes les deux vénérables survivants de la première, et précédant la quatrième rangée avec ses 77 unités. Que les temps sont changés ! La deuxième génération, passée au premier rang depuis la mort d'oncle Billy, se trouve réduite à 28 membres. Le groupe central, le nôtre, est descendu au chiffre de 141 et je ne vous apprendrai rien en constatant que ce chiffre maximum ira toujours en diminuant. Par contre, des recrues très nombreuses et pour longtemps illimitées ont plus que triplé le bataillon de queue. Je n'ai pas relevé leur nombre exact ; qu'il me suffise de rappeler que la dernière « petite feuille » s'arrêtait au n° 522, ce qui permet d'évaluer à 230 environ le chiffre actuel des représentants de la quatrième génération. Vous le voyez, le gros de l'armée est passé à l'arrière-garde, et je dois abdiquer le commandement de sa plus importante fraction, qui revient, sans conteste, à mon neveu et filleul, Roger Monod.

Vous m'excuserez de m'être laissé entraîner, sans souci des inévitables redites, à refaire devant vous un peu de statistique. Ce petit jeu est bien tentant lorsqu'on est, comme nous le sommes, tout naturellement invité à s'y livrer, par les documents si précis que nous apporte, au commencement de chaque année, la fidèle « petite feuille ». Et, à ce propos, je tiens, pour ma part, à exprimer toute ma reconnaissance à la dévouée continuatrice de notre regretté oncle Gustave. Ma chère cousine Rachel ne saurait jamais être assez remerciée et encouragée par nous tous pour l'incalculable service qu'elle rend à la famille en assurant cette publication régulière.

Mais, en vérité, le résultat obtenu serait médiocre s'il se réduisait pour nous à la distraction innocente de grouper des chiffres et des dates. Vous sentez comme moi qu'un semblable travail doit aboutir à une conséquence naturelle et nécessaire, celle d'entretenir et de fortifier en nous l'esprit de famille.

L'esprit de famille, mes chers amis, — et je m'adresse aux plus jeunes que moi, c'est-à-dire à la grande majorité de cette assistance, — cet esprit de famille que nous ont légué comme un vivant héritage les générations qui nous précèdent, oh ! ne le laissons pas s'éteindre ! Conser-vons-le précieusement, et ne négligeons pas une occasion pour affirmer son existence.

J'entends bien les objections. A mesure que notre nombre s'accroît, dira-t-on, nous deviendrons, par la force des choses, plus dispersés, plus indépendants, plus étrangers les uns aux autres. Et puis, avouons-le, il en est, parmi les jeunes, qui sont tentés de trouver excessive l'opinion courante que c'est un honneur d'appartenir à la famille Monod. Ils sont

géné, parfois même irrités, de s'entendre dire à tout propos que « noblese oblige » et qu'ils sont, par droit de naissance ou d'alliance, des « privilégiés », comme s'il suffisait d'être un Monod pour posséder, du même coup, tous les mérites ! De là, chez ceux dont je parle, un certain sentiment de réserve qui les pousse à considérer *le bloc* comme trop fermé, trop imbu de je ne sais quel orgueil de race et à l'accuser, bien à tort, de ressembler à une société d'admiration mutuelle.

Ai-je besoin de répondre à ceux de mes jeunes cousins qui pourraient être arrêtés par des objections de ce genre que l'esprit de famille auquel je fais allusion n'a rien de commun avec de semblables tendances ? Un mot le caractérise et le résume, c'est le mot d'*union*. Union entre tous les membres de notre grande tribu, cimentée par la communauté de souvenirs et de traditions, voilà notre signe distinctif, et notre plus beau titre de gloire. Celui-là, aucun de nous, n'est-il pas vrai, ne voudrait le renier.

Permettez-moi, en ma qualité de fils aîné de Jean Monod, de vous relire quelques fragments d'une lettre où l'ancien doyen de notre famille exprime ses sentiments sur le devoir de cette union. (Si j'avais besoin d'être encouragé à vous faire cette lecture, je le serais par la dépêche que nous recevons de notre cousin Henri, de Bône, qui nous recommande de ne pas manquer de faire une place à cette lettre.)

Voici donc ce que mon père écrivait après la mort d'oncle Billy, au mois de février 1896 :

« À MES FRÈRES ET SŒURS, COUSINS ET COUSINES. — ... À ce tournant de route, au moment où s'achève, par le départ de notre oncle, une période si longue et si active de l'histoire de notre famille, vous penserez sans doute, comme moi, qu'il est opportun et singulièrement désirable de nous ressaisir, de reprendre chacun en main le fil qui nous unit, ce fil de reconnaissance profonde pour les bénédictions reçues, d'affection réciproque, de responsabilité morale, de communes espérances.

« Comment ne pas envisager avec une immense gratitude le milieu où Dieu nous a placés : influences saines qui, par leur puissance intime, passent d'une génération à l'autre ; la ligne droite du devoir simplement suivie ; le respect de la conscience ; la fermeté de caractère, supérieure à tous les dons de finesse ; l'amour et l'habitude du travail ; un esprit libéral et, somme toute, reliant tous les membres de la famille entre eux, une discipline morale, une noblesse de sentiments, noblesse sans blason, héréditaire cependant, dont je crois pouvoir dire sans vanité qu'elle nous ferait toujours considérer comme impossible, de la part d'un Monod, une action vile ou lâche ; — puis, au-dessous ou au-dessus de tout le reste, comme source profonde et raison dernière de la vie, chacun de nous sait qu'on trouve dans ce passé les réalités de la foi, le regard ouvert sur l'au-delà, la piété simple et forte de nos bien-aimés parents.....

« Nos liens déjà étroits, resserrons-les ! En mémoire des bien-aimés prédécesseurs que nous avons vus tour à tour disparaître, et en leur nom, célébrons comme un renouvellement d'alliance sur l'autel de la famille ! Puisse ce mot de « famille », qui a toujours eu pour nous une si grande

douceur, nous révéler de plus en plus toute sa signification, comme trésor de tendresse et de dévouement. »

Après avoir insisté sur la solidarité qui doit nous unir dans les épreuves comme dans les joies, il termine ainsi sa lettre :

« Notre union, pourquoi cesserait-elle ? N'est-elle que pour un jour ? Nos liens n'ont-ils pas été pour toujours formés par Celui qui a voulu nous faire naître dans la même famille, et qui achève ce qu'il commence ? Avec une sollicitude paternelle et par des voies diverses, il dirigera nos pas vers le même but. Il conduira chacun de nous dans ce qui nous reste à parcourir de notre pèlerinage terrestre.

« En haut les regards et les cœurs ! Ouvrons nos âmes à l'espérance ! Donnons-nous rendez-vous, mes bien-aimés frères et sœurs, avec nos enfants et petits-enfants, dans la patrie céleste, au sein de la vie éternelle, devenue nôtre, par Jésus-Christ : la vie de la sainteté et de la paix, qui sera la pleine possession de la vie de la foi.

« Votre affectionné, Jean MONOD. »

Il m'a semblé, chers amis, que ces paroles d'outre-tombe seraient bien à leur place dans la réunion de ce jour. Notre fête n'est-elle pas la confirmation éclatante de cette union à laquelle nous convie le touchant appel que vous venez d'entendre ? Laissez-moi ajouter que la lecture de ces pages m'a été suggérée par ma mère, devenue, avec ma tante Louise Good, qu'elle suit de bien près, l'une des deux doyennes de la famille. Vous savez qu'elles sont l'une et l'autre présentes au milieu de nous par la pensée et par le cœur, et je vous propose de leur adresser un message collectif de notre unanime et affectueuse sympathie.

La présidente, après un mot aimable pour chacun de ceux qui viennent de parler, déclare que la séance est levée et annonce celle qui va y faire suite. A celle-là, chacun sera libre d'ouvrir la bouche ; chacun est même invité à le faire, car il s'agit du déjeuner ; il nous attend à quelques pas de la maison, chez un restaurateur de l'avenue de Neuilly, qui intitule son établissement *Leo Palace*. On est prié de s'y transporter sans délai, et de se conformer scrupuleusement aux indications qui seront données par les commissaires du banquet.

II

# LE DÉJEUNER

# LE DÉJEUNER

---

Nous avons expliqué plus haut comment une couleur spéciale avait été attribuée à chaque Ligne, et comment à chaque arrivant était remise une petite pancarte de la couleur affectée à sa ligne. Notre récit va maintenant emprunter un passage à une longue lettre que le commissaire général adjoint, Arthur Good, écrivit dès le 3 novembre à sa mère<sup>(1)</sup> :

« Ces pancartes, je les connais bien, ayant confectionné tous ces petits cartons et passé une soirée, aidé de nos pensionnaires, à les couper, percer, œilleter, à y passer un ruban de faveur noué en rosette et finalement traversé par une épingle de sûreté. Il m'a fallu un jour entier pour y écrire les noms... Ces cartes multicolores ont jeté dans la réunion une note amusante; elles ont permis des reconnaissances ou facilité des connaissances nouvelles. Les similitudes de couleurs amenaient des rapprochements sympathiques, et la glace était vite rompue entre personnes ne se connaissant pas. Dans chaque enveloppe remise à l'entrée, après la signature des feuilles de présence, se trouvait un petit carton d'identité,

---

(1) Nous aurions désiré reproduire en entier cette belle lettre qu'Arthur écrivit sur la machine et dont, par une attention touchante, il envoya le jour même une copie à Marie Jean et à Camille Vernes. Elle est remplie de détails pris sur le vif, mais dont, nécessairement, plusieurs auraient fait double emploi. Nous en donnons ici un long extrait et ne résistons pas au plaisir d'en reproduire en note la première phrase, de même que ce sera encore une phrase de cette lettre qui clora notre récit : « 3 novembre 1908. CHÈRE MAMAN, Quatre heures du matin sonnent à l'église Saint-Paul, notre voisin, mais il faut m'y prendre de bonne heure si je veux t'expédier aujourd'hui le récit abrégé de la journée d'hier, dont le succès a dépassé toutes nos espérances. Un temps doux, peu habituel à la Toussaint parisienne, du soleil dans l'après-midi, beaucoup de joie, de sérieux, d'affectueuse cordialité, des discours prononcés par des maîtres de la parole, de la poésie, des toasts dans tous les genres, du théâtre et du meilleur, un gai repas de famille réunissant cent quarante-deux convives, ont fait de cette journée une date inoubliable pour tous ceux qui ont eu le privilège d'assister à la réunion de Neuilly dans l'hospitalière maison des Arnold. »

(Le Comité de publication.)

plus une carte postale illustrée, très bien préparée par oncle Henri et tante Henrietta, en vue de guider son titulaire vers sa place au déjeuner. Du côté de l'adresse, recouvert d'une feuille de papier blanc, on lisait le nom, la dénomination de la table, de son président et de son commissaire. Une bande de couleur, indicatrice de la ligne à laquelle appartenait le titulaire, était collée sur le bord de la carte. Chaque commissaire avait un plan de sa table, avec indication de la place de chaque convive, dont le nom était souligné d'encre noire, rouge ou bleue, suivant qu'il appartenait à la 2<sup>e</sup>, à la 3<sup>e</sup> ou à la 4<sup>e</sup> génération. Grâce à ces précautions, il n'y a eu aucun désordre, et le placement s'est fait assez rapidement.

« Mais l'on était arrivé tard, et il était plus de 1 heure, il me semble, quand on attaqua l'omelette remplaçant les hors-d'œuvre. Très beau restaurant ; vastes salons au deuxième étage, à deux pas du bois de Boulogne. Le patron, un protestant, ancien paroissien d'Edgar, nous a donné un bon déjeuner, trouvé un peu juste par les jeunes, mieux entendés que nous, mais le prix de 3 francs par tête, vin et café compris, ne permettait pas d'espérer un festin de Balthazar. Menu : Omelette fines herbes — Galantine de volaille — Noix de veau rôtie — Pommes purée — Fromage — Biscuit — Café — Vin *ad libitum*, ou eau minérale pétillante : *La Gallia*.

« Voici, à titre d'exemple, la composition de notre table, la table *Noyon* (chaque table avait reçu le nom d'une des villes dont nous tirons notre origine). Elle comptait 20 convives. Chacun d'eux avait trouvé dans son enveloppe une carte illustrée avec une vue de Noyon. Au recto, on lisait : table NOYON, présidée par **Edmond Stapfer**. Commissaire : *Arthur Good*. Au bas, le nom de chacun. A droite, une bande de couleur. Ma carte portait donc au bas : Arthur Good, et à droite une bande rose, le rose étant la couleur de la ligne I. Trois personnes à chacun des deux bouts (dont, à l'un des bouts, le président), et sept de chaque côté. En partant du président, et continuant à sa droite, voici les noms : Edmond Stapfer, tante Marie William, Steve Morin (fils de Philippe), Marguerite Monod, Jean (fils de William, en uniforme de médecin-major), Maurice (fils d'Édouard, en uniforme de lieutenant de chasseurs d'Afrique), Marguerite Kuntz, Roger Monod, Constance, Philippe Morin, tante Charlotte, Georges (fils de Louis), Henriette Soubeyran, Raymond (fils d'Albert, ton frère), Marthe Deloche de Noyelles (fille de Charles), Lucien Salomon, Renée, Jeanne (fille d'Adolphe), Arthur Good, Pauline Amphoux (qui était donc à la gauche du président).

« Beaucoup d'animation dans ce déjeuner, d'abord à cause des conversations particulières de gens heureux de se retrouver ou de faire connaissance, puis à cause des toasts qui se sont prolongés jusqu'au café..... »

Le déjeuner a été servi sur sept tables :

La table *Copenhague* était présidée par **William** (commissaire : *Henri*) ;

La table *Genève* par **Théodore** (commissaire : *Marcel*) ;

La table *Vérone* par **Louis** (commissaire : *Daniel*) ;

La table *Paris* par **Charles** (commissaire : *Georges*, fils de Robert);

La table *La Haye* par **Gabriel** (commissaire : *Robert Schläsing*);

La table *Noyon* par **Edmond Stapfer** (commissaire : *Arthur Good*);

La table *Lyon* par **Eugène** (commissaire : *Gérard*).

Les toasts (auxquels servait de cadre modeste la lente succession des éléments du *Menu*) commencèrent dès le second plat. Les notes fournies par les orateurs eux-mêmes nous permettent de reproduire leurs paroles, telles (à bien peu près) qu'elles ont été prononcées.

### Gabriel

a donné connaissance de deux curieux documents, conservés aux Archives de Dresde parmi les papiers de Wieland et que lui a communiqués M. Baldensperger, professeur à l'Université de Lyon. C'est une lettre d'introduction auprès du poète qui était alors le roi littéraire de Weimar, l'auteur des poèmes d'aventures *Idris et Zénaïde*, le *Nouvel Amadis*, *Obéron*; — lettre donnée le 26 mars 1791 à Jean Monod par le poète Baggesen, élève et ami de Wieland. Nous trouvons dans cette lettre un portrait à la plume de grand-papa, écrite sur le ton moitié badin, moitié sérieux qu'affectaient alors les littérateurs qui, comme Baggesen et Wieland, s'efforçaient plus ou moins heureusement d'imiter Voltaire. Il faut surtout retenir du portrait de grand-papa ce que dit Baggesen du charme et de l'étendue de son esprit, de sa facilité à apprendre les langues, de son éloquence et de son goût pour les lettres, sans attacher trop d'importance aux termes visiblement exagérés par lesquels il l'enrôle plaisamment à sa suite parmi les admirateurs de la *Pucelle*. D'ailleurs les traits de la lettre de Baggesen sont un curieux témoignage de l'esprit du temps. La *Pucelle*, qui nous choque aujourd'hui de tant de manières, paraissait alors, aux gens les plus sérieux, un innocent badinage. Grand-papa ne s'est nullement formalisé de la manière dont Baggesen le présentait à Wieland, comme on le verra par la lettre dont il accompagna, en l'envoyant à Wieland, l'introduction, d'ailleurs très flatteuse, qu'il avait reçue. La phrase sur Alpina dans la lettre de Baggesen, fait, je pense, allusion à (l'aventure d'un littérateur qui, tombé malade à Weimar, eut

l'indiscrétion de solliciter des secours de Wieland par la plume d'une demoiselle Alpina qui voyageait avec lui.)

*Traduit de l'allemand*

Bibl. de Dresde

Lettres à Wieland. A. F., n° 18

Copenhague, 24 mars 1791.

Le Mercure, mon inoubliable et immortel père, que j'ai chargé de vous remettre cette lettre, sinon rapidement, du moins sûrement, n'est pas un Mercure ordinaire.

Ce Mercure, qui s'appelle Monod, est un jeune pasteur : ne vous effrayez pas, car il sait sa *Pucelle* par cœur aussi bien que n'importe quel pécheur « qui préfère, puisqu'il faut enfin être damné, de se damner pour des péchés aimables<sup>(1)</sup> ! » et qui pourra bientôt, s'il conserve sa bonne tête et son bon goût, réciter vers pour vers et votre *Amadis* et votre *Idris* : en un mot un jeune pasteur qui est plus homme d'esprit qu'homme d'église, pour le bonheur de ses futures ouailles, qui a acquis à travers toute l'Europe la connaissance du monde, et qui, grâce à son éloquence vraiment digne de Rousseau, a été ici universellement apprécié et aimé, autant comme homme que comme prédicateur. Il a résidé ici cet hiver et a souvent fréquenté notre Cercle libéral. Il a, avec une telle facilité et une telle rapidité, fait connaissance avec la Muse allemande, grâce au charme de votre tout-puissant *Obéron*, que, même si je ne l'avais su par ailleurs, j'aurais pu conclure que les Muses et les Grâces lui sont favorables. Naturellement, il n'a pas de plus ardent désir que de connaître personnellement le créateur de ces nouvelles imaginations. Il ne vous importunera pas ; il a du tact, de la discrétion et de la délicatesse, et d'ailleurs, il ne pourra rester longtemps à Weimar, et si même, ce qui j'espère n'arrivera pas, il tombait malade à l'hôtel du *Prince héritier*, vous n'auriez à craindre aucun billet de son Alpina, car il n'en emmène pas avec lui. Il me sera plus agréable que je ne puis dire si vous voulez bien lui accorder quelques minutes de votre présence et de votre conversation, car je confie en secret une partie de mon âme à ses yeux et une autre à ses oreilles.

J. BAGGENSEN.

(Né à Korsør, 15 février 1765, mort à Hambourg, 2 octobre 1826, poète humoriste et philosophe, imita Sterne et Voltaire, fut ami de Wieland, Klopstock, Gœthe, Jacobi ; auteur de poèmes pastoraux, épiques, héroï-comiques (*Adam et Ève*), de comédies satiriques.)

Même fonds. N° 57.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre de M. Baggesen de Copenhague. Il me l'avait donnée afin de m'introduire auprès de vous, Monsieur,

(1) Citation de Voltaire ; en français dans le texte.

et de me procurer l'avantage de voir un des premiers écrivains de notre siècle. — Malheureusement, j'ai été obligé de partir de Francfort pour me rendre très promptement à Berlin, et je n'ai pu ni passer par Weimar ni encore moins m'y arrêter. — Cependant, Monsieur, je n'ai point perdu l'espérance de profiter de la recommandation de M. Baggesen. — Après un séjour de quelques semaines à Berlin, je prendrai la route de Genève, ma patrie ; je me flatte que rien alors ne s'opposera au désir que j'ai de passer par Weimar, et je prendrai la liberté de me présenter chez vous et de vous offrir l'assurance des sentiments distingués de considération et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

MONOD,  
*Ministre du Saint-Évangile.*

Leipsick, 9 mai 1791.

### Edmond Stapfer

lit un billet de grand'maman Monod, daté du 3 février 1818, le jour même de la naissance de sa fille Betsy. Elle demande à M. et à M<sup>me</sup> Philippe-Albert Stapfer de vouloir bien être parrain et marraine de la nouvelle venue, « boudée pendant neuf mois », dit-elle, mais accueillie aujourd'hui avec la tendresse la plus maternelle.

### Charles Vernes

Je voudrais dire un mot des femmes aimables et charmantes, qui ont été dans le passé et qui sont encore aujourd'hui l'ornement de la famille Monod.

Où trouver un plus heureux mélange de simplicité et de bonne grâce, d'esprit et de bonté ? Comme elles savent remplir leurs devoirs sociaux, non pas seulement leurs obligations de société, mais leurs devoirs envers ceux qui souffrent, sans négliger pour cela les soins domestiques et l'éducation de leurs enfants ! Ne cherchez pas parmi elles la femme bas-bleu : vous ne l'y trouverez pas ; mais bien la femme instruite, avec laquelle on aime à causer des sujets les plus variés, parce qu'elle en parle avec intelligence et sans pédantisme. Vous ne rencontrerez pas davantage parmi elles la femme pot-au-feu, qui ne sait parler que de sa cuisine et de son ménage ; cela ne les empêche pas d'être d'actives ménagères, des maîtresses de maison avisées et pratiques. Une culture étendue, des trésors de tendresse et de dévouement, une foi éclairée et

sereine, une franchise courageuse, une persévérance inlassable, voilà des qualités que nous avons souvent admirées chez ces femmes d'élite, qui poursuivent sans effort apparent des tâches parfois bien lourdes et dont le sourire éclaire d'un reflet joyeux notre vie de famille. Combien parmi elles dont le cœur sait vibrer à toutes les douleurs humaines, et qui ne pourraient pas goûter en paix leur bonheur domestique si elles ne remplissaient pas auprès de ceux qui souffrent le rôle de consolatrices !

Parmi ces femmes, l'une des plus charmantes et des plus vaillantes est retenue loin de nous par la maladie. Elle s'était réjouie à la pensée de prendre part à cette belle fête. Elle m'a chargé de vous exprimer ses vœux et ses affectueux messages. Nous demandons ensemble à Dieu de faire reposer sur notre famille sa bénédiction dans l'avenir, comme il l'a fait dans le passé.

### Bernard Bouvier

Le grand maître des cérémonies, Henri Monod lui-même, a bien voulu m'inviter à prendre la parole. Venu tout exprès de Genève pour le plaisir de vous voir, j'aurais mauvaise grâce à me faire prier pour vous dire quelques mots.

A mes yeux, d'ailleurs, comme aux vôtres, l'honneur qui m'est échu s'adresse surtout à la mémoire de mes parents.

Marguerite Monod, ma mère, fille d'Adolphe Monod, française de caractère comme de naissance, pleine de vivacité et de tendresse, de courage et de bonne grâce, passionnée pour le bien, pour le vrai, pour le beau, employa sa vie à les faire aimer autour d'elle. Son caractère ne rappelait-il pas, à bien des égards, celui de son aïeule, Louise de Coninck ?

Auguste Bouvier, mon père, le théologien bien connu, a laissé le souvenir et la trace d'une haute intelligence et d'une âme d'élite, au service d'une piété libre et profonde. En qualité de bibliothécaire de la Vénérable Compagnie des pasteurs, il s'est occupé avec le soin le plus sympathique de divers documents qui intéressaient la famille Monod. Comme professeur, il avait tout spécialement la charge des étudiants français : avec quelle affectueuse sollicitude il s'en acquittait, un grand nombre d'entre eux se sont plu à en rendre témoignage. Il a donc travaillé à former des pasteurs, non seulement pour la Suisse mais aussi pour la France. Patriote ardent et

généreux, historien éclairé, homme d'action épris d'un avenir digne du passé, il continuait l'œuvre séculaire de Genève.

Nos deux pays, à vrai dire, se touchent de près. A Genève, on n'a pas oublié les Monod ; parmi vous, les souvenirs de Genève ne se sont point effacés. Aujourd'hui encore, l'hospitalière maison de Conches est le rendez-vous fidèle des Monod voyageurs. A cette tradition-là vous en joignez d'autres, et je vous en félicite : il n'est pas difficile de discerner chez vous, à côté de la courtoisie française et du franc-parler genevois, une veine de finesse vaudoise, une trace de bonhomie scandinave, et même (on nous le faisait voir ce matin), un reflet de culture artistique italienne, dont quelques jeunes rameaux de votre arbre généalogique laissent apercevoir les premières fleurs.

Mais il est temps que je m'arrête. Comme « mot de la fin », je prends la liberté de vous proposer un mot de ralliement, qui est aussi un mot célèbre dans nos annales de famille : *Je reviendrai*. La jeune Louise de Coninck fut la première à le graver sur une vitre, avec la pointe du diamant de sa bague ; le jeune Jean Monod fut le premier à le lire et n'eut point de peine à l'interpréter. Je propose qu'il devienne notre commune devise. Oui, *revenons* les uns vers les autres, les uns chez les autres. Nous revenons, pendant cette journée, aux nobles souvenirs, aux cœurs vaillants d'autrefois. Mais vous, les braves cœurs d'aujourd'hui, chers oncles et tantes, cousins de si belle humeur, délicieuses cousines (que le programme ne m'autoriserait peut-être pas à embrasser toutes), adoptons et pratiquons ce mot de ralliement, cette vieille devise rajeunie, ce souvenir, cette espérance. Allons, aussi fréquemment que possible, nous faire des visites. Puis, la visite faite, que le visiteur, s'éloignant à regret, ne manque pas de dire ce que je vous dis en ce moment avec toute l'affection que je vous porte : *Je reviendrai*.

### . Charles

se rattachant à la pensée exprimée par Émile dans la lettre qui nous a été lue, propose qu'il y ait, chaque année, un rendez-vous de famille, auquel nous nous tiendrons tous pour convoqués, le 1<sup>er</sup> novembre, qui est un jour férié. Un déjeuner ne serait pas nécessaire. Grands, petits et tout petits se rencontreraient, de

2 heures à 6 heures, dans une salle vaste et commode, où l'on pourrait causer à loisir, faire ou refaire connaissance, jouer une petite pièce, réciter un morceau, faire de la musique, enfin passer une charmante et bienfaisante après-midi, autour d'un modeste buffet.

Cette proposition est accueillie avec faveur.

## Wilfred

Entre la deuxième génération et la quatrième, les représentants de la « troisième génération » se trouvent un peu dans la situation du seuil de la fameuse église où le poète place la rencontre des *deux cortèges*. Sur nous passe le défilé de ceux qui remontent pieusement vers les souvenirs sacrés, au fond du sanctuaire, et aussi le défilé des plus jeunes qui semblent marcher en sens contraire, vers l'avenir, vers les horizons ensoleillés. Nous sympathisons avec les uns et avec les autres ; hier et demain nous sont également chers ; nos sentiments sont ceux de l'épousée, quittant la maison maternelle pour celle de son mari :

Sors avec une larme, entre avec un sourire !

Dans cet embarras, je m'adresserai, tour à tour, à nos aînés et à nos cadets.

Et, tout d'abord, je m'enorgueillis d'être un grand seigneur. En effet, d'après Montesquieu : « Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. » Je n'ai ni dettes, ni pensions, mais *j'ai des ancêtres !*

L'ancêtre est plus que l'*ancien* ; celui-ci nous a simplement précédés dans le temps — (« querelle des anciens et des modernes ! ») — tandis que l'ancêtre est le tronc dont nous sommes les rameaux. En remontant des pères vers les aïeux, et des aïeux vers les ancêtres, on prend conscience de n'être point un déraciné ; les détails que nous venons d'entendre sur les Calandrini, les Budé, les Rapin, nous ont montré que notre arbre familial plongeait dans le quinzième siècle.

Mais on n'a jamais l'avantage d'avoir connu, personnellement, ses ancêtres. Je n'ai de souvenirs que de mes aïeux. Et je voudrais rappeler ici un trait de mon grand-père maternel, Gustave Monod, l'un des Douze.

Au mois de novembre 1883, en détachant une page de son calendrier à effeuiller, il y trouva inscrit ce vers de Victor Hugo :

Le plus beau patrimoine est un nom révéral

Et mon grand-père d'adresser à ses petits-enfants, par la poste, ce feuillet, que j'ai conservé précieusement, avec la lettre qui l'accompagnait :

« Chers enfants, je vous envoie ci-inclus un vers de Victor Hugo qui exprime une grande vérité, bonne à méditer.

« Vous hériterez un nom qui est un riche patrimoine. Vous éprouverez, plus tard, à quel point ce nom aplanira pour vous les difficultés de la vie, si vous vous efforcez, sous la bénédiction de Dieu, de porter ce nom dignement et vaillamment. J'estime que c'est en grande partie grâce à ce nom que j'ai réussi dans ma carrière ; et ma prière constante pour chacun de vous est qu'il en soit ainsi pour lui. Respectez, chers enfants, ce beau patrimoine ; faites-le fructifier, et, quel que soit l'avenir que Dieu vous réserve, vous serez heureux. »

Voilà dans quel esprit ceux qui nous ont précédés nous préparaient à marcher sur leurs traces, et nous sommes pleins de gratitude à leur égard.

Et maintenant, me tournant vers les jeunes, je les invite à partager avec nous ce respect de nos pères. Ce conseil empruntera, peut-être, quelque valeur au fait que je ne suis pas suspect de traditionalisme exagéré. Je me suis même permis d'écrire qu'au point de vue de la mentalité générale, sur le terrain de l'histoire, de la science et de la métaphysique, il s'était écoulé plus de temps entre 1830 et 1900 qu'entre la génération de Saurin et la génération des « Douze ». Mais, cela dit, je n'en suis pas moins un fils reconnaissant du passé ; et je suis prêt à répéter, avec Vinet : « Je me reprocherais presque autant de manquer à une vieille chose qu'à un vieil homme. »

Toutefois, ces sentiments de gratitude et de respect à l'égard de nos devanciers ne nous crèvent pas les yeux ; nous les honorons, nous ne les adorons pas. Je ne prêche pas l'idolâtrie, ni même la *monod-lâtrie* qu'on nous reproche parfois. La Bible, qui est une grande école de vénération pour le passé, contient cependant des paroles significatives ; elle met sur les lèvres du prophète Élie cette plainte, qui doit justifier son dégoût de la vie : « Éternel ! prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères... »

J'entre donc, sans restriction, dans la pensée des jeunes, quand ils expriment leur légitime ambition d'aller de l'avant. Mais qu'ils se souviennent que le seul chemin qui mène, véritablement, vers l'avenir, est le chemin qui monte.

Certes, nous sympathisons avec leurs difficultés intellectuelles, qui sont celles de notre génération inquiète, et qui cherche un verbe pour exprimer son âme. Le devoir et la vérité nous apparaissent moins simples qu'à nos aïeux ; l'idéal moral et religieux qui nous a été légué par les « Douze », qui fit leur force et leur paix, s'est enrichi de préoccupations nouvelles, et l'horizon de la famille s'est élargi à mesure que d'heureuses alliances introduisaient dans notre cercle, avec les méthodes critiques, le goût pour les choses de l'art et l'obsession du problème social.

Aussi, quand nous recommandons aux jeunes la fidélité au patrimoine familial, nous n'avons point la prétention de leur proposer la fidélité à des formules intellectuelles, acceptées telles quelles. Le beau résultat !... L'autre jour, sur un mur du quartier latin, Dorina découvrait l'avis suivant : « Magnifique occasion ! Squelette à vendre. *État de neuf.* » ... Un squelette à l'état de neuf ! Nous transmettre pieusement, de génération en génération, l'armature mentale des ancêtres, dans son intégrité, ce serait fourbir des ossements. Nous avons mieux à faire.

Donc, pleine liberté dans la recherche ! Que chacun emploie son alphabet de concepts, et se crée le vocabulaire dont son âme a besoin ! Que chacun se forge ses croyances et — si l'on veut s'exprimer ainsi — sa religion. Mais — pour Dieu ! — que tout ce travail soit inspiré par *une foi, par un esprit*, — par l'esprit même de nos pères ; — sans quoi, nous ne serions plus que la forme creuse d'êtres autrefois vivants.

## Roger

représente « la fleur de la jeunesse », la génération qui arrive ;  
aussi, dès qu'il se lève,

Sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux.

M. Picot, qui, à Genève, fut successivement professeur de Jean Monod et de son fils Frédéric, écrivant à ce dernier en 1820, pour le féliciter de ses fiançailles avec sa cousine Constance de Coninck, se posait cette question : « Qui sait si, comme la postérité d'Abraham, les Monod ne seront pas avec le temps multipliés comme le sable de la mer et les étoiles des cieux ? »

Cette prévision s'est réalisée, puisque c'est en qualité de doyen de la quatrième génération issue du mariage de Jean Monod avec Louise de Coninck que j'ai l'honneur et le privilège de prendre la parole à cette fête commémorative, et que déjà la cinquième génération a sa page marquée dans notre livre de famille.

Rassurez-vous, je serai bref, d'autant plus qu'averti seulement hier matin de la mission qui m'était confiée, je n'ai pu m'en acquitter avec tout le soin que j'aurais désiré.

Si l'on nous a donné la parole à cette fête, c'est simplement sans doute pour que la quatrième génération, à l'appel de ce jour, plus spécialement consacré à l'évocation du passé, réponde « présent ». Car nous sommes, nous, l'avenir, et notre histoire n'existe pas encore. C'est le privilège des générations précédentes de pouvoir raconter ce qu'elles ont fait, de rappeler des souvenirs de jeunesse, d'offrir l'exemple de vies utilement vécues ou brillamment remplies. Nous autres jeunes, c'est encore de rêves d'avenir, d'aspirations et d'espérances que se compose notre répertoire.

Je viens donc ici simplement vous donner l'assurance que cette quatrième génération réalise tout le prix de ce riche patrimoine transmis par ses aînés, qui est fait tout de conscience, de devoir et de travail persévérant. Comme le lui conseillait, dans sa belle lettre décanale, mon vénéré grand-père Jean Monod, c'est aux sources mêmes du vrai, du beau et du bien qu'elle veut aller chercher les principes de sa morale et de son activité sociale. Merci donc à nos devanciers de nous avoir montré la bonne voie ; la route est toute tracée devant nous ; notre mérite ne sera pas grand : nous n'aurons qu'à suivre leurs traces.

Loin de moi la pensée de vouloir faire de notre « tribu » une société d'admiration mutuelle ! Mais en ce temps où nous voyons l'idée d'association, de syndicalisme, prendre chaque jour un plus grand développe-

ment dans notre organisation économique et sociale, ne devrions-nous pas chercher à resserrer les liens qui unissent notre petit groupement de... « monades », plutôt que de nous retrancher dans un individualisme superbe et mal entendu ? Sachons donc profiter de réunions telles que celle d'aujourd'hui, qui nous permet de renouer d'anciennes relations perdues ou de faire la connaissance de nombreux cousins encore inconnus ; c'est en échangeant nos idées, nos vues, en nous renseignant les uns les autres sur les différents modes d'activité poursuivis par chacun, que nous arriverons à triompher de cette indifférence et de cette ignorance dans laquelle nous vivons vis-à-vis les uns des autres. Agissant ainsi, nous resterons dans les traditions de la famille et nous aurons fondé nous aussi notre petite association, que je vous propose de baptiser la C. G. T. M. M., c'est-à-dire Confédération générale du travail et de la mutualité des Monod, dont les pouvoirs publics, malgré son petit air frondeur, n'auront jamais à s'émouvoir, parce que la grève et le sabotage seront chez nous choses inconnues. C'est qu'elle promet d'être prospère, savez-vous, notre confédération, car elle compte déjà, si je suis bien informé, 227 membres vivants, dont le premier a vingt-neuf ans, et le dernier vingt-neuf jours ! A elle seule, voici notre jeune génération plus nombreuse que ses deux aînées ; aussi, ne fût-ce que par le droit de la majorité, avait-elle bien sa place marquée à cette fête.

Que promet-elle, cette quatrième génération ? Tous ces jeunes qui nous entourent, que deviendront-ils ? C'est la question que se pose sans doute plus d'un d'entre vous. Il est difficile d'y répondre. Néanmoins, en consultant les « Dix ans » et le « Petit Bottin », on constate, non sans plaisir, que plusieurs d'entre nous n'ont pas craint de se lancer dans les carrières commerciales et industrielles ; les professions libérales ont attiré naturellement le plus grand nombre ; au premier rang vient la médecine, la profession quasi-héréditaire des Monod ; puis la théologie, l'enseignement. Je n'aurais garde d'oublier, dans cet aperçu rapide et forcément trop bref, mes jeunes et charmantes cousines, qui, subissant elles aussi le mouvement d'émancipation féministe actuel, ont su, soit dans les arts, soit dans les carrières universitaires, honorer, tout comme leurs frères, le nom qu'elles portent. Appliquant le principe excellent de la décentralisation (n'en déplaise aux Parisiens), vous les rencontrerez, ces 227 petits Monod, disséminés un peu partout, en Flandre et en Provence ; dans les Ardennes et dans les Pyrénées ; sur les bords de la Loire et au pied du Jura ; il en est même, hardis pionniers, qui sont allés porter le nom de la famille sur la terre étrangère : en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Extrême-Orient, et jusque dans le Céleste Empire !

Au nom de la quatrième et de la cinquième génération, que j'ai évoquées devant vous, d'une façon si imparfaite, je lève donc, en terminant, mon verre, et je bois à la santé de leurs deux sœurs aînées dont elles sont fières d'être les cadettes ; nous leur demandons de nous faire confiance, car, pleins de courage dans l'avenir, nous nous efforcerons de nous montrer dignes d'elles.

Permettez-moi de terminer sur une phrase de Voltaire dont je veux,

non pas adopter l'optimisme, mais accentuer le dernier mot, en m'écriant avec Candide : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais il faut cultiver notre jardin. »

C'est vous qui nous enseignerez à le faire.

La parole, dit Henri, est au *Petit Bottin*.

Le *Petit Bottin*, c'est

## Rachel

Très simple, vivante image de son père, nullement intimidée par le tonnerre des applaudissements, elle prend la parole :

En 1903, après la publication du volume *Dix ans*, oncle Jean écrivait au fondateur et rédacteur du *Petit Bottin* : « Tu auras certainement contribué, par tes efforts persévérants, à entretenir parmi nous cette chose féconde et bienfaisante : l'esprit de famille, qui est un don de Dieu et une force morale. »

Vous savez tous que c'est dans cet esprit que la publication du *Petit Bottin* se continue. Nous croyons, comme nous l'écrivait tante Sarah, que « le *Petit Bottin* est à la fois un ami pour chacun et un lien entre tous ». Et il me semble qu'une manifestation comme celle d'aujourd'hui est bien faite pour nous montrer que l'œuvre de mon père a vraiment servi de lien entre nous.

Mais si j'ai demandé à profiter de ce vaste rassemblement pour vous dire quelques mots, c'est que je crois devoir vous rappeler que le *Petit Bottin* ne restera ce qu'il doit être que dans la mesure où il sera votre œuvre.

Si vous ne me communiquez pas régulièrement et en temps voulu tous les renseignements que doit donner notre publication annuelle, celle-ci perdra forcément de sa valeur et de son intérêt.

Et ici, je m'adresse tout particulièrement aux jeunes, et surtout aux plus jeunes : parmi ceux qui ont quitté le toit paternel, un grand nombre ne se donnent pas la peine de me tenir au courant de leurs changements d'adresse. Ils comptent probablement sur « papa » pour le faire... et aussi pour payer leur souscription.

En ce temps d'indépendance générale, je les invite à s'émanciper de ce côté-là, et à m'envoyer directement et leurs informations et leurs souscriptions.

Je ne fais aucun appel de fonds, bien persuadée que le léger déficit de notre caisse va être comblé aujourd'hui même par les nombreux retardataires qui tiendront à profiter de cette occasion, vraiment exceptionnelle, pour se mettre en règle.

Je demande à tous de se bien rappeler ce que mon père nous écrivait en 1903 : « Le *Petit Bottin* est une tribune ouverte, où tous les intéressés sont invités à faire entendre leurs suggestions ou leurs critiques. »

J'ajoute — et ce sera mon dernier mot — que ce cher *Petit Bottin*,

vieux maintenant de vingt-trois ans, désire vivement être de plus en plus votre serviteur à tous, et contribuer pour sa part à maintenir vivante et chaude cette affection de famille que nous ont transmise « les Douze », et qui est pour nous un si précieux héritage (1).

## Henri

Il y a quelque trente ans, j'ai entendu faire à notre famille un compliment qui, pour s'être produit sous une forme bizarre, ne m'en a pas moins flatté.

Je venais d'être nommé préfet de l'Allier, et je visitais pour la première fois Vichy, où l'on me présenta un vieux médecin. C'était un homme petit, trapu, aux cheveux longs, à la barbe hirsute, au front large ; sous ses lunettes brillaient des yeux singulièrement vifs ; toute la physionomie était pétillante d'intelligence, comme toute la personne annonçait le sans-gêne. On me le présenta, naturellement, en me nommant. Il leva vivement la tête : « Monod ! Vous vous appelez Monod, monsieur le Préfet ? — Oui, monsieur le Docteur. — Mais..... êtes-vous du clan ? — Du clan ? demandai-je sans trop comprendre. — Eh oui, reprit-il avec quelque impatience, du clan des Monod médecins, pasteurs, professeurs, etc. — Si c'est ça, dis-je en riant, eh bien, oui, je suis du clan. » Il trouva sans doute que je prenais la chose trop légèrement, que je n'appréciais pas suffisamment l'honneur d'appartenir au « clan », car il me lança par-dessus ses lunettes un regard presque indigné, et s'écria : « Ah mais, vous savez, monsieur le Préfet, c'est que ça n'est pas de la canaille ! »

Ce vocable imprévu fut le « mot de la fin ». Les tablées combinées avec tant de soin se désagrègent, et l'on se hâte de regagner la rue Jacques Dulud, « en ordre dispersé ».

---

(1) Le *Petit Bottin* a toujours été une « tribune ouverte ». Il reçoit et publie, quand il en a les moyens, les communications qui sont de nature à intéresser l'ensemble de la famille. Si l'état de ses finances le permettait, il aimerait à s'augmenter d'une ou deux pages que l'on pourrait intituler : *L'Écho de la tribu* ou, plus brièvement, le *Wigwam*.  
(Comité de publication.)

III

# L'APRÈS-MIDI

# L'APRÈS-MIDI

---

Le jardin était déjà envahi par des mamans, qui n'ont pas assisté à la séance du matin et qui ont amené la tendre enfance à la grande fête. (« Les mères et les adjoints ! » dit un mauvais plaisant.) Les petits, au commandement d'« Édouard l'artilleur », se font encore plus petits, et les voilà assis par terre, pour fournir le premier plan du « groupe » qui se prépare. Ce ne fut pas chose facile que d'en mener à bien l'exécution ; mais la patience et le talent de M. Albin, le photographe, en vinrent à bout<sup>(1)</sup>.

Et maintenant, rentrez vos blancs moutons, bergères, quand même il ne pleut pas, car la représentation se prépare, et, d'ici là, on a encore quelque chose à nous faire entendre.

Voilà qui est fait : la salle est plus que pleine, et la parole est à

## Gabriel

Il commence par donner lecture des télégrammes reçus de *La Rochelle, Pau, Bordeaux, Marseille, Nîmes, Palavas, Lyon, Caen, Genève* et aussi du *Havre* (D<sup>r</sup> Paul Engelbach), et enfin d'Algérie, *Bône, Sétif et Brazza*.

Après cette lecture, il continue en ces termes :

J'adresse, en votre nom à tous, un salut ému et fraternel à tous les parents absents, mais présents ici par le cœur. J'adresse un salut spécial à ceux qui sont les plus éloignés de nous, aux parents d'Angleterre, les von Glahn et les Soltau ; — aux parents d'Amérique, les Samuel Robineau et Georges Monod, fils d'Albert ; — aux parents d'Afrique, Henri à Bône, Étienne à Brazza, les Samuel à Tanger ; — aux parents d'Asie, les Émile et leurs enfants Belhomme à Bangkok, la fille aînée d'Émile et son mari Louis de Zeppelin, à Shanghai, Guillaume au Cambodge. Je ne les appelle pas des expatriés, tant ils restent unis à nous et à la terre de France par des liens étroits et tendres, et d'ailleurs plusieurs d'entre eux sont sur terre française, travaillant pour la France, et soutenant dignement l'honneur de la famille. A Bangkok, Émile est conseiller du

---

(1) Voir le « groupe » à la suite de ce récit.

commerce extérieur de la France. A Tanger, Samuel sert des intérêts français et, au plus fort des troubles marocains, il accomplissait, avec sa jeune et vaillante femme, un périlleux voyage de port en port sur toute la côte marocaine. Au Cambodge, Guillaume continue les traditions établies par les cousins qui ont usé leur santé et sacrifié leur vie à leur tâche de fonctionnaires français, notre cher Edmond Robineau, au Tonkin, et notre cher Pierre Morin, qui a consacré douze années de sa vie à civiliser et à administrer le Haut-Laos avec le même dévouement que d'autres ont mis à évangéliser les sauvages d'Afrique. Guillaume a su se faire adorer des indigènes de Pursat, comme il s'est fait estimer de ses chefs, pour l'intelligence avec laquelle il a développé les ressources du pays qu'il administre et fait rendre justice à ces pauvres Poars, si souvent opprimés par les administrateurs indigènes, comme souvent aussi, hélas ! par des fonctionnaires européens. Il a su rendre populaires parmi les indigènes la vaccination et la revaccination, sans se rappeler peut-être que c'était son arrière-grand-père, Jean Monod, qui avait, en 1802, introduit le premier dans le Danemark le vaccin de Jenner et donné l'exemple de son emploi. Mais il ne pouvait guère ignorer que son oncle Henri est le principal auteur d'une loi qui a rendu la vaccination et la revaccination obligatoires en France. Nous saluons ces jeunes représentants de notre famille, qui, dans cette fête du passé, personnifient pour nous l'avenir ; un avenir qui reste fidèle au passé, car, comme nous l'a souvent écrit Guillaume, dans tout ce qu'il fait il se sent soutenu par le sentiment de la famille en même temps que par le sentiment de la patrie.

Je réunis dans un même hommage, dans une même pensée d'affection, tous les absents : ceux que la mort nous a enlevés et qui forment la famille de l'*au-delà* ; ceux que mille causes diverses tiennent éloignés de nous, mais qui sont unis à nous en ce jour par la pensée ; enfin, ces innombrables descendants de nos grands-parents, qui ne sont pas encore de ce monde, mais qui composeront un jour notre famille, et qui, nous l'espérons, conserveront le souvenir des ancêtres, et resteront fidèles aux exemples et aux traditions d'honneur et de devoir qu'ils auront reçus d'eux.

## Louis

le bon docteur, un manuscrit à la main, commence par nous rassurer :

Chers amis, soyez sans crainte, ceci n'est point une conférence. Je ne vous demande que quelques minutes pour vous lire une lettre vieille de cent douze ans, dont quelques lignes vous diront pourquoi les comédiens ordinaires de la famille ont aujourd'hui l'honneur de représenter devant vous *le Bon Père*, de Florian, pièce en un acte, en prose, et si parfaitement oubliée, que cette *reprise* aura, je crois, pour tout le monde, l'attrait d'une *première*.

Cette lettre a été écrite en 1796, et probablement en juillet, par

M. Michel Delaroche, à sa mère. Dix-neuf ans plus tard, mon père, Henri Monod, commençait au Havre, dans la maison dirigée par ce même Michel Delaroche, son apprentissage commercial ; et c'est grâce aux descendants du négociant havrais que nous possédons ce document, précieux pour nous, sur les enchantements de Dronning-gaard à la fin du dix-huitième siècle, et sur l'exquise hospitalité de ses maîtres d'alors.

Voici cette lettre (juillet 1796) :

« Je ne peux qu'être vivement touché, chère maman, en lisant ce que M<sup>me</sup> Monod veut bien vous dire à mon sujet. J'ai quitté hier au soir cette charmante famille, chez laquelle j'ai fait un séjour qui me laissera des souvenirs agréables pendant toute ma vie, et je me trouve en ce moment dans un isolement que la comparaison avec le genre de vie que j'ai mené depuis huit jours me rend extrêmement triste. . . .

« Tu ne saurais croire le plaisir, la douceur que j'ai éprouvés à Dronning-gaard, dans la société des demoiselles et dames que j'y ai rencontrées.

« Il est vrai qu'il serait difficile de trouver à aucun endroit une réunion semblable de personnes d'un mérite distingué, d'un caractère aimable, d'une figure agréable, et possédant beaucoup d'instruction.

« Papa connaît M<sup>me</sup> Monod, la jeune. Il y avait dans la maison, en fait de demoiselles, une nièce de M<sup>me</sup> de Coninck, fille du ministre Eschauzier, en Hollande, personne de mérite, extrêmement bonne et simple. Elle va se marier avec un M. Chevalier, de Neuchâtel, qui est dans la maison de commerce de M. de Coninck. M<sup>lle</sup> Monod, que tu connais probablement, est une personne qui aurait peut-être un peu d'affection, mais très gaie, douce, et ayant de l'instruction ; enfin une demoiselle de Krüdener, fille de l'envoyé de Russie à Copenhague, qui, ayant perdu sa mère, demeure peu dans la maison de son père, où il n'y a pas de femmes, et passe quelque temps avec la famille de Coninck. Je ne puis pas la mettre au-dessus de M<sup>me</sup> Monod, la jeune ; je ne lui vois même pas autant de solidité dans le caractère (il est vrai qu'elle a tout au plus vingt ans) ; mais c'est une personne remplie d'esprit et de talents, extrêmement unie dans ses manières, et joignant à une physionomie agréable un esprit très cultivé.

« Je ne puis te parler des habitants de Dronning-gaard sans te parler des possesseurs, qui ont des qualités bien au-dessus de celles-là. Il est rare de voir des gens aussi vraiment bons, sensibles, sachant dépouiller aussi bien tout air de supériorité, et en même temps aussi éclairés que M. et M<sup>me</sup> de Coninck. Monsieur jouit de la première réputation comme négociant, et sa conversation est celle d'un homme de lettres ; il est toujours à la portée de tout le monde, des premiers ministres comme des plus petits enfants. Il sait jouir de sa fortune immense, ce qui est beaucoup. Il porte sur sa figure l'expression de la gaité et du bonheur. M<sup>me</sup> de Coninck n'est pas distinguée pour les talents comme son mari. Cependant elle est instruite, elle s'exprime bien, mais on voit à chaque mot que c'est une bonne femme. Elle était même trop faible pour ses enfants. Puerari, le fils aîné, est précepteur de trois des fils ; on est extrêmement content de lui ; aussi les parents ont-ils entière con-

fiance en lui, et ne le contredisent jamais. La conduite de M<sup>me</sup> de Coninck à mon égard, ses attentions pour moi, ne peuvent mériter assez de remerciements. J'ai été traité comme le fils de la maison. Juge donc, ma chère maman, combien j'ai dû me plaire, vivant dans une société aussi intéressante, et jouissant en même temps des plaisirs que l'on peut trouver dans une campagne superbe (tellement qu'on vient de la ville, qui est à trois lieues, pour la voir). Cette terre appartenait autrefois à la Reine, de qui M. de Coninck l'a achetée. De là vient le nom de Dronning-gaard, qui signifie en danois : *jardin de la Reine*. Son étendue est de mille arpents, et contient deux charmants lacs. Une propriété semblable, qui ailleurs serait d'un grand rapport, coûte d'entretien à M. de Coninck 7.000 écus par an, et ces écus valent 5 francs de France...

« Avant-hier, le prince Frédéric, frère du Roi, vint le voir avec ses enfants. Ils prirent le thé chez M. de Coninck. Ce prince est bossu et terriblement laid ; mais, à la vérité, il n'est pas fier.

« Outre les personnes que je t'ai nommées, il y en avait plusieurs autres, soit de la famille, soit en visite. M. Monod et le ministre Puerari et trois fils de M. de Coninck revinrent jeudi soir d'une tournée qu'ils ont été faire à pied dans le pays, ce qui ajouta de la vie à la maison, qui déjà n'en manquait point. J'allai à Copenhague deux jours après, avec M. Monod. Il eut la complaisance de me mener voir la ville ; nous fîmes à peu près le tour des remparts, d'où on a une très belle vue. Ensuite nous vîmes les ruines du palais du Roi, qui était un bâtiment superbe, à en juger par ce qui reste. La famille royale a été obligée de se disperser. La Reine occupe une maison qui était celle de M. de Coninck, et les autres membres de la famille occupent quatre bâtiments qu'on aurait cru faits pour eux, lesquels forment une très belle place surnommée la place des Quatre-Palais. Ils appartenaient autrefois à des particuliers qui les leur ont vendus. M. Monod me mena aussi voir sa maison, qui lui est donnée par l'Église française. Cette Église, qui n'a que quarante communicants, est cependant fort riche et donne à chacun de ses deux ministres 150 louis environ par an, outre leur maison.

« Mon temps s'est passé, à Dronning-gaard, en promenades, parties de bateau et de chasse, jeux d'esprit. Il y avait depuis plusieurs jours un projet de comédie sur le tapis ; les rôles étaient distribués, et l'on devait jouer dimanche passé deux comédies, dont la plus courte était *le Bon père*, de Florian. On apprend samedi soir qu'un des acteurs, qui devait jouer dans les deux pièces, et dans cette dernière le rôle de Cléante, ferait faux-bond. Là-dessus ces dames ne voient d'autre moyen de surmonter l'obstacle que de s'en tenir à la petite pièce et de me faire jouer le rôle de Cléante. Je reçus une invitation en vers, laquelle il me fut impossible de refuser, et j'appris mon rôle depuis 11 heures du soir, de manière à pouvoir m'en acquitter tant bien que mal le lendemain à 6 heures. Encore fus-je détourné ce jour-là par la visite du prince Frédéric. Sachant mal mon rôle, timide comme tu peux l'imaginer, cela n'alla pas le mieux du monde. Mais on eut beaucoup d'indulgence, et ce fut à ma complaisance et à ma mémoire que s'adressèrent les éloges. Tâche de te procurer cette comédie. M<sup>me</sup> Monod, la jeune, jouait le rôle

de Nisida avec une grâce inimitable. Mlle de Krüdener faisait Nérine avec tout l'esprit possible. Arlequin était Monod, qui malgré son déguisement était trop jeune (1), et ne savait pas parfaitement son rôle. . .

« Il me reste à te parler du petit Frédéric, fils de M. Monod. Représente-toi un petit drôle de vingt-six mois, dont la mine annonce beaucoup de vivacité et d'esprit, et ne ment pas. Ajoutez-y toutes les grâces de cet âge, c'est son portrait. Quant aux qualités de l'esprit, je te dirai qu'il parle également bien danois, français et anglais : danois aux domestiques, français à toute la famille, excepté sa mère à laquelle il parle toujours anglais. C'est une chose étonnante de voir un enfant de son âge ne point confondre ces trois langues. Aussi fait-il l'admiration de toute la famille. Mais, grâce aux soins de M. et Mme Monod, il n'est pas du tout enfant gâté, et sa vivacité est tempérée par une douceur et une amabilité charmantes. Les parents suivent à son égard l'usage constant, hiver et été, des bains froids (2). Ils ont eu dernièrement un autre fils, qui est un fort bel enfant (3).

« Toute la famille alla hier faire une visite à Fredensborg, pour aller voir le palais et les jardins de la reine mère. Le palais est peu de chose, mais les jardins méritent d'être vus. Ils donnent sur un lac qui a onze lieues de long. Après avoir passé la journée fort gaiement, nous revînmes le soir à notre auberge. Je m'étais préparé pour les quitter là, parce que j'étais à moitié chemin d'Elseneur. Il m'aurait été impossible de croire d'avance que cette séparation me coûterait autant. J'avais pris congé le matin de M. de Coninck en le remerciant des bontés qu'il avait eues pour moi. Je remerciai également madame le soir, et j'en avais à peine la faculté. Ce sentiment est devenu doublement violent lorsque je me suis trouvé seul sur la route d'Elseneur. Je suis, je te l'avoue, dans un grand accablement. »

Et maintenant, laissant le narrateur à son accablement, nous allons avoir le plaisir d'assister, comme il l'a fait lui-même, à la comédie de Florian. Nous le ferons dans des conditions un peu différentes, mais non moins favorables. Le *Bon père* d'aujourd'hui a dix ans de plus que n'avait alors son bisaïeul ; il est aussi, nous nous plaçons à le croire, plus maître de son rôle ; notre *Cléanté* est moins improvisé que ne l'était, ce jour-là, l'obligeant M. Delaroche ; pour ce qui est de *Nérine* et de *Nisida*, elles feront revivre sous nos yeux leurs devancières, qui (on vient de nous le dire) jouaient « avec une grâce inimitable » et « avec tout l'esprit possible ».

En attendant que l'estrade ait été transformée en une scène que notre bonne volonté (et surtout celle des acteurs) se représentera

(1) Il avait trente et un ans.

(2) Frédéric Monod était né le 17 mai 1794.

(3) Henri Monod, né le 31 août 1795.

comme large et profonde, donnons un coup d'œil au petit volume qui nous a conservé la petite pièce :

THÉÂTRE de M. DE FLORIAN, — de l'*Académie Française*, de celles — de *Madrid, Florence, etc.*

Tome I

C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.

LA FONTAINE.

A Lyon, chez Amable Leroy, imprimeur-libraire. 1810.

Ce volume appartient à Fernand Robineau, après avoir appartenu à sa mère. (Soit dit en passant, sa fille Héléne avait accepté le rôle de Nisida. Des circonstances de famille l'amènèrent, bien à regret, à y renoncer.)

L'auteur, dans un *Avant-propos*, s'exprime en ces termes : « *Les Deux Billets, Le Bon Ménage et Le Bon Père* forment, pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin, mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressants ; ceux d'amant, d'époux, et de père... *Le Bon Père* est écrit d'un style plus élevé que celui des deux autres comédies. » Elle est précédée d'une dédicace à son Altesse Sérénissime monseigneur le duc de Penthièvre. Le sous-titre nous informe qu'il s'agit d'une COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE représentée sur un théâtre de société le 2 février 1783.

Nous autres, nous sommes au 2 novembre 1908... Les trois coups retentissent... Tous les yeux s'écarquillent... Voici Jenny Good et Raoul Monod... Je me trompe : Voici *Nérine* et *Cléante*. Dans un instant, nous verrons paraître *Nisida* et son père *Arlequin* (qui n'a de commun que le nom avec l'Arlequin traditionnel). On les appelle, dans la vie privée, Olga (ligne VII) et Édouard (ligne I). Ce sont là tous les personnages : aussi ont-ils joué comme quatre, et tout spécialement *Arlequin*, le chef, le modèle, l'entraîneur de la troupe. Des costumes du temps relevaient l'heureuse physionomie des acteurs ; quant à ces demoiselles, elles prêtaient à leurs ravissantes toilettes une grâce qui n'était pas du siècle passé. « Olga, en robe de satin jaune d'or, avec perruque blanche ; Jenny, dans une robe à fleurs avec plis Watteau, du fard et des mouches. »

On trouvera dans l'Appendice<sup>(1)</sup> la plus jolie scène de cette gentille berquinade<sup>(2)</sup>, qui a obtenu un succès colossal. Mais le chef-d'œuvre de la pièce, le vrai *clou* de la soirée, ne doit rien à Flo-

(1) *Appendice*, V.

(2) Berquin (1747-1791). — Florian (1755-1794).

rian : nous voulons parler du *Couplet final*, sur un air populaire, œuvre d'Arlequin lui-même (qui, cette fois, ne s'était fait assister par personne) : la surprise fut complète quand les quatre artistes, rangés sur le bord de la scène, entonnèrent d'une voix retentissante ces rimes bien scandées :

*Pour honorer les aïeux,  
Que peut-on faire de mieux  
Qu'imiter leur conduite ?  
Ils ont eu beaucoup d'enfants :  
Qu'on nous en laisse le temps,  
Nous en aurons vite autant.*

AH ! AH ! AH ! AH !  
*Les nombreuses familles,  
C'est grand, c'est rar', c'est beau ;*

AH ! AH ! AH ! AH !  
*Et la plus bell' de tout', C'EST LA FAMILLE MONOD !*

Ce fut de la frénésie. Le couplet était bissé par la salle entière, avant qu'on l'eût entendu jusqu'au bout. On le *rebissa*, avec les chanteurs : l'air enlevait les paroles, les paroles enlevaient les cœurs, et l'enthousiasme faisait sauter le plafond.

Il n'y avait pas de transition possible entre une effervescence pareille et une continuation quelconque de la séance. On était surexcité, fatigué, énérvé ; on avait le besoin, le désir, presque le devoir de changer de place, et cela d'autant plus qu'il se répandait je ne sais quelles rumeurs et je ne sais quels parfums, suggestifs d'un *Buffet*, qui se trouvait dressé dans une pièce voisine. Ce fut un *sauf-qui-peut*, et la plupart des jeunes disparurent, avec la totalité des petits. Les vieilles troupes restaient fidèles à leur poste, et s'efforçaient de faire comprendre que ce n'était pas fini. « Écoutez ! Écoutez ! » criait-on à ceux qui déjà n'entendaient plus.

Et quels étaient donc les deux *numéros* auxquels on avait fait l'honneur de les réserver pour le bouquet, en les plaçant tout à la fin du programme (avec la connivence des *artistes* qui se trouvèrent si malencontreusement sacrifiés) ? C'étaient tout simplement les « poésies ». Mais les poètes ont l'âme haute, et

## Dorina

souriante, donna lecture de son *Sonnet*, qui s'adressait à l'âme aussi bien qu'à l'oreille.

## SONNET

*À nos fils et à leurs contemporains.*

Quand votre jeune essaim turbulent apparaît,  
C'est l'heure où l'on sourit, c'est l'heure où l'on espère.  
Audace et pureté dans vos yeux font la paire ;  
Sur le chemin du beau, si l'on vous le barrait,

Vous marcheriez quand même, alertes, sans arrêt,  
Et forceriez le mal en son dernier repaire.  
C'est trop peu que d'avoir, tous, Abraham pour père ;  
Il faut suivre, un à un, l'Homme de Nazareth.

Pourquoi vivre, ici-bas, sinon pour être apôtre ?  
L'âme de vos aïeux enveloppe la vôtre ;  
Mais sur votre seule âme apprenez à compter.

Leur saint labour dura jusqu'à la nuit immense ;  
Pour vous, leurs descendants, c'est le jour qui commence :  
Il est beau de descendre, et plus beau de monter.

La première lecture se perdit au milieu d'un tel brouhaha que Wilfred fut prié de le lire une seconde fois, ce qu'il fit dans un silence relatif. Après quoi, le père de Wilfred,

## Théodore

montant à l'estrade comme on monte à l'assaut, fit entendre à des auditeurs encore clairsemés les vers suivants :

## SUR COMMANDE

Qu'on vive à la campagne ou qu'on demettre en ville,  
Dans ce monde chacun doit faire une œuvre utile :  
Être maçon, — gendarme, — avocat, — chirurgien ; —  
Mais un faiseur de vers, cela ne rime à rien :  
Tout au plus, quelquefois, sur la fin d'une fête,  
Il vous fera sonner des grelots dans la tête ; —  
Ce qui n'est pas une œuvre utile, à mon avis ;  
Mais, bien que cela soit absurde, c'est admis.  
Le Comité s'est dit : « Ne manquons pas le coche :  
« Il faut, pour le dessert, qu'on fasse une brioche ».....  
Et, d'un commun accord, l'on s'est tourné vers moi.  
Soumis, — comme toujours, — j'obtempère à la loi.

## L'APRÈS-MIDI

### I

L'on m'a dit de chanter : je chante ;  
Et je voudrais que ma chanson,  
Bien que légère, fût touchante :  
Un petit plat de ma façon.  
Évoquant ici tous ensemble  
Les choses de voilà cent ans,  
Il est à propos, ce me semble,  
De célébrer le bon vieux temps.

### 2

Non pas le temps dont la mémoire  
Se perd dans la nuit d'autrefois ;  
Ni le temps qu'a rempli la gloire  
Des Grecs, des Romains, des Gaulois :  
Les douces dates familières,  
Les chers souvenirs persistants,  
Nos aïeuls, nos pères, nos mères,  
C'est là, pour nous, le bon vieux temps.

### 3

Hommes et femmes étaient braves,  
Pleins de foi, de force et d'ardeur ;  
On les voyait parfois très graves,  
Et souvent de joyeuse humeur.  
(Amis, laissez-moi vous le dire :  
C'est un clair soleil de printemps  
Que des rieurs qui savent rire  
Comme on riait au bon vieux temps.)

### 4

Les gens d'alors étaient plus probes,  
Plus francs, plus simples, plus heureux ;  
Ils n'avaient pas peur des microbes.....  
(Le mot n'existait point pour eux.)  
Ils se faisaient bien moins de bile ;  
Ils vivaient calmes et contents ;  
Ils ignoraient l'automobile.....  
Oh oui, c'était le bon vieux temps !

### 5

Avec leur paisible sagesse  
Et leur bienfaisante gaieté,  
Quelle inépuisable tendresse !  
Quelle inaltérable bonté !  
Quel complet oubli de soi-même,  
Tous les jours, à tous les instants.....  
Heureux les foyers où l'on s'aime  
Comme on s'aimait au bon vieux temps !

## 6

On les dit naïfs..... C'est possible.....  
 Encor n'en suis-je pas certain ;  
 Mais le pain de leur vieille Bible  
 Les nourrissait chaque matin ;  
 Elle en faisait des cœurs de flamme,  
 D'humbles et virils combattants :  
 Ah ! prions de toute notre âme, —  
 Comme on priait au bon vieux temps.

## 7

« Ces temps-là ne sont plus les nôtres »,  
 Disent nos jeunes travailleurs ;  
 « Les gens d'aujourd'hui sont tout autres..... »  
 — Fort bien, — pourvu qu'ils soient meilleurs :  
 Qu'on marche ensemble ; qu'on resserre  
 Des nœuds devenus trop flottants ;  
 Et béni soit l'anniversaire  
 Qui nous ramène au bon vieux temps.



Vous, les fils de nos fils, vous êtes l'espérance.  
 Cherchez l'honneur de Dieu ! Servez la douce France !  
 C'est trop peu d'être fiers de vos titres passés ;  
 Allez plus loin que ceux qui vous ont devancés ;  
 Et qu'à la longue nuit qui sur nous pèse encore  
 Succède un jour nouveau, dont vous serez l'aurore !

## Julien

en quelques mots pleins de cœur sur la famille et la France, fait vibrer une corde profonde. Il envoie un salut fraternel à ceux de nos jeunes gens qui sont sous les drapeaux, et termine en exprimant le vœu « que la tribu continue de donner au pays beaucoup de protestants et peu de *réformés* ».

Ce coup de clairon, allègre et viril, sonna la retraite. Ce fut la fin de cette belle journée, pendant laquelle (comme le dit d'une manière si juste et si touchante le vivant récit adressé par Arthur Good à sa mère), « les affligés ont souri à la joie des heureux, qui prenaient part à leur peine ».

# APPENDICE

---

- I. Allocution de William, réservée pour l'impression. — II. Les deux journées de 1855. — III. Souvenirs et Anecdotes. — IV. L'Exposition. — V. « Le Bon Père ». — VI. Quelques-unes des origines de notre famille. — VII. Extension de la famille de 1893 à 1908. — VIII. Liste des présents à la réunion du 2 novembre.**

*L'Appendice ne vient pas alourdir notre petit volume, mais l'alléger, en nous permettant de mettre sous les yeux des lecteurs un certain nombre de pièces intéressantes qui se rattachent au sujet, mais qui auraient malaisément trouvé place dans le récit.*

## Allocution de William Monod

*(Réservée pour le compte rendu imprimé)*

Chers cousins,

Puisque j'ai eu le bonheur de lancer la première idée de cette réunion, permettez-moi d'adresser quelques mots de remerciement sentis à vous tous, d'hommage à des absents et à des disparus. Absents, dont on vous lira plusieurs messages sympathiques ; je dois mentionner particulièrement notre aimable doyen, Philippe Monod, qui n'a pu franchir la distance du Havre à Paris, mais qui, dès le premier jour, nous a envoyé son assentiment cordial et sa contribution généreuse, répétée encore depuis. D'autres vont rappeler et représenter nos excellentes et admirables doyennes de La Rochelle et de Pau, Louise et Marie, auxquelles j'envoie en votre nom notre salutation et nos vœux les plus sentis.

Je voudrais rappeler aussi, sans pouvoir les énumérer, bien des disparus, excellents et éminents amis de la famille Monod, auxquels elle a eu le privilège de s'allier... Car nous appartenons tous à plus d'une famille, et nous n'avons garde d'oublier aujourd'hui les uns en rappelant les autres. Bien au contraire, la célébration de ce modeste centenaire doit faire revivre à nos yeux et dans nos souvenirs tous ces prédécesseurs excellents et ces femmes de grand cœur, auxquels nous devons, après Dieu, le peu que nous sommes.

Surtout, j'aurais aimé que dans la revue de nos anciens, il eût été possible de faire une place particulière à notre grand-père, Jean Monod, qui conduisait, il y a cent ans, sa tribu naissante de Hambourg jusqu'à Paris, dans cette berline et cette calèche achetées exprès, et dont l'une subsista longtemps dans une des premières maisons qu'habitèrent les Monod. Veuillez relire, à l'occasion, ce que notre oncle Gustave a dit de son père, dans le livre si riche et si intéressant qui va être résumé devant vous. Grâce aux soins de notre cousin Henri Monod et à ceux de M. le professeur Bernard Bouvier, notre neveu, les deux thèses théologiques de Jean Monod et de son père Joël, — l'une traitant le sujet des idiomes divers parlés par les apôtres le jour de la Pentecôte, l'autre celui de la monarchie religieuse des évêques de Rome, — ces deux thèses, qui existent à Genève en manuscrit seulement, ont été reproduites avec une perfection singulière, et elles resteront aux archives de la famille. Je ne peux que mentionner en passant le grand savoir, la foi vive, le zèle ardent, la belle culture littéraire de nos deux théologiens. Et je ne fais que rendre mon humble hommage au caractère de Jean Monod, à son grand travail de toute la vie, à cet ensemble de vertus douces et fortes, si admirablement combinées ; à ses épreuves aussi, moins connues mais non moins exemplaires pour nous, par la manière dont il les a supportées et surmontées jusqu'à la fin...

Mais, plutôt que de parler de lui, permettez-moi de le laisser parler lui-même, en vous citant une page d'un de ses sermons. Je suis allé la transcrire exprès dans la bibliothèque de la compagnie des pasteurs de Genève, où le professeur Auguste Bouvier a su recueillir ce qui reste de la prédication de Jean Monod. Ces pages sont vieilles, de style et de manière autant que d'apparence, mais vous entendrez, je l'espère, avec intérêt, le court extrait que j'en ai choisi.

*Extrait d'un sermon de Jean Monod, prêché à l'Oratoire le 21 juillet 1833.*

*Texte : Luc x, 38, 42. Titre : La seule chose nécessaire.*

« *La seule chose nécessaire!* Ce serait à vous à nous la faire connaître, si votre voix pouvait venir jusqu'à nous, ô vous qui, recueillis déjà dans les demeures célestes, affranchis de nos passions, désabusés de nos illusions, estimez maintenant les choses en elles-mêmes et telles qu'elles sont devant la sagesse éternelle. Ah! si nous pouvions les voir avec vos yeux, les apprécier, les sentir avec des cœurs purifiés comme les vôtres, que nos jugements, notre langage, notre conduite seraient différents!

« Mais que dis-je? Pour des chrétiens, ce vœu n'est pas une simple supposition. Eh! n'est-ce pas une voix céleste qui se fait entendre à nous aujourd'hui? N'est-ce pas le premier des habitants du ciel qui est descendu sur la terre pour y proclamer cette parole solennelle : *Une seule chose est nécessaire?* Ce n'était pas assez pour lui de le proclamer; il a été, disions-nous, pour les hommes, une religion et une morale vivantes et sa vie entière a été la continuelle et magnifique application de cette morale. Il nous a montré comment on peut vivre parmi les hommes, se mêler à leurs travaux, s'associer à leurs intérêts, à leurs affections, prendre part à leurs peines et à leurs joies, sans cesser un seul instant de soumettre les besoins du corps à ceux de l'âme, les intérêts de l'individu à ceux de l'humanité, les vues de la terre à celles du ciel. Et le tableau de cette vie admirable nous est toujours présent dans ce livre où nous devrions le contempler journellement, ce livre qui nous tiendrait lieu de tous les autres et dont on peut dire que, pour nous montrer *la seule chose nécessaire*, il est lui-même le seul nécessaire... »

---

## II

### Les deux journées de 1855

Il ne nous est pas permis de ne pas rappeler, au moins succinctement, un fait qui a tenu, dans l'histoire de la famille, une place si considérable. Ce sont des scènes solennelles, des paroles qu'il ne faut pas laisser se perdre. C'est l'image caractéristique des Monod, au cœur même de ces cent années que nous commémorons. Enfin,

dans ces réunions autour de la table du Seigneur et sur le seuil de l'éternité, si nos pères ont prié avec foi, s'ils ont parlé avec tout leur cœur, c'est, pour une grande part, en vue de leurs descendants.

Une réunion des douze frères et sœurs avait eu lieu en 1822, à l'occasion du mariage d'Adèle.

Une seconde réunion, dont Éliisa eut la première pensée, eut lieu autour du lit de douleur d'Adolphe, le samedi 6 octobre et le dimanche 7 octobre 1855. Le souvenir en a été conservé dans quelques pages des plus émouvantes, intitulées

DEUX RÉUNIONS DE FAMILLE  
*Notes imprimées comme manuscrit,  
pour les membres de la famille seulement.*

On se représente ce que furent les pensées échangées, les prières, les cantiques chantés d'une voix brisée, et notamment celui qui avait pour auteur Adolphe lui-même :

Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance,  
Remplir de ta louange et la terre et les cieux !

Il prit la parole, et la garda pendant plus d'une demi-heure. Nous n'en pouvons donner ici qu'une ou deux citations.

« Nous allons prendre part à ce pain et à ce vin dont Jésus-Christ a dit : « Ceci est mon corps rompu pour vous ; ceci est mon sang versé pour vous. Ma chair est *véritablement* une nourriture et mon sang est *véritablement* un breuvage ; » paroles qui, pour être « esprit et vie », n'en sont que plus réelles : elles renferment une image, mais ce n'est pas l'image d'une image ; c'est l'image d'une réalité intime et profonde et qu'aucun langage humain n'est capable de rendre pleinement..... Ce n'est pas le *savoir* Jésus-Christ qui sauve et qui sanctifie, mais c'est l'*avoir* Jésus-Christ..... Il faut qu'il soit en nous, pour que nous ayons la vie. »

Ensuite, il éleva son âme vers Dieu dans une prière qui semblait celle d'un patriarche, intercédant pour tous les membres de la famille, désignés par leurs noms, et souvent par quelque allusion à leurs circonstances.

La Sainte-Cène fut distribuée par les mains de Frédéric et de Guillaume.

Quelques mots de celui-ci et une prière d'actions de grâce, par Horace, terminèrent la solennelle, sainte et douce réunion du premier jour.

Celle du lendemain consista principalement dans une exhortation d'Adolphe à notre famille et au sujet de notre famille, qui, dit-il, est comme une miniature de l'Église, par le nombre de ses membres, comme par la variété des caractères et des dons... Nous devons travailler à rendre la vie de l'Église plus spirituelle et plus profonde, « par une vie personnelle crucifiée, éloignée des facilités et du bien-être, à qui les facilités et le bien-être feraient peur, par une vie crucifiée, abaissée, humiliée, conforme à l'image du Fils de Dieu ».

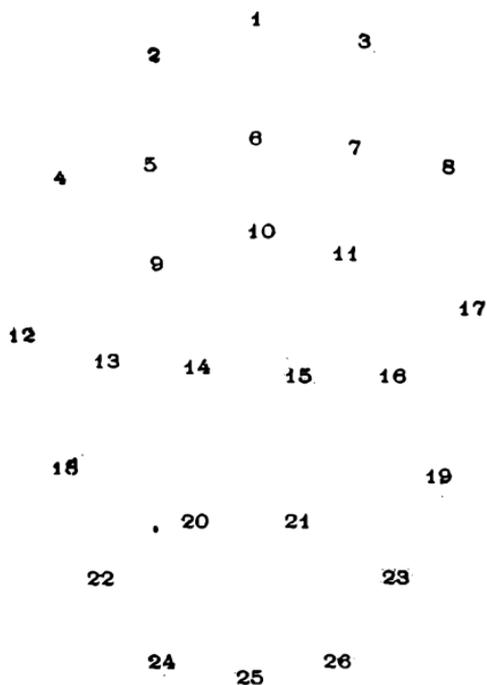
Il recommanda la prière et l'étude de la Bible. « Quant à la méthode, la plus simple est la meilleure. Je me rappelle que Billy avait toujours sa petite Bible en poche et apprenait à la connaître, en la lisant et la relisant toujours, tandis que moi je perdais mon temps à chercher le meilleur plan de lecture, et je n'avançais pas. »

« Enfin, notre famille doit être comme une pépinière de Dieu, où il puisse toujours trouver des arbres à fruit, quand il en aura besoin... Que nos femmes et nos filles unissent à leurs travaux et à leurs devoirs naturels ceux de diaconesses, le soin des pauvres, des malades, des affligés, et toutes les bonnes œuvres que Dieu pourra mettre sur leur chemin... Je ne dis pas que tous nos jeunes gens doivent embrasser la carrière du ministère ; mais je voudrais qu'elle se présentât à l'esprit de tous, comme leur carrière naturelle, et qu'ils ne se décidassent pas pour une autre avant d'avoir mûrement pesé la question, et reconnu qu'ils ne sont point appelés à celle-là. »

On trouvera un excellent résumé de la brochure « *Deux réunions de famille* » dans ADOLPHE MONOD, vol. I, pp. 420-428. Sarah fait observer que cette communion et ces allocutions furent comme une introduction aux ADIEUX. En effet, dès le dimanche suivant, 14 octobre, la Sainte-Cène était célébrée, et quelques paroles d'exhortation étaient prononcées par le malade. Il en fut ainsi, de dimanche en dimanche, jusqu'au dimanche 30 mars, où il se borna à une ardente prière, dont les dernières paroles furent celles-ci : « Que ta grâce et ta paix soient avec nous tous, dès maintenant et à jamais ! Amen. »

Le dimanche suivant, 6 avril 1856, à l'heure de la réunion hebdomadaire, il venait d'entrer dans son repos.

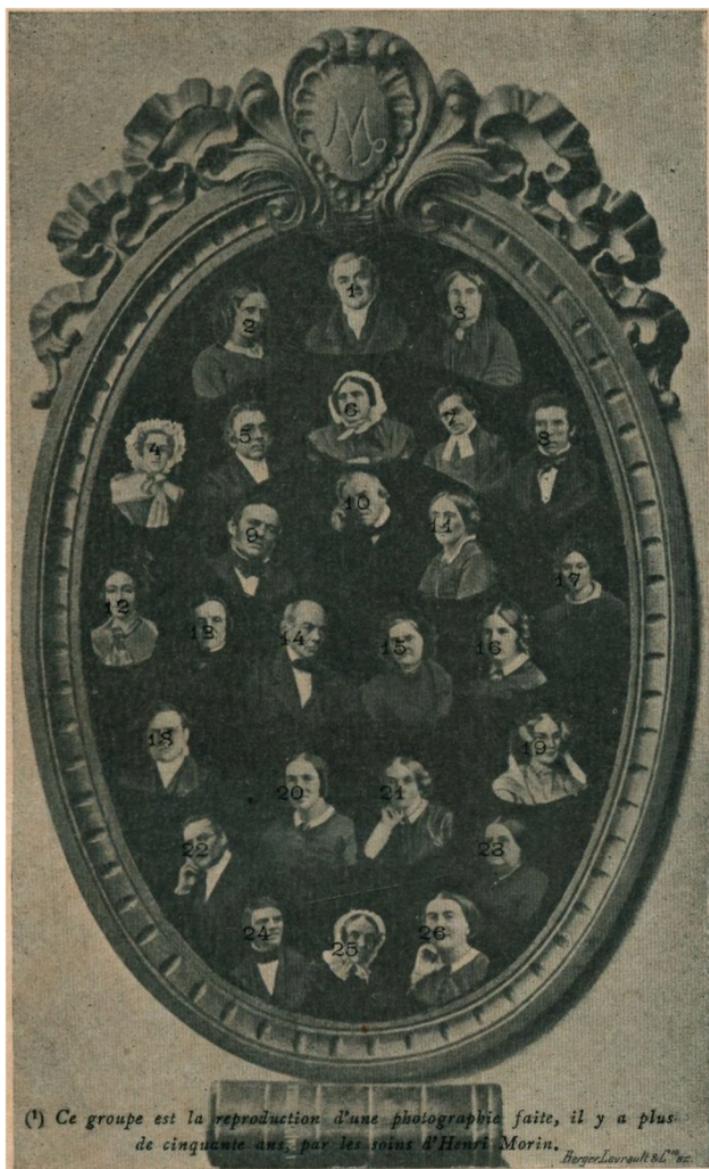
JEAN MONOD, LOUISE DE CONINCK  
LES DOUZE ET LEURS CONJOINTS. (1)



(1) Ce groupe est la reproduction d'une photographie faite, il y a plus de cinquante ans, par les soins d'Henri Morin.

# JEAN MONOD, LOUISE DE CONINCK

## LES DOUZE ET LEURS CONJOINTS (1)



(1) Ce groupe est la reproduction d'une photographie faite, il y a plus de cinquante ans, par les soins d'Henri Morin.

Berger-Lacroix & Co.

1. Jean Monod. — 2. Suzanne Smedley (Frédéric II). — 3. Hannah Honyman (Adolphe). — 4. Constance de Coninck (Frédéric I). — 5. Frédéric. — 6. Louise de Coninck. — 7. Adolphe. — 8. Édouard Habut (Adèle). — 9. Édouard. — 10. Henri. — 11. Élixa Gros (Édouard). — 12. Sophie Peschier (Guillaume I). — 13. Guillaume. — 14. Charles Stapfer (Marie). — 15. Marie. — 16. Nina Lauront (Guillaume II). — 17. Camille Gros (Henri). — 18. Gustave. — 19. Jane Good (Gustave). — 20. Betsy. — 21. Élixa. — 22. Valdemar. — 23. Adèle Le Cavalier (Valdemar). — 24. Horace. — 25. Adèle. — 26. Félicie Gardes (Horace).



1. Jean Monod. — 2. Suzanne Smedley (Frédéric II). — 3. Hannah Honyman (Adolphe). — 4. Constance de Coninck (Frédéric I). — 5. Frédéric. — 6. Louise de Coninck. — 7. Adolphe. — 8. Édouard Habut (Adèle). — 9. Édouard. — 10. Henri. — 11. Elisa Gros (Édouard). — 12. Sophie Peschier (Guillaume I). — 13. Guillaume. — 14. Charles Stapfer (Marie). — 15. Marie. — 16. Nina Lauront (Guillaume II). — 17. Camille Gros (Henri). — 18. Gustave. — 19. Jane Good (Gustave). — 20. Betsy. — 21. Elisa. — 22. Valdemar. — 23. Adèle Le Cavalier (Valdemar). — 24. Horace. — 25. Adèle. — 26. Félicie Gardes (Horace).

## III

## Souvenirs — Anecdotes

I — A PROPOS DE **Jean** ET DE **Louise Monod**

A) *L'Écho de Paris* du 26 décembre 1908, parmi les « Nouvelles d'il y a cent ans », donne celle-ci :

Au temple de la religion réformée de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, service extraordinaire pour l'installation de Monod comme pasteur, à la place de feu Mestrezat.

B) M<sup>me</sup> Monod attendait un teinturier, nommé Barth, qui, une fois de plus, n'avait pas livré, au jour fixé, l'ouvrage promis. Mécontente, impatiente, elle pressait, elle anticipait, elle se donnait à elle-même les mauvaises excuses qu'il ne manquerait pas de lui apporter. Enfin, la porte s'ouvre; le coupable se présente. Avec volubilité, elle l'accable de reproches. Et comme il allait s'expliquer : « *Pas tant de paroles, Barth* », lui dit-elle, avant qu'il eût ouvert la bouche. Le mot est resté légendaire dans la famille.

C) Elle disait de ses fils : « Je pourrais les mettre tous les huit dans un sac, et tirer au hasard : je suis sûre d'en voir sortir quelque chose de bon. »

D) Après la mort de leur mère, lorsqu'il fut question de régler ce qui concernait l'héritage, quatre des enfants abandonnèrent leur part aux huit autres.

2 — A PROPOS DE **Frédéric Monod**

A) Guillaume, aux obsèques de son frère Frédéric, s'exprima en ces termes : « Je ne crois pas que je serai démenti par les miens si je dis que c'est de lui spécialement que Dieu s'est servi pour préparer la conversion de ses frères et sœurs et pour les introduire en quelque sorte dans le royaume de Dieu. »

B) *Extrait d'une lettre adressée à Henrietta, en 1905, par le président de l'Union chrétienne des jeunes gens de New-York, le Rev. M. Schauffer :*

« The first time I heard the name of Monod was when I was a small boy, in 1855. My father had been to Paris, to a meeting of the Evangelical Alliance. On his return, he had many stories to tell. Among others the following, illustrating Yankee bumptiousness and Gallic tact. An

American delegate had begun his speech (Frederic Monod was to translate) as follows :

« America is a tremendously big country. »

*Interpreter :*

« The gentleman says that America is a large country. »

*American delegate :*

« If you could cut a piece as big as France out of America, we should not notice any loss. »

*Interpreter :*

« The gentleman repeats that America is a great country. »

« I always enjoyed that story and do so none the less now, although I first heard it fifty years ago. »

C) *Son fauteuil.* — Nous avons dit que la présidente de la réunion était assise dans un fauteuil qui avait servi pendant quarante-cinq ans, de 1818 à 1863, à Frédéric Monod. Celui-ci a parlé de ce fauteuil dans une lettre à ses enfants, datée du 23 juillet 1859 :

« .... Un des pieds de mon fauteuil de bureau s'est cassé sous moi ce matin, et je me suis trouvé, très inopinément et un peu rudement, ce qui s'appelle les quatre fers en l'air. Quant à moi, je n'ai eu aucun mal quelconque. Quant à mon fauteuil, il ne mérite aucun reproche. Lorsque je le pris à mon service, en 1819, il avait déjà servi à d'autres, je ne sais pendant combien de temps, et voilà quarante ans que, sans broncher, il m'a été fidèle et a supporté sans fléchir ma pesanteur croissante. Nous vieillissons ensemble ; en me le prouvant comme il vient de le faire, il m'a donné une utile leçon. Heureusement, il n'est pas nécessaire de le casser aux gages et je ne serai séparé de lui que pour quelques jours ; il va me revenir fortifié de manière à durer plus longtemps que son maître. C'est un vieil ami auquel je tiens beaucoup et j'aurais eu de la peine à m'accoutumer à un successeur ; pour le fond et pour la forme il me convient de tous points. »

D) Aux *Conférences pastorales générales* de 1863, où commencèrent les discussions qui devaient, l'année suivante, aboutir à une scission entre les « orthodoxes » et les « libéraux », Frédéric Monod, dès lors atteint du mal qui devait lui coûter la vie et incapable de parler autrement qu'en un murmure, se leva après une discussion orageuse. Le silence le plus sympathique, le plus respectueux, succéda au tumulte, et il prononça ces mots : « Je rends grâce à Dieu de ce qu'après plus de quarante années de ministère je puis garder le silence, sans qu'aucun de vous doute de ce que je dirais si je pouvais parler. » Cette rigidité de convictions s'alliait d'ailleurs à une large compréhension de la tolérance religieuse. Lorsque, dans un pays protestant, l'Église officielle se montra intolérante, nul ne manifesta son indignation avec plus d'énergie que Frédéric Monod ; c'est alors que, dans une réunion publique, il jeta ce cri resté célèbre : « Honte à la persécution catholique ! Triple honte à la persécution protestante ! »

E) *Sa mort.* — Nul ne se plaindra que nous tirions de l'oubli et que

nous placions sous les yeux des jeunes générations la page émouvante que publièrent, le 10 janvier 1864, les *Archives du Christianisme*, sur la mort de Frédéric Monod. Celui-ci avait été pendant plus de quarante ans le rédacteur en chef de ce journal. Du mois de juin au mois de décembre 1863, chaque numéro du journal publia un très laconique bulletin de la longue et si douloureuse maladie qui arriva à son terme le 30 décembre. Ce jour-là même paraissaient les *Archives*, et le *Bulletin* était ainsi rédigé : « Les symptômes deviennent de plus en plus graves, surtout depuis quelques heures. A vues humaines, il est probable que c'est ici le dernier bulletin de la maladie de M. Monod... » Dans le numéro suivant on lisait :

### Dernières heures de Frédéric Monod

« Le douloureux privilège de rédiger le bulletin de la maladie de M. Monod nous est pour la première fois refusé. Il n'y a plus de maladie pour lui. Nos yeux voilés de larmes le cherchent en vain sur son lit de souffrance, mais le regard de notre foi le rencontre se reposant dans le sein de Dieu. Les jours des désolantes nouvelles sont passés; désormais, quand nous nous entretiendrons de lui, nous n'aurons plus à parler de faiblesse, d'angoisse, d'accablement, de mort, mais seulement de vie, de force, de joie, de chants de triomphe.

« Nous avons pensé que les amis qui, avec nous, l'ont suivi comme d'étape en étape durant les derniers mois de son pèlerinage, jusqu'au matin du jour où il en a atteint le terme, trouveraient quelque douceur à l'accompagner encore à travers cette journée jusqu'au seuil de l'éternité.

« Les graves symptômes dont parlait notre dernier bulletin avaient commencé à se manifester dans la soirée du lundi. Quelques heures auparavant, il semblait au contraire qu'il eût assez de force pour continuer de vivre plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines encore. Mais bientôt apparut une altération notable dans les traits et dans le regard, accompagnée d'un affaiblissement général. Le mardi matin, comme un de ses fils lui demandait s'il avait l'impression que la délivrance fût proche, il répondit d'une voix douce et profondément attristée : « Hélas ! non. » Mais l'heure qu'il appelait de tant de soupirs était plus près de lui qu'il ne le pensait. Le mardi soir, les indications d'une fin prochaine devenaient plus nombreuses et plus manifestes. La nuit fut assez tranquille, mais il continuait à ne vouloir accepter aucun aliment. D'autres symptômes nous donnaient lieu de craindre une suffocation graduelle et une agonie des plus pénibles.

« Pendant la matinée, il avait encore sa connaissance, reçut des soins multipliés, adressa à un membre de sa famille quelques paroles très affectueuses et écouta, avec un intérêt visible, la lecture d'une lettre. Dans l'après-midi, il parut plus épuisé et plus étranger à ce qui se passait autour de lui. Néanmoins, vers 6<sup>h</sup> 30, à la question : « Comment te trouves-tu ? » il répondit avec effort et d'une voix éteinte : « Faible. » Quelqu'un lui dit : « Le Seigneur Jésus va venir bientôt. » Il fit une

réponse trop peu distincte pour être comprise. Nous pensions tous qu'il n'avait plus que huit ou dix heures à vivre. Mais à 7<sup>h</sup> 30 environ, il ne fut que trop facile d'apercevoir que la fin serait beaucoup plus prochaine. Il ne voyait plus, n'entendait plus rien. Nous lui disions quelques-unes de ces promesses de l'Écriture qu'il avait si souvent lui-même répétées au chevet des mourants ; mais le nom de Jésus, si cher à son cœur, si familier à son oreille, ne le réveillait pas. Qu'avait-il affaire de promesses ? Il entra en possession. — Le moment suprême, moment d'une délivrance tant désirée, d'une séparation tant redoutée, approchait à grands pas. Ce n'était plus par heures qu'il fallait compter, c'était par minutes. La respiration, qui depuis longtemps déjà n'avait rien de pénible, allait s'affaiblissant. Soudain les lèvres entr'ouvertes demeurèrent immobiles. — Dieu avait fait un grand vide sur la terre, avait comblé un vide dans le ciel.

« Nous avons demandé au Seigneur d'adoucir et d'abrégier la dernière lutte. Nous avons été pleinement exaucés. M. »

F) *Extrait du discours prononcé par Edmond de Pressensé aux obsèques de Frédéric Monod.* — « Je n'hésite pas à dire que dans notre vie amollie et facile, Frédéric Monod a accompli l'un des actes les plus beaux et les plus saints d'attachement à un principe, en renonçant à l'une des plus grandes positions dans la première Église réformée de notre pays. Cet acte, que je ne juge ici qu'au point de vue le plus élevé, au point de vue chrétien, le peint tout entier avec son désintéressement absolu, sa droiture inflexible, sa foi ferme en son Dieu. Ce que ce sacrifice lui a coûté de larmes et de luttés, ceux-là seuls qui en ont été les témoins intimes pourraient le dire.

« Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai la première fois que je l'entendis, non dans cette chapelle, monument de sa foi persévérante, mais dans un misérable local, au fond d'un passage écarté, entouré de quelques auditeurs, tandis qu'il occupait quelques jours auparavant la chaire de nos premiers temples. Voilà le sacrifice dans son amertume, mais aussi dans sa sainteté. Voilà ce que c'est que croire et que se donner sans réserve à ce guide parfois bien incommode qui s'appelle la vérité, et dont le chemin est un chemin de croix ! C'est ce qui me faisait dire, le jour de l'inauguration de cette chapelle, que dans les fondations de l'édifice il y avait un grand acte de dévouement et d'abnégation ; rien ne ressemble plus à la pierre angulaire sur laquelle repose l'Église entière.

« Que Dieu nous donne beaucoup d'hommes de principes comme lui ; toute l'Église en a besoin dans ces temps difficiles. Son exemple nous a été, nous sera encore en bénédiction. Pour ma part, je sens qu'entre moi et une lâcheté, il y aura toujours le souvenir de Frédéric Monod. »

G) *Frédéric Monod journaliste.* — « Le *Lien* nous reproche d'être excentriques. — Le tout est de savoir où l'on place le centre. »

« Nous lisons dans un journal politique : « *Fermez les yeux et vous verrez*, comme dit l'Écriture sainte. » — Pour découvrir ce texte dans l'Écriture sainte, il a suffi de le mettre en pratique. » (Extrait des *Archives du Christianisme.*)

3 — A PROPOS D'**Henri Monod**

A) Nous n'avons recueilli, au sujet d'Henri Monod, aucune anecdote. Mais son fils Louis nous permettra de reproduire un passage de la lettre par laquelle il s'excuse de ne nous rien communiquer :

« Mon père était bon tout naturellement, comme il respirait. Sa bonté se cachait, ou plutôt se mêlait absolument à toute sa vie. Quant à son action charitable, philanthropique, hospitalière, elle faisait peu de bruit dans la continuité de son cours. Et je suis sûr que j'ai toujours ignoré une grande partie du bien qu'il a fait. »

B) Henri se laissait volontiers glisser aux calembours, et il en faisait d'excellents, dont plusieurs sont restés légendaires. Nous n'en citerons qu'un. Un soir, s'abritant contre le vent pour allumer son cigare, il avait, après quelques essais infructueux, réussi à faire flamber une allumette. Son fils, Julien, survenant à pas de loup, lui glisse dans l'oreille : « Si j'étais toi?... — Mais tu l'es ! » répond le père sans se retourner.

4 — A PROPOS DE **Guillaume Monod**

A) Pendant sa dernière maladie, il disait à demi-voix : « J'entends le cri de Gustave... de mon frère Gustave... à Copenhague... en 1806. Un homme fendait du bois dans le jardin, et un éclat de bois entra dans l'œil de l'enfant. Il poussa un grand cri que j'entends encore. »

Son frère Gustave avait alors trois ans ; il avait lui-même six ans, et c'est après un intervalle de quatre-vingt-dix ans que cette scène lui était encore si présente.

B) C'est aussi pendant sa dernière maladie que quelqu'un lui proposa de faire « une petite prière ». — « Pourquoi *petite* ? » répondit-il.

La veille de sa mort, quelqu'un lui disait : « Le Dieu de nos pères est auprès de vous. » Il rassembla les forces qui lui restaient, et parvint à articuler : « *Le Dieu de nos pères...* » Ce fut sa dernière parole.

C) Edmond Stapfer a dit de lui : « Guillaume Monod a été, aux jours de la santé physique et morale, un grand chrétien, un pasteur fidèle dans son ministère, parce qu'il était un humble et ferme croyant, inébranlable dans la foi qui était la force de sa vie. S'approcher de lui, c'était vraiment s'approcher de la sainteté. Il vivait avec Dieu. »

5 — A PROPOS D'**Adolphe Monod**

A) Dans le beau livre de Sarah, *Adolphe Monod*, nous relevons, dès les premières pages, des paroles bien caractéristiques :

« Parmi des notes de prédication écrites quelques années avant sa mort et jetées au courant de la plume, on lit ces mots : « On me dit « que je parle bien : que m'importe ? Demain je serai couché dans le « tombeau. Quel avantage aurai-je alors d'avoir bien parlé ? Heureux si « l'on peut dire de moi . Il a servi son Maître ; il est mort à la peine, « s'effaçant et glorifiant Dieu. De l'éloge ? Ne m'en parlez plus. N'en

« parlez pas seulement entre vous : songez seulement à ce que je vous  
 « dis, et sauvez-vous ! Déjà, touchant à mon demi-siècle, je sens ma voix  
 « s'éteindre et mon imagination se refroidir ; mais, plus que jamais, j'ai  
 « à cœur de faire l'œuvre de Dieu, durant le peu de temps et avec le  
 « peu de forces qui me demeurent. »

« Quelques jours avant de quitter les siens, il leur disait : « Je recom-  
 « mande qu'on n'ait pas d'idolâtrie pour ma mémoire ; je veux qu'on  
 « fasse ces choses non parce que je les aurais faites, mais parce qu'elles  
 « sont bonnes devant Dieu. Ne pensez jamais à moi sans que ma pensée  
 « éveille en vous celle de Dieu. »

B) « Un jour, en 185... , sur le rivage d'Évian, je m'entretenais avec un  
 homme dont la mémoire ne périra pas, Adolphe Monod, et je lui proposai  
 le problème moral, sorte de lieu commun qui, dans cette grave question  
 du mensonge, sert ordinairement de pierre de touche : « — Supposons,  
 lui dis-je, que vous avez le devoir d'annoncer à une mère la mort de son  
 fils. Le médecin vous arrête sur le seuil et vous affirme que cette nouvelle  
 peut la tuer. Cependant la mère est informée de votre présence ; elle vous  
 attend, elle vous appelle, elle vous interroge, elle vous presse de répondre ;  
 que ferez-vous ? » — Adolphe Monod me répondit avec un regard et un  
 accent que je n'oublierai jamais : « Je me jetterais à genoux devant elle  
 et je prierais. »

(Édouard Charton, *Magasin pittoresque*, 1877, p. 147.  
 — Cité dans *Adolphe Monod*, I, 380.)

C) « Étant professeur à Montauban, Adolphe Monod faisait de temps en  
 temps des tournées de prédication. Un soir, il arrive entre 8 et 9 heures  
 chez un pasteur de campagne qui lui avait offert l'hospitalité au passage :  
 « A quelle heure désirez-vous prêcher demain ? — Impossible de prêcher  
 « ici ; je suis attendu ailleurs dans la journée. — Eh bien ! nous tiendrons  
 « une réunion ce soir. — Mais tous vos gens sont couchés ! — Ça ne fait  
 « rien : ils se relèveront. Nous allons sonner la cloche, vous les aurez tous. »  
 Et le pasteur fit sonner la cloche ; et Adolphe Monod les eut tous... »

(*Ibid.*, p. 289.)

D) Pourquoi ne ferions-nous pas succéder le plaisant au sévère et ne  
 fixerions-nous pas ici le souvenir du concierge d'Adolphe Monod ? Ce  
 concierge était un personnage extraordinaire. Il s'appelait Sibert. C'était  
 un homme souriant, obligeant, fidèle à sa tâche quotidienne, prodigieusement  
 stupide. Un conflit s'était élevé entre Adolphe Monod et son propriétaire :  
 le débat se prolongeait entre adversaires également corrects dans les formes,  
 également intransigeants sur le fond. Le concierge, ami de l'un comme de  
 l'autre, suivait de loin les péripéties de la lutte. Un beau matin, une  
 transaction intervint. Comme Adolphe Monod passait ce jour-là devant la  
 loge, Sibert lui exprima sa satisfaction et ajouta avec un bon sourire :  
 « J'ai toujours dit qu'il y avait de la bêtise des deux côtés. » Son  
 interlocuteur, en rapportant ce mot, ajouta doucement : « Il n'oubliait  
 que le milieu. »

Le bon Sibert figura dans un poème familial adressé par Théodore, en 1854, à sa cousine Émilie. Il nous le rappelle pour avoir l'occasion d'ajouter : « J'eus l'honneur de réciter ces versiculets à oncle Adolphe. Il ne leur refusa pas un sourire et me fit cette observation dont je fus frappé : « Ces sortes de bluettes veulent être traitées dans la perfection. »

E) C'était peu de jours avant sa mort. Il était extrêmement faible et la transpiration mouillait son visage. Le Dr Ball prit un grand éventail d'Orient et se mit à l'éventer doucement. Le malade le regardait faire et observa que sur un des côtés de l'éventail une toute petite lame de bois s'était détachée. Il la désigna du doigt : « Benjamin, murmura-t-il, il y a sur la table une paire de ciseaux. Enlevez, s'il vous plaît, cet éclat de bois. — Mais il ne m'empêche pas du tout de vous éventer ! — Cela ne fait rien. Je vous en prie, Benjamin. Pour la bonne façon. »

#### 6 — UN TÉMOIGNAGE RELATIF AU DOCTEUR **Gustave Monod**

« Sa piété devenait plus mûre et plus douce avec les années. Je me rappellerai toujours une scène à laquelle j'eus le privilège d'assister. Quelqu'un lui avait manqué de respect, et il s'agissait de savoir ce qu'il convenait de faire. La tentation était forte d'écrire, comme on dit, « de la bonne encre » — qui est la mauvaise. Il réunit sa famille dans son cabinet, et je le vois encore, pendant notre conversation fort animée, ses coudes sur ses genoux, sa tête dans ses mains, disant tout bas, comme se parlant à lui-même : « Qu'est-ce que Jésus-Christ aurait fait ? » parole aussi frappante que touchante, sur les lèvres du moins mystique des hommes... » (*Théodore, aux obsèques de son beau-père.*)

#### 7 — A PROPOS DE **Valdemar Monod**

« Quand je pense à oncle Valdemar, je revois d'abord les visites que nous lui faisons au jour de l'an et la distribution de ses « papillotes ». Nous arrivions, bande turbulente de gamins, et, dès l'escalier, nous étions pris d'une sorte de terreur respectueuse. C'était tellement plus chic que chez nous, rue du Conservatoire ! Nous frottions nos souliers sur le paillason ; nous assourdissions nos pas ; nous assourdissions nos voix. Nous entrions au grand salon ; tout y était magnifique et ordonné avec noblesse. Combien l'oncle Valdemar me semblait beau ! Combien tante Adèle me semblait imposante ! Nous défilions devant eux. Ils nous embrassaient, nous donnaient des pastilles de chocolat de chez Marquis et nous remettaient à chacun une « papillote ». La papillote était une pièce d'or très proprement enveloppée d'un papier blanc sur lequel était écrit le nom du destinataire. La pièce était de 5 francs pour les plus petits, de 10 francs pour les plus grands. Mais, pas de visite, pas de papillote. Aussi les neveux et nièces ne manquaient-ils guère à l'appel et ils n'étaient pas peu, les neveux et nièces ! Nous causions quelques instants avec notre bonne tante et notre bon oncle. Nous sortions enfin. Dans l'antichambre, nous nous tenions encore, intimidés. Mais, sitôt la

porte de l'appartement franchie, quel débordement ! Nous roulions par l'escalier ; nous débouchions, avec des fusées de cris et de rires, sur la courte rue solennelle, et la marmaille s'envolait de tous côtés, chantant, dansant, « voletans, se culebutans », tandis qu'en haut l'on se félicitait peut-être de n'avoir à constater aucun dégât... » (Un neveu.)

### 8 — A PROPOS DE **Marie Stapfer**

A) « Elle était la bonté et elle était la sagesse. Il y a quarante ans, j'avais été désigné comme avocat d'office, devant la cour d'assises de la Seine, d'une très belle fille rousse, Delphine P..., poursuivie comme auteur principal, après la mort de son amant, pour fabrication de fausse monnaie. Je ne puis entrer dans les détails de cette affaire, qui était curieuse.

« Je fus convaincu que le fond de cette accusée était excellent, qu'elle avait été entraînée par son amour passionné pour celui qui était mort, qu'elle serait irrévocablement perdue si elle était condamnée. J'arrachai au jury (six voix contre six) un verdict d'acquiescement. Mais quelle ressource à Paris, sinon le vice, pour une belle fille qui sort de la Conciergerie ? J'obtins d'elle qu'elle entrât pour quelques jours dans un refuge protestant et j'appelai à l'aide tante Marie. Celle-ci fut admirable. Elle eut de Delphine la même impression que moi ; elle la recueillit ; elle lui donna de l'ouvrage ; elle lui en trouva ; elle la reclassa. J'ai revu sa protégée (qu'on n'appelait plus la belle Delphine) il y a une quinzaine d'années, établie, mariée, mère de famille. Ai-je besoin de dire avec quelle vénération, quelle reconnaissance, quelle tendresse, elle parlait de Madame Stapfer ?... » (Extrait d'une lettre d'HENRI.)

B) « *Trait de caractère de ma mère.* — A l'époque où parut le premier volume des *Misérables*, la discussion s'engagea un jour, entre mes frères, notre mère et moi, sur la difficulté ou même l'impossibilité de ne pas mentir en d'exceptionnelles occasions :

« Si, lui disions-nous, la vie de notre père ou celle de tes enfants dépendait d'un mensonge, ferais-tu ce mensonge ? »

« Ma mère hésita un instant, puis répondit : « J'espère que Dieu me donnerait la force de ne pas mentir. » HORACE STAFFER.

### 9 — A PROPOS D'**Horace Monod**

Horace s'adonnait volontiers, et non sans succès, à la poésie. Le récit intitulé *Deux réunions de famille*, mentionné plus haut, se termine par une pièce de vers : *L'Espérance du chrétien à son départ*, qui a été souvent attribuée à Adolphe et qui est d'Horace. En voici la dernière strophe :

Je te suivrai sans crainte en cet obscur passage  
Où tu guides mes pas, où j'entendrai ta voix ;  
Mon cœur de ton amour a compris le message,  
Et mon dernier regard s'éteindra sur ta croix.

10 — A PROPOS DE TANTE **Betsy**

« Tante Betsy n'avait guère plus de casuistique que sa sœur Marie. Elle en avait cependant et nous a donné un jour le plus amusant et touchant exemple de restriction mentale.

« Invariablement, lorsqu'on mangeait du gigot, tante Betsy s'adjugeait un morceau dédaigné d'ordinaire et qu'on nomme la *souris*, en affirmant qu'elle « le préférait ».

« Tante Betsy, lui dit un jour un malin neveu Stapfer, comment « peux-tu prétendre aimer mieux un morceau rempli de nerfs ? Si tu le prends, ce n'est pas parce que tu le préfères, c'est pour laisser aux autres « la noix, c'est-à-dire le meilleur ! »

« Tante Betsy, d'un ton légèrement vexé que j'entends encore, répondit :

« C'est vrai ; mais enfin... je désire le préférer. »

« Sur quoi ma mère, qui avait son franc-parler avec tout le monde et saboulaït volontiers sa cadette qu'elle chérissait, partit d'un éclat de rire et s'écria :

« En vérité, Betsy, tu n'as pas le sens commun ! »

« Tante Betsy rit à son tour. Sa réponse la peint au vif. Préoccupée de toujours s'effacer, scrupuleuse à l'excès, ne préférant pas le second choix, mais « désireuse de le préférer », la pauvre boîteuse, à côté des brillants portraits de quelques aînés, apparaît comme une grisaille ; mais de quelle délicate nuance ! Elle personnifiait l'esprit de dévouement et de sacrifice, legs précieux de la première génération. »

Horacé STAPPER.

## TANTE BETSY

On l'appelait « tante Betsy »,  
Tante de tous, la tante bonne,  
La Providence qui se donne,  
Et d'autrui fait son cher souci.

Enfant du Père qui pardonne,  
Mais timorée, et cœur transi,  
C'était le scrupule en personne,  
Pour elle-même sans merci.

Longtemps le deuil couvrit son âme,  
Sous la cendre couva sa flamme,  
Mais un jour, — ô cieux agrandis ! —

Jésus, à cette enfant qu'il aime,  
Dit : « Tu seras aujourd'hui même  
Avec moi dans le Paradis. »

Julien MONOD.

2 juin 1894 (date de la mort de tante Betsy).  
Julien mourut le 22 septembre 1896.

II — A PROPOS DE **Julien Monod**  
UNE VIE HEUREUSE

A la mémoire de Julien Monod.

Souriante au départ enchanté, son enfance  
Rencontra la douleur et côtoya la mort.  
Il devint homme, aima, pensa, connut le sort  
D'une âme de beauté dans un corps sans défense.

Mais il plia cette âme à l'héroïque effort  
D'incliner vers celui qui souffre, sa souffrance ;  
Il fut, dans les hasards où sombre l'espérance,  
L'épave ramenant les naufragés au port.

Et ceux dont les plaisirs orientent la voile,  
Ceux dont l'aube rayonne et dont le soir s'étoile,  
Le regardaient, si frère, et se disaient entre eux :

« Quel Pilote a rendu, sur ce flot qui la broie,  
« Cette barque en détresse aux brises de la joie ? »  
Et sa vie a passé comme un voyage heureux.

Souvenir du 22 septembre 1896.

Louis MONOD.

12 — DEUX LISTES DES DOUZE

LEUR NAISSANCE		LEUR MORT
<b>Frédéric</b> . . . . .	1794	<b>Adolphe</b> . . . . . en 1856, à 54 ans
<b>Henri</b> . . . . .	1795	<b>Frédéric</b> . . . . . en 1863, à 69 ans
<b>Adèle</b> . . . . .	1796	<b>Élisa</b> . . . . . en 1867, à 52 ans
<b>Edouard</b> . . . . .	1798	<b>Henri</b> . . . . . en 1869, à 74 ans
<b>Guillaume</b> . . . . .	1800	<b>Valdemar</b> . . . . . en 1870, à 63 ans
<b>Adolphe</b> . . . . .	1802	<b>Adèle</b> . . . . . en 1876, à 80 ans
<b>Gustave</b> . . . . .	1803	<b>Horace</b> . . . . . en 1881, à 67 ans
<b>Valdemar</b> . . . . .	1807	<b>Marie</b> . . . . . en 1886, à 77 ans
<b>Marie</b> . . . . .	1809	<b>Edouard</b> . . . . . en 1887, à 89 ans
<b>Horace</b> . . . . .	1814	<b>Gustave</b> . . . . . en 1890, à 87 ans
<b>Élisa</b> . . . . .	1815	<b>Betsy</b> . . . . . en 1894, à 76 ans
<b>Betsy</b> . . . . .	1818	<b>Guillaume</b> . . . . . en 1896, à 96 ans

La durée moyenne de leur vie a été d'un peu plus de soixante-treize ans et demi. Cette moyenne reste la même si l'on fait entrer en compte leur père et leur mère, qui vécurent, l'un soixante et onze, l'autre soixante-seize ans.

IV

L'Exposition

Dans l'appartement se trouvaient exposés un certain nombre d'objets se rapportant à l'histoire de la famille. Le public n'était nullement invité à n'y pas toucher : au contraire.

Mentionnons :

L'original des portraits de Jean Monod et de Louise de Coninck par **Julg**, si admirablement gravés en tête de *Cent Ans*.

L'Album de Louise de Coninck (dont il est donné des extraits dans le récit de Charles).

Le journal de sa mère, Marie de Joncourt (1747-1821), présenté par Alfred Good, de Copenhague.

Groupe de *Billy* et *Adolphe* (admirable dessin par M<sup>me</sup> Munier, de Genève).

Groupe d'*Élisa* et *Betsy*, par la même, dont une reproduction photographique a été distribuée aux assistants par la présidente.

Portraits de *Frédéric*, de *Guillaume*, d'*Adolphe*, de *Gustave*, de *Marie*, de *Valdemar*, d'*Horace*.

Portrait de *Gustave Monod (junior)*, et, devant ce portrait, deux exemplaires de choix de CENT ANS et de DIX ANS, publiés (avec quel travail et quel succès) par ses soins, et sans lesquels on ne voit pas comment on s'y serait pris pour convoquer la réunion actuelle, en supposant qu'on y eût songé. — (On avait mis en évidence la dernière page du beau volume de 1893. Non seulement nous la conservons, mais nous l'adoptons, en la reproduisant à la fin de notre récit.)

Notes manuscrites, reliées en un gros cahier in-4, de différents cours suivis à l'Université de Genève, par « Frédéric Monod, étudiant », de 1812 à 1814.

Quelques-uns de ses sermons, notamment celui qu'il prononça pour la consécration de son fils Jean.

Un cachet de cire rouge, au revers d'une carte de visite de MONOD fils, pasteur. (Il s'agissait encore de Frédéric.) Ce cachet (dont nous n'avons retrouvé que l'empreinte) représente les armoiries de la famille, autour desquelles on a fait graver : UBI TUA SEPULCRUM VICTORIA ? I COR. xv, 55. Nos armoiries authentiques sont représentées dans le savant ouvrage de M. Raoul de Cazenove, intitulé : *RAPIN THOYRAS, sa famille, sa vie et ses œuvres* (Paris, Aubry, 1866), et s'y trouvent décrites en ces termes : « MONOD. — Suisse (Vaud), Paris, Le Havre. De gueules à cinq fusées accolées d'argent touchant les flancs de l'écu. Cimier : Un lion issant. »

*Hors cadre.* — Un curieux s'étant permis de faire fonctionner un petit phonographe, déniché dans un coin du salon, a eu la surprise d'en entendre sortir des rimes qui s'adaptaient assez heureusement aux circonstances. On regrette que leur auteur n'ait pas enregistré son nom :

#### MONOLOGUE

Un grand-père est un « ascendant » ;  
 Un petit-fils un « descendant » ;  
 Nul ne l'ignore... Cependant,  
 Je trouve étrange, en fin de compte,  
 Et même assez divertissant,  
 Qu'on appelle (c'est renversant)  
 « Descendant » le jeune, qui monte,  
 « Ascendant » le vieux, qui descend.

## V

## Le Bon Père

(Comédie en un acte, par Florian. 1783.)

## SCÈNE IV

ARLEQUIN, CLÉANTE

ARLEQUIN

Arrive donc, mon ami; j'ai tout plein de choses à te dicter : mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE, s'assied

Quand vous voudrez, monsieur !

ARLEQUIN

Mon ami ! ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir ; ils ne sont pas encore finis, mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier — le plus grand — et écris : *Couplets à ma fille, le jour de sa fête.*

CLÉANTE, écrivant

*Le jour de sa fête.*

ARLEQUIN

*Ma fille !...*

CLÉANTE

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits ?

ARLEQUIN

Sur quel air ?

CLÉANTE

Oui, monsieur.

ARLEQUIN

L'air ne me regarde pas ; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air ?

ARLEQUIN

Non, en vérité : je n'y ai pas songé.

CLÉANTE

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN

Oh bien ! tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE

*Couplets à ma fille, le jour de sa fête.*

ARLEQUIN

Fort bien ; écris à présent : *Ma fille !...*

CLÉANTE

*Ma fille !...*

ARLEQUIN

As-tu mis ?

CLÉANTE

Oui, monsieur.

ARLEQUIN

Un moment... Tu as mis : *Ma fille ?*

CLÉANTE

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, rêvant

C'est très bien... Mets une virgule.

CLÉANTE

J'attends, monsieur.

ARLEQUIN

Moi aussi.

CLÉANTE

Comment ?

ARLEQUIN

Sans doute ; je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE

Vous n'êtes pas très avancé.

ARLEQUIN

J'ai toujours mon commencement... Tu devrais bien m'aider un peu.

CLÉANTE

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop M<sup>lle</sup> Nisida, pour avoir besoin d'un aide ; il est si facile de la louer ! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai ; les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN

Je crois que tu dis vrai : voyons, je voudrais lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné.... d'une manière gentille, avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE (rêvant)

Je vous entends bien.

ARLEQUIN

Tu entends bien ! voilà mon premier couplet.

CLÉANTE

Il est écrit.

ARLEQUIN

Fort bien ; à présent je m'en vais faire le second. Écris ces vers-ci : que ce n'est pas à son père à la louer ; mais que tout le monde parlerait comme son père... Et rime toujours, au moins !

CLÉANTE

Il le faut bien. (Il rêve et écrit) C'est écrit, monsieur !

ARLEQUIN

Me conseilles-tu d'en faire encore un ?

CLÉANTE

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN

Tu n'as qu'à dire, je suis en train ; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline, et chante-moi les couplets que je viens de faire... pour que je corrige.

CLÉANTE

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline)

Ma fille unit aux grâces de son âge  
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur ;  
Et l'on ne sait que chérir davantage,  
De sa beauté, son esprit ou son cœur.

ARLEQUIN

C'est mot à mot ce que j'ai dit ; je croyais cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE chante

Je peux flatter une fille si chère,  
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment :  
Si je la vois avec les yeux d'un père,  
Tel autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, surpris

C'est moi qui ai fait celui-là ?

CLÉANTE

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN

Cela est vrai ; mais il n'avait pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, con viens qu'ils ne sont pas mal.

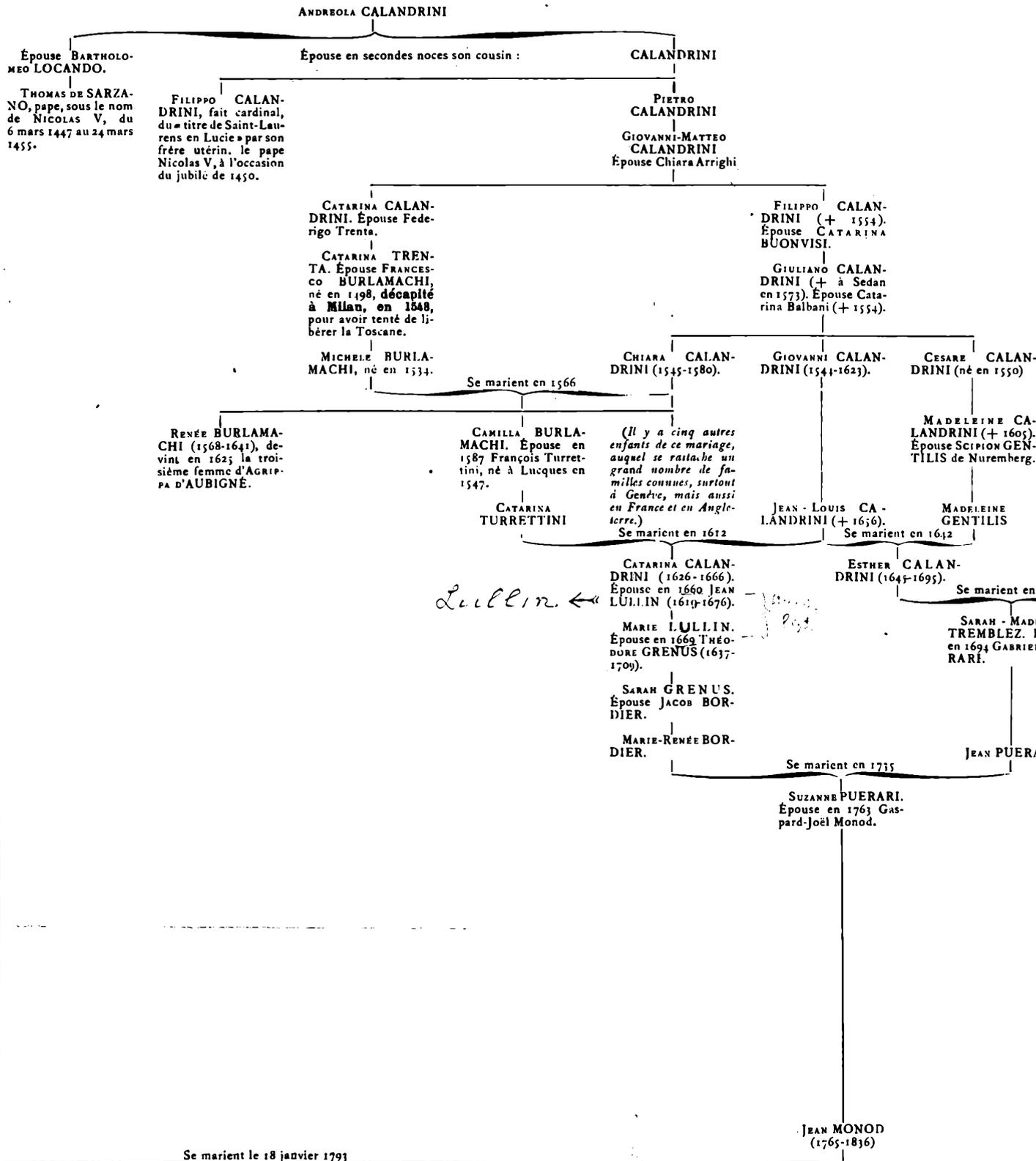
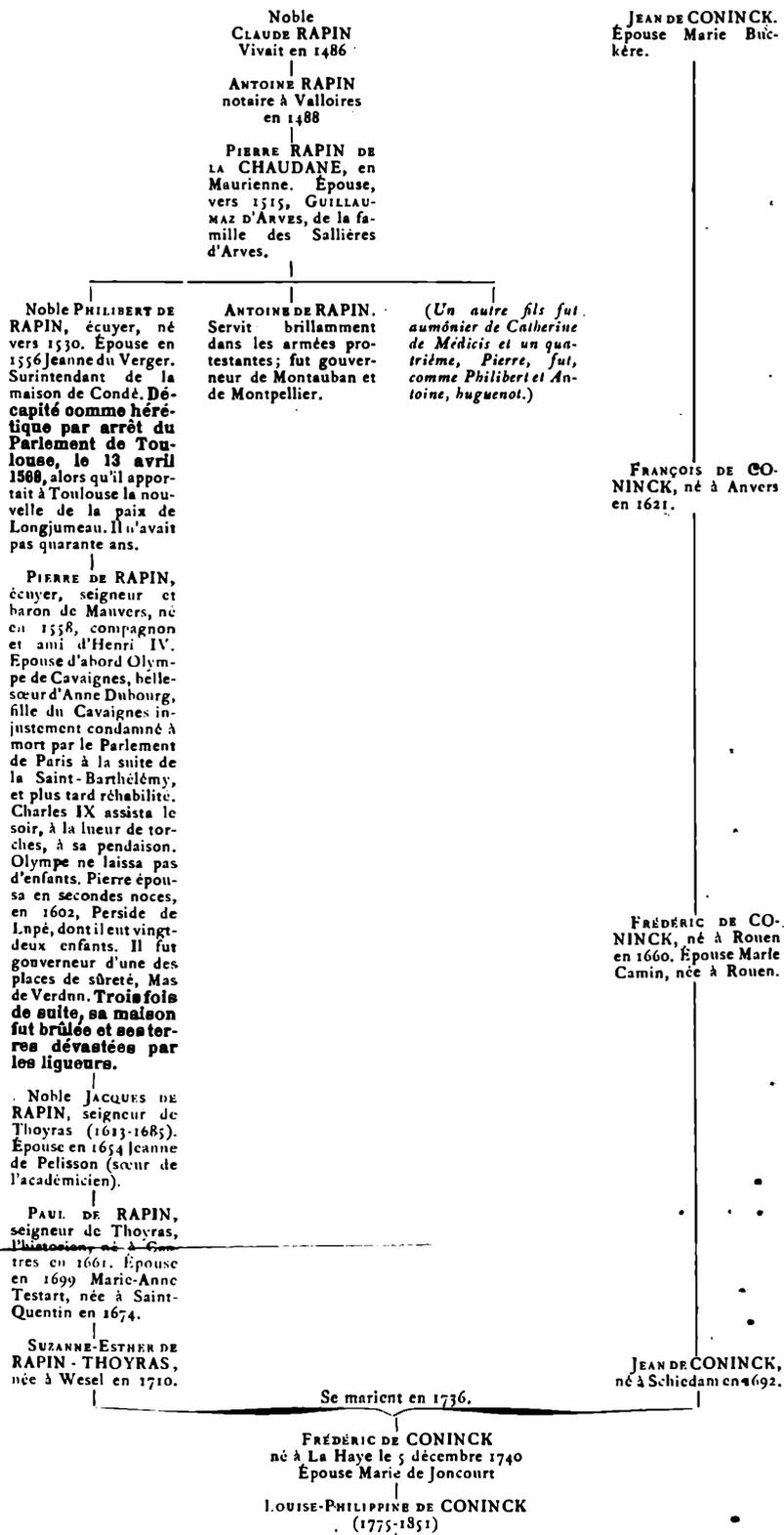
VI — Quelques-unes des origines de notre famille(1)

RAPIN DE THOYRAS

DE CONINCK

CALANDRINI

BUDÉ



GUILLAUME BUDE (1467-1540), né à Paris, savant helléniste, passe pour le fondateur du collège de France. Sa veuve se retira en 1549 à Genève avec ses enfants pour cause de religion.

MARGUERITE BUDÉ. Épouse Guillaume de Trie (+ 1568), sieur de Varennes. Fugitif de Lyon pour cause de religion.

MARIE DE TRIE. Épouse Jean de Normandie (1544-1616), fils de Laurent de Normandie, maire de Noyon, fugitif à Genève pour cause de religion. Condamné par le Parlement de Paris à être brûlé vif.

JUDITH de NORMANDIE. Épouse MICHEL ROSET, procureur général.

CATHERINE ROSET. Épouse en 1630 JACQUES TREMBLEZ (1615-1659).

JACQUES TREMBLEZ (+ 1678).

(1) Voir ci-dessus, pp. 34 et 35.

VII<sup>(1)</sup>

## Extension de la famille de 1893 à 1908

ANNÉES	TAUX ANNUEL pour 1000 habitants				EXCÉDENT			
	de la natalité		de la mortalité		des naissances sur les décès		des décès sur les naissances	
	en France	Famille Monod	en France	Famille Monod	en France	Famille Monod	en France	Famille Monod
	1893	22,7	34,5	22,5	20,7	0,2	13,8	»
1894	22,5	60,6	21,6	11,4	0,9	49,2	»	»
1895	21,6	10,8	22,1	»	»	18,8	0,5	»
1896	22,6	39,3	20,1	21,4	2,5	17,9	»	»
1897	22,4	31,6	19,6	10,5	2,8	21,1	»	»
1898	22,1	41,2	21,2	13,7	0,9	27,5	»	»
1899	22,3	40,1	21,2	3,3	1,1	36,8	»	»
1900	21,4	42	22	3,2	»	38,8	0,6	»
1901	22	37,3	20,1	12,4	1,9	24,9	»	»
1902	21,7	39,7	19,5	12,1	2,2	27,6	»	»
1903	21,2	32,4	19,3	9,1	1,9	23,3	»	»
1904	21	43,2	19,5	8,6	1,5	34,6	»	»
1905	20,7	50,1	19,7	11,1	1	39	»	»
1906	20,6	26,7	19,9	8	0,7	18,7	»	»
1907	19,7	39,3	20,2	10,5	»	28,8	0,5	»

De 1893 à 1907, dans une période de quinze années, la population totale de la France ayant augmenté de 1,60 ‰, celle de la famille Monod a augmenté de 34,08 ‰.

Survivants des descendants directs de Jean Monod et Louise de Coninck :

1<sup>er</sup> janvier 1893 : 261.

1<sup>er</sup> janvier 1903 : 339.

2 novembre 1908 : 401.

(1) Voir ci-dessus, page 34.

## VIII

**Liste des présents à la réunion du 2 novembre**

(Chaque génération forme un alinéa. Les noms des alliés sont en lettres italiques)

## LIGNE I. — FRÉDÉRIC.

*Charlotte*. — Théodore. — *Lydie*. — Henri. — *Henrietta*.

Eugène. — Frédéric. — *Marie* (Frédéric). — Edgar. — Arthur Good. — *Jeanne* (Arthur Good). — Paul. — Hélène (Paul). — Estelle. — Marguerite. — Édouard. — *Gabrielle* (Édouard). — Gabrielle. — Rachel. — Wilfred. — Dorina. — Constance. — Gustave. — *Lydie* (Gustave). — Bernard. — Raymond. — *Élise* (Raymond).

André (d'Eugène). — Renée (id.). — Roger (de Frédéric). — Yvonne (id.). — Robert (id.). — Lorenz (id.). — Jean (d'Edgar). — Magdeleine (id.). — Marguerite Kuntz. — *Albert Kuntz*. — Suzanne Good. — Jenny Good. — Gérard (de Paul). — Francis (id.). — Marcelle (id.). — Adolphe (id.). — Gilbert (d'Édouard). — Christiane (id.). — Samuel (de Wilfred). — Silvain (id.). — Ginette (de Raymond).

## LIGNE II. — HENRI.

Louis. — *Louise*.

Pauline Amphoux. — *Ernest Amphoux*. — Georges. — Lucien. — *Charlotte* (Lucien). — Blanche Marie. — *Auguste Marie*. — Thérèse Delacroix. — *Henri Delacroix*.

Juliette (de Lucien). — Robert (id.) — Philippe (id.). — Suzanne Marie. — Julien Marie. — Olivier Amphoux. — Maxime Amphoux. — Denise Amphoux. — Yves Engelbach (d'Élisa Amphoux-Engelbach).

## LIGNE III. — ADÈLE.

Marie Babut.

## LIGNE IV. — ÉDOUARD.

Gabriel. — *Olga*. — Isabelle. — Auguste.  
Lilian Rist. — *Édouard Rist*.

## LIGNE VI. — ADOLPHE.

William. — *Marie* (William). — Sarah. — *Charles Vernes*.

Joseph Morin. — *Rose* (Joseph) *Morin*. — *Jeanne* (Adolphe) *Morin*. — Lucile Morin. — André Morin. — *Marguerite* (André) *Morin*. — Philippe Morin. — Barthélemy Bouvier. — *Louise* (Barthélemy) *Bouvier*. — Anne Teissier du Cros. — Bernard Bouvier. — *Mathilde* (Bernard) *Bouvier*. — Adèle (Bouvier) Eggimann. — *Charles Eggimann*. — Pauline Hollard (de William). — Jean (id.). — Julien (id.). — *Cécile* (Julien). — Sophie Audeoud. — Louis Vernes. — *Dora* (Louis) *Vernes*. — Jacqueline (Vernes) Beuzart. — Arthur Vernes. — Jacques Vernes. — *Alice* (Jacques) *Vernes*.

Mary Morin (de Jean). — Sully Morin (id.). — Marie-Louise Morin (d'Adolphe). — Marguerite Morin (id.). — Jacques Morin (id.). — Jean Henri Morin (de Philippe). — Stephen Morin (id.). — Jacques Bouvier (d'Adolphe). — Berthe Teissier du Cros (de Barthelemy). — Noëmi Teissier du Cros. — Henri Teissier du Cros. — Geneviève Teissier du Cros. — Vincent Hollard. — Michel Hollard. — Jenny Hollard. — Mireille Hollard. — Louis Jaulmes (d'Adèle Vernes). — Marcelle Jaulmes (id.).

## LIGNE VII. — GUSTAVE.

Charles. — *Léonie*. — Ernest. — *Hélène*.

Jeanne (Charles) Jalaguier. — Fernand. — *Maud* (Fernand). — René. — Marthe Deloche de Noyelles. — *Georges Deloche de Noyelles*. — Marcel. — *Pauline-Amélie* (Marcel). — Pierre. — Daniel. — Raoul. — Arthur (d'Ernest). — *Marguerite* (Arthur). — Olga (d'Ernest). — Gustave-Adolphe (id.).

Robert Jalaguier. — Odette Jalaguier. — Jean (de Fernand).

## LIGNE VIII. — VALDEMAR.

*Valentine* (Robert). — Marthe Schløesing. — *Théophile Schløesing*. — Henriette (Soubeyran). — *Adrien Soubeyran*. — Renée Goguel. — Arnold. — *Jeanne* (Arnold). — Octave. — *Marie* (Octave). — Emma Bacot. — *Frédéric Bacot*.

Alfred (de Robert). — Gérard (id.). — Georges-Robert (id.). —

Simone (id.). — Robert Schløesing. — Marguerite Schløesing. — Yvonne Schløesing. — Madeleine Soubeyran. — Jean Soubeyran. — Valdemar (d'Arnold). — Élisabeth (id.). — Marguerite (id.). — Jacqueline (id.). — Pierre Bacot.

## LIGNE IX. — MARIE.

Edmond Stapfer. — Horace Stapfer. — *Pauline* (Horace) *Stapfer*.  
Madeleine Salomon. — Charles Salomon. — Fernand Robineau.  
— Marie Robineau. — *Jeanne* (Edmond) *Robineau*. — Rachel Lebel  
(d'Horace Stapfer). — Héléne Genet (id.). — *Henri Genet*. — Junie  
Stapfer (id.). — Sybille Stapfer (id.).

Lucien Salomon (de Francis). — Héléne Robineau (de Fernand).  
— Madeleine Robineau (id.). — Suzanne Robineau (id.). — Jean-  
Marc Robineau (d'Edmond). — Yves Robineau (id.). — Claude  
Robineau (id.).

## LIGNE X. — HORACE.

*Pauline* (Charles).

Jean (d'Adolphe). — Jeanne (id.). — Maurice (d'Édouard). —  
Émilien (id.). — André (de Charles). — *Estelle* (André). — Julie  
(de Charles).

Assistaient à la réunion : tante Lina, la veuve de Frédéric de  
Coninck, le treizième des douze, comme on l'appelait, et Alfred  
Good, qui vint tout exprès de Copenhague et nous apporta,  
comme on l'a vu plus haut, de très précieux souvenirs. Le nombre  
effectif des présences fut donc de 200.

S'étaient fait inscrire, et ont été empêchés de venir :

LIGNE I. — Léopold. — Edmond (de Léopold). — *Gertrude*  
(Edmond).

LIGNE VI. — Henri Morin. — Georges Audeoud. — Janik  
Beuzart.

LIGNE VII. — Germaine (d'Ernest). — Élisabeth Searle. — *Er-  
nest Searle*. — Charles (de Marcel).

LIGNE VIII. — *Fritz Goguel*.

LIGNE IX. — *Alfred Lebel*. — Jean Lebel.

Les 198 présences appartenant aux lignes I à X sont résumées dans le tableau que voici :

LIGNES	2 <sup>e</sup> GÉNÉRATION		3 <sup>e</sup> GÉNÉRATION		4 <sup>e</sup> GÉNÉRATION		TOTAUX
	Des- cendance directe	Alliés	Des- cendance directe	Alliés	Des- cendance directe	Alliés	
I.	2	3	17	5	20	1	48
II.	1	1	5	4	9	»	20
III.	»	»	1	»	»	»	1
IV.	3	1	1	1	»	»	6
VI.	2	2	16	9	18	»	47
VII.	2	2	11	4	3	»	22
VIII.	»	»	6	6	14	»	26
IX.	2	1	8	2	7	»	20
X.	»	1	6	1	»	»	8
Totaux.	12	11	71	32	71	1	198

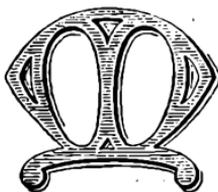
A la date du 2 novembre 1908, le nombre des descendants directs de Jean Monod et de Louise de Coninck s'était élevé à 530, dont 129 étaient morts. Le nombre des vivants était donc de (530—129) 401, dont (12+71+71) 154 étaient présents à la réunion du 2 novembre. Le nombre des vivants et celui des présences se répartissent ainsi (la première des générations issues de Jean Monod et Louise de Coninck, celle des *Douze*, n'ayant plus de représentant en vie) entre les deuxième, troisième, quatrième et cinquième générations :

2 <sup>e</sup> génération . . . . .	28 vivants	12 présents
3 <sup>e</sup> — . . . . .	140 —	71 —
4 <sup>e</sup> — . . . . .	227 —	71 —
5 <sup>e</sup> — . . . . .	6 —	» —
Totaux . . . . .	401 vivants	154 présents

# De Génération en Génération

1765 — 1908

*D'abord, au pied des monts, murmure une humble source ;  
Puis bouillonne un ruisseau, dans un lit moins obscur ;  
C'est le fleuve, aujourd'hui, qui roule sous l'azur...  
Dieu des pères ! Protège et dirige sa course :  
Qu'en devenant plus large il demeure aussi pur !*



# RÉPERTOIRE

---

## Lectures

*Charles Babut*. « Les Douze » (portraits), p. 25. — *Louis*. Une lettre sur Dronning-gaard en 1796, p. 58. — *Henri*. a) Quelques-unes de nos origines, pp. 31 et 86; b) Note sur l'extension de la famille, pp. 34 et 87. — *Charles*. Résumé du volume *La Famille Monod*, p. 8.

## Allocutions

*William*, p. 3 et 69. — *Sarah*, p. 4. — *Théodore*, p. 24. — *Gabriel*, p. 57. — *Eugène*, p. 35. — *Frédéric*, p. 35. — *Julien*, p. 66.

## Lettres

*Marie (Jean)*, p. 35. — *Paul Stapfer*, p. 5. — *Léopold*, p. 7. — *Émile*, p. 7. — *Horace*, p. 8.

## Toasts

*Gabriel*, p. 43. — *Edmond Stapfer*, p. 45. — *Henri*, p. 53. — *Charles*, p. 47. — *Charles Vernes*, p. 45. — *Bernard Bouvier*, p. 46. — *Rachel*, p. 52. — *Wilfred*, p. 48. — *Roger*, p. 50.

## Poésies

*Julien*, p. 81. — *Louis*, p. 82. — *Dorina*, p. 63. — *Théodore*, p. 64.

## Souvenirs

*Jean et Louise Monod*, p. 73. — *Frédéric*, pp. 26 et 73. — *Henri*, pp. 26 et 77. — *Adèle*, p. 27. — *Édouard*, p. 27. — *Guillaume*, pp. 27 et 77. — *Adolphe*, pp. 28 et 78. — *Gustave*, pp. 28 et 79. — *Valdemar*, pp. 28 et 79. — *Marie*, pp. 29 et 80. — *Horace*, pp. 29 et 80. — *Élisa*, p. 29. — *Betsy*, pp. 30 et 81. — *Julien*, p. 82. — Une réunion des Douze en 1855, p. 70. — Deux listes des Douze, p. 82.

## La comédie

La représentation, p. 62. — Une scène du *Bon Père*, p. 84.

L'Exposition, p. 82. — La liste des présents, p. 88.

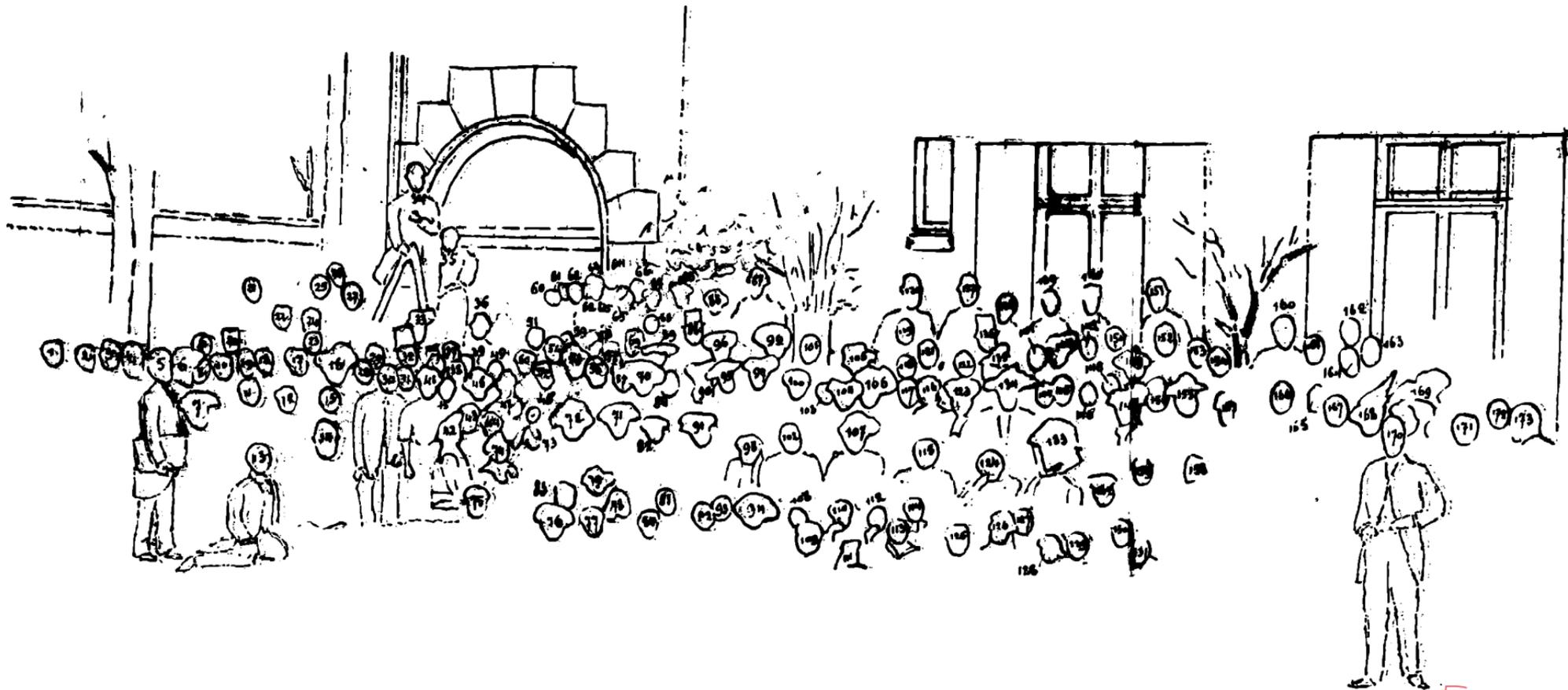
## Illustrations

Portrait de *Sarah Monod*, présidente de la réunion, p. 3. — *Jean et Louise Monod*, les Douze et leurs conjoints, p. 73. — Photographie d'ensemble. *In fine*.

*Les membres de la famille (et nous entendons par là, non seulement les descendants de Jean et Louise Monod, mais aussi nos cousins et cousines) peuvent se procurer ce volume en le faisant prendre chez Rachel Monod, 102, avenue Victor-Hugo, à Boulogne-sur-Seine, contre le paiement d'une somme de 3 francs. Pour le recevoir par la poste, envoyer à Rachel (de préférence par un mandat-carte) la somme de 3<sup>f</sup> 25. (Dix exemplaires numérotés ont été tirés sur papier de Hollande au prix de 20 francs.)*

*Il reste quelques exemplaires de Cent ans, au prix de 10 francs, et de Dix ans après, au prix de 3<sup>f</sup> 50. Ces deux ouvrages, comme celui-ci, sont à la disposition des membres de la famille seulement.*

*Charles a encore quelques exemplaires du volume de son père sur la famille Monod. Il les remettra volontiers aux membres de la famille qui lui en feront la demande (121, avenue Wagram).*





## LÉGENDE DE LA PHOTOGRAPHIE

- |  |  |  |  |   |
|--|--|--|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Jean Monod (Ad.).</li> <li>2. Lydie Monod (Th.).</li> <li>3. Théodore Monod.</li> <li>4. Ernest Amphoux.</li> <li>5. Henri Monod.</li> <li>6. Rose Morin (Joseph).</li> <li>7. Dorina Monod.</li> <li>8. Louis Jaulmes.</li> <li>9. Joseph Morin.</li> <li>10. Henriette Soubeyran.</li> <li>11. Maxime Amphoux.</li> <li>12. Henri Morin (Phil.).</li> <li>13. Edouard Monod.</li> <li>14. Georges Monod (Robt.).</li> <li>15. Adolphe Monod (Paul).</li> <li>16. Cécile Monod (Julien).</li> <li>17. Julien Monod.</li> <li>18. Sully Morin (Jean).</li> <li>19. Yves Engelbach.</li> <li>20. Maurice Monod.</li> <li>21. Jacques Bouvier (Ad).</li> <li>22. Georges Deloche de Noyelle.</li> <li>23. Bernard Monod (Th.).</li> <li>24. Edmond Stapfer.</li> <li>25. Wilfred Monod.</li> <li>26. Gérard Monod (Rt.).</li> <li>27. Louis Monod.</li> <li>28. Olivier Amphoux.</li> <li>29. Gérard Monod (Paul).</li> <li>30. Jacques Morin (Ad.).</li> <li>31. Lucile Morin.</li> <li>32. Bernard Bouvier.</li> <li>33. Jeanne Monod (Adolphe).</li> <li>34. Raoul Monod.</li> <li>35. Suzanne Robineau.</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>36. Marguerite Kuntz.</li> <li>37. Arthur Vernes.</li> <li>38. Frédéric Monod.</li> <li>39. Mary Morin (Jean).</li> <li>40. Julie Monod (Ch.-Hor.).</li> <li>41. Marguerite Morin (Ad.).</li> <li>42. Yvonne Schlœsing.</li> <li>43. Pierre Bacot.</li> <li>44. Valdemar Monod (Arnold).</li> <li>45. Marcelle Jaulmes.</li> <li>46. Marie-Louise Morin (Ad.).</li> <li>47. Jeanne Monod (Arnold).</li> <li>48. Jacqueline Monod (Arnold).</li> <li>49. Hélène Robineau.</li> <li>50. Madeleine Soubeyran.</li> <li>51. Albert Kuntz.</li> <li>52. Arnold Monod.</li> <li>53. Renée Goguel.</li> <li>54. Georges Monod.</li> <li>55. Charles Monod.</li> <li>56. Sophie Audeoud.</li> <li>57. Jeanne Good.</li> <li>58. Henri Genet.</li> <li>59. Suzanne Good.</li> <li>61. Gustave-Adolphe (Ern.).</li> <li>60. Arthur Monod (Ern.).</li> <li>62. Lorenz Monod (Fréd.).</li> <li>63. Charles Vernes.</li> <li>64. Jean Monod (Edgar).</li> <li>65. Renée Monod (Eug.).</li> <li>66. Edgar Monod.</li> <li>67. Madeline Robineau.</li> <li>68. Jean Soubeyran.</li> <li>69. Frédéric Bacot.</li> <li>70. Amélie Monod (Marcel).</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>71. Mathilde Bouvier.</li> <li>72. Jeanne Morin (Ad.).</li> <li>73. Elizabeth Monod (Arnold).</li> <li>74. Marguerite Monod (Arnold).</li> <li>75. Robert Monod (Lucien).</li> <li>76. Christiane Monod (Edouard).</li> <li>77. Julien Marie.</li> <li>78. Denise Amphoux.</li> <li>79. Suzanne Marie.</li> <li>80. Gilbert Monod (Edouard).</li> <li>81. Simone Monod (Val. Rt.).</li> <li>82. Noémi Teissier du Cros (Henri).</li> <li>83. Philippe Monod (Lucien).</li> <li>84. Marie Robineau.</li> <li>85. Marguerite Schlœsing.</li> <li>86. Jenny Good.</li> <li>87. Adrien Soubeyran.</li> <li>88. Charles Eggimann.</li> <li>89. Emma Bacot.</li> <li>90. Marthe Deloche de Noyelle.</li> <li>91. Pauline Stapfer.</li> <li>92. Jean Monod (Fernand).</li> <li>93. Jenny Hollard.</li> <li>94. Odette Jalaguier.</li> <li>95. Thérèse Delacroix.</li> <li>96. Adèle Eggimann.</li> <li>97. Blanche Marie.</li> <li>98. Lina de Coninck.</li> <li>99. Charlotte Monod (Lucien).</li> <li>100. Jacqueline Beuzart.</li> <li>101. Fernand Robineau.</li> <li>102. Anne Teissier du Cros.</li> <li>103. Gabrielle Monod.</li> <li>104. Juliette Monod (Lucien).</li> <li>105. Isabelle Monod.</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>106. Marguerite Monod (Arth.).</li> <li>107. Léonie Monod (Ch.).</li> <li>108. Silvain Monod (Wilfred).</li> <li>109. Rémy Lebel.</li> <li>110. Vincent Hollard.</li> <li>111. Frédéric Lebel.</li> <li>112. Michel Hollard.</li> <li>113. William Morin (André).</li> <li>114. Pierre Morin (André).</li> <li>115. Charlotte Monod.</li> <li>116. Yvonne Monod (Fréd.).</li> <li>117. Jeanne Jalaguier.</li> <li>118. Olga Monod (Gabriel).</li> <li>119. Daniel Monod.</li> <li>120. René Monod.</li> <li>121. Gabriel Monod.</li> <li>122. Auguste Monod.</li> <li>123. Estelle Monod.</li> <li>124. Sarah Monod.</li> <li>125. Steve Morin (Ph.).</li> <li>126. Ginette Monod (Rayd).</li> <li>127. Yves Robineau (Edmond).</li> <li>128. Madeleine Morin (André).</li> <li>129. Claude Robineau (Edmond).</li> <li>130. Jean Robineau (Edmond).</li> <li>131. Samuel Monod (Wilfred).</li> <li>132. Marc Lebel.</li> <li>133. Maude Monod (Fernand).</li> <li>134. Olga Monod (Ern.).</li> <li>135. Louise Bouvier (By).</li> <li>136. Barthélemy Bouvier.</li> <li>137. Pierre Monod.</li> <li>138. Raymond Monod.</li> <li>139. Marcel Monod.</li> <li>140. Jean Monod (William).</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>141. André Morin.</li> <li>142. Lydie Monod (Gustave).</li> <li>143. Gustave Monod.</li> <li>144. Marie Monod (Fréd.).</li> <li>145. William Monod.</li> <li>146. Madeleine Salomon.</li> <li>147. Jeanne Robineau (Edmond).</li> <li>148. Pauline Amphoux.</li> <li>149. Geneviève Teissier du Cros.</li> <li>150. Roger Monod (Fréd.).</li> <li>151. Emilien Monod (Ed.).</li> <li>152. Paul Monod.</li> <li>153. Marcelle Monod (Paul).</li> <li>154. Magdeleine Monod (Edgar).</li> <li>155. Hélène Monod (Paul).</li> <li>156. Marie Babut.</li> <li>157. Elise Monod (Raymond).</li> <li>158. Marie Monod (William).</li> <li>159. Louise Monod (Louis).</li> <li>160. Alfred Good.</li> <li>161. Arthur Good.</li> <li>162. Francis Monod (Paul).</li> <li>163. André Monod (Eug.).</li> <li>164. Charles Salomon.</li> <li>165. Marguerite Morin (André).</li> <li>166. Philippe Morin.</li> <li>167. Marthe Schlœsing.</li> <li>168. Valentine Monod.</li> <li>169. Rachel Lebel.</li> <li>170. Eugène Monod.</li> <li>171. Robert Schlœsing.</li> <li>172. Robert Jalaguier.</li> <li>173. Robert Monod (Fred).</li> </ol> |
|--|--|--|--|---|